

PERLETTE

PAR

YVONNE LOISEL



PRIX :

1^{fr.}
50



Editions du
"Petit Echo
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BENDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matheux*.
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des
tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?*
— 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Mathilde*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*. — 209. *Le Vœu d'Aurèle*.
— 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Enfant à escarboucle*.
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'émancipation*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce
pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'emporte ?* —
63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Demander
Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Flancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
— 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JÉGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
 M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
 Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
 Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
 Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
 Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
 MAGALI : 221. *Le cœur de tante Mitche.*
 William MAGNAN : 168. *Le Coup de foudre.*
 Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
 Hélène MATHERS : 17. *A travers les siècles.*
 Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
 Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
 Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
 Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
 Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
 José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
 B. NEULLIÈS : 128. *La Vole de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
 Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
 Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
 Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
 Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
 Alica PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
 Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
 Pierre REGIS : 224. *La Veau d'Or.*
 Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
 Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
 Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
 Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
 Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranelle.*
 Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
 René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
 Jean THIÉRY : 138. *A grande ostesse.* — 158. *L'idée de Suzie.* —
 210. *En julte.*
 Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
 Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
 T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La*
Pellote. — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
 64. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune*
fiile moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
 — 163. *Le Retour.* — 199. *Une toute petite aventure.*
 Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
 André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
 Jean VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
 M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
 A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté.
 Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

=====

CHACUN DES VOLUMES PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS =====

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92702

YVONNE LOISEL

Perlette



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan. Paris (XIV^e)

PERLETTE

A ma chère petite Louise.

C'était un atelier d'artiste, à Montparnasse. Non pas une de ces galeries luxueuses où les peintres à la mode font poser leurs belles contemporaines parmi les fleurs et la musique, mais un véritable atelier de travail, éclairé par le haut, coupé en deux vers le fond par le balcon ajouré de la loggia servant de chambre à coucher au maître de céans; une immense pièce encombrée de choses hétéroclites : tabourets, chevalets, pots pour les brosses, boîtes de couleurs, « écorché » montrant ses muscles à nu, mannequin de bois délicatement articulé, moulages de statues célèbres, buires d'argent, vieilles faïences, reliures anciennes.

Un piano, un peu perdu dans ce fouillis, deux très vieux bahuts sculptés aux multiples tiroirs, quelques chaises et un divan composaient le mobilier « sérieux ».

Dans un coin, un bouquet d'anémones pourpres, détaché sur un morceau de satin or, un livre et une mandoline constituaient les éléments d'une nature morte, que l'on voyait ébauchée sur un chevalet voisin.

Le long des murs, uniformément peints en jaune très doux, des toiles, des études plus ou moins poussées, des dessins vigoureux comme des eaux-fortes montraient les divers aspects d'un talent original parvenu à son plein développement sans avoir jamais fait la moindre concession aux partis pris d'écoles ni aux modes plus ou moins éphémères. La passion des couleurs chaudes, la recherche fiévreuse des jeux de l'ombre et de la lumière sur les corps se révélaient dans les natures mortes comme dans les paysages, la plupart pris sur les quais de la Seine, avec l'imposant profil de Notre-Dame ou la fine flèche de la Sainte-Chapelle à l'arrière-plan, dans un halo de brume dorée.

... Mais déjà les coloris triomphants s'éteignaient sous la morne lumière d'une soirée d'octobre. Toutes ces choses réunies pour la joie des yeux — en dépit d'un désordre qui n'était pas lui-même sans un certain charme de pittoresque — mouraient l'une après l'autre dans le noir envahissant. Le grand poêle de faïence s'était éteint; les fleurs penchaient la tête; l'atelier, dans le froid et la nuit, devenait affreusement lugubre.

Du dehors, la porte, qui donnait directement sur la cour, fut poussée avec précaution; la concierge, brave femme d'un certain âge, entra en tâtonnant, culbuta deux tabourets d'élèves, accrocha des cartons, et finit par atteindre le bouton de l'électricité.

Le visiteur qu'elle introduisait se trouva en pleine lumière. C'était un prêtre jeune encore, de haute taille, mince et distingué, avec, dans un visage ascétique, des yeux clairs au regard pénétrant.

Rapidement, presque furtivement, ce regard, habitué à chercher les âmes en dédaignant les apparences, parcourut l'atelier encore tout chaud d'une présence qui se révélait jusque dans les moindres détails. La femme achevait à voix basse le récit commencé dehors :

— Alors, n'est-ce pas, M'sieur le curé, comme on

avait trouvé sur lui son nom et son adresse, on l'a rapporté ici tout droit. Je finissais tout juste de balayer le trottoir... Un taxi s'arrête, un agent en descend : « M. Paulin Florennes ? qu'il me demande. — C'est ici, M'sieur l'agent : la troisième porte au fond de la cour... — M. Florennes, qu'il reprend, vient d'être frappé d'une congestion, là, tout près, au coin de la rue Huyghens. On l'a transporté dans une pharmacie et il y « a » dé-cédé... » Vous pensez si j'en ai eu un, de saisissement ! M'sieur Florennes venait de passer devant la loge, gai comme un pinson, avec tout son « fourbi » sur le dos ; il s'en allait, comme tous les jours, peindre sur les quais ; et voilà qu'on le rapportait mort ! Ce que c'est que de nous, n'est-ce pas, M'sieur le curé ? Le pire, c'était pour apprendre une pareille affaire à sa pauvre petite demoiselle, qu'aimait tant son papa et qui n'avait que lui. On a tâché de lui dire ça tout doucement... Mais quoi ! il a bien fallu qu'elle sache, à la fin ! Le « flic », il en pleurait comme une bête, et moi aussi. Ah ! on peut dire qu'elle en a, un chagrin, la pauvre mignonne ! Elle ne veut ni manger, ni se reposer ; tout le temps auprès du lit...

— Elle est seule ? demanda le prêtre d'une voix étouffée.

— Dame, Monsieur,... comment faire autrement ? Dans la journée, il est venu des amis, des élèves ; ça ne faisait qu'entrer et sortir. Mais chacun a ses affaires, pas vrai ? Moi, je suis toute seule, pour l'instant ; il faut que je reste à la loge. On a vivement envoyé un « bleu » à sa tante de la rue de la Chapelle ; sans doute elle n'était pas chez elle ; c'est du si drôle de monde, malheur ! Des « loufoques », pour tout dire. M. Florennes les avait un peu secoués parce qu'ils étaient toujours pendus à sa bourse : ils sont peut-être fâchés ? Voyant ça, M^{me} Defresne, la femme du sculpteur — des gens bien, ceux-là ! — a promis qu'elle reviendrait passer un bout de nuit, quand elle aurait couché ses

enfants... A part elle, dans les amis de Monsieur, je ne vois pas qui...

La bonne femme avait cessé de chuchoter. Heureuse de trouver cet interlocuteur aussi patient que peu loquace, elle racontait maintenant à voix haute, et sans doute le son de sa voix presque masculine arriva-t-il jusqu'aux oreilles de l'orpheline. Dans la paroi gauche de l'atelier, une porte à peine visible s'écarta, laissant entrevoir l'intérieur d'une petite chambre qu'éclairaient, de leur lumière jaune, deux bougies posées sur un flambeau ancien à quatre branches.

Dans cette lueur spectrale, une fragile silhouette se dessina : celle d'une jeune fille si petite, si enfantine de formes et d'expression qu'on lui eût donné à peine treize ou quatorze ans. Comme personne ne s'était occupé de sa toilette de deuil, elle portait encore une robe de crêpe de Chine à grandes fleurs modernes de couleurs vives. Un sweater de laine bleu clair cachait mal ses bras nus. Des boucles d'un châtain doré, presque blond, moussaient sur son cou. Elle avait un visage mince et long d'ange florentin, et d'immenses yeux bleus, très cernés, dont les pupilles dilatées gardaient comme un reflet d'épouvante.

— C'est un monsieur qui vous demande, M^{lle} Florennes, lui dit la concierge. J'y vas, j'y vas ! continua-t-elle, répondant à quelqu'un qui la hélait dans la cour.

Elle s'esquiva. L'enfant et son imposant visiteur demeurèrent seuls, aussi interdits l'un que l'autre.

— Monsieur le curé... commença timidement la jeune fille.

Elle aussi, comme la concierge, croyait avoir affaire à un prêtre de la paroisse, venu pour lui parler de l'enterrement. Aussi ignorante des choses de la religion qu'une négrillonne fétichiste, elle trouvait cela tout naturel.

Comment aurait-elle pu prévoir la stupéfaction

révélation qui allait sortir des lèvres un peu tremblantes de son interlocuteur ?

— Ma chère enfant, murmurait celui-ci, vous ne me connaissez pas... Je suis Pierre Florennes, votre frère aîné...

Abasourdie, n'en croyant pas ses oreilles, elle répéta :

— Mon frère?... Mais je n'ai pas de frère, voyons ! Je ne comprends pas ce que vous dites, ou bien je deviens folle...

Elle avait porté les deux mains à ses tempes, d'un geste un peu égaré. L'abbé Florennes reprit d'une voix basse, frémissante d'émotion contenue :

— Vous ignoriez donc que *notre* père avait été marié deux fois ?

— Si, mais... je ne supposais pas...

— Que vous aviez un frère de dix-sept ans plus âgé que vous ?

— Oh ! non ! papa ne m'en a jamais rien dit ! Comment aurais-je pensé une chose pareille ? Alors... vous avez toujours vécu ainsi, seul, sans père ni mère ? abandonné, quoi !

Il hésita avant de répondre, cherchant une formule qui ne fût pas un blâme direct.

— Abandonné ? répéta-t-il, non, ... pas précisément. J'ai vécu, je vis encore avec ma mère. Notre pauvre père n'était pas veuf, comme vous le supposez sans doute. Mais, par le fait d'une loi que la religion catholique réprouve hautement, le jugement de séparation prononcé entre lui et ma mère s'était transformé au bout de trois années en divorce, cela malgré l'opposition formelle de ma mère.

Elle écoutait, les yeux agrandis, sans paraître comprendre. Soudain, comme si un nouveau désastre s'abattait sur ses frêles épaules, elle éclata, en sanglots.

— Mon papa bien-aimé ! mon pauvre, pauvre cher papa ! gémissait-elle.

Et, fixant l'étranger d'un œil hostile, elle ajouta :

— Pourquoi me racontez-vous ces choses ? Qu'est-ce que vous voulez de moi ?

Le visage austère du jeune prêtre s'était adouci ; sa voix se fit pitoyable, presque tendre pour répondre :

— Ce que je veux de vous, ma petite sœur ? rien, sinon tâcher de vous soutenir, de vous protéger, de vous sauver du naufrage... Un télégramme expédié par un ami m'a fait connaître le malheur ; je suis venu : voilà tout.

Elle continuait à pleurer, mais plus doucement ; le petit oiseau farouche s'apprivoisait.

— Vous voulez *le* voir, n'est-ce pas ? Alors, venez ! murmura-t-elle en démasquant la porte qu'elle avait instinctivement défendue jusque-là.

C'était dans sa chambre à elle que l'on avait déposé le mort, une chambre qu'elle ne rangeait sans doute pas souvent. Un désordre fantastique se devinait derrière les portes mal closes des armoires, dans les coins que dissimulait une ombre propice. La coiffeuse, débarrassée en hâte de ses accessoires, supportait, entre les flambeaux Louis XIII, un modeste crucifix apporté par la concierge, ainsi que le traditionnel rameau de buis dans une assiette grossière.

Sur le divan aux coussins multicolores, le vieil artiste, « mort au champ d'honneur », dormait son dernier sommeil, encore revêtu de son légendaire costume de velours marron. Les beaux cheveux blancs, tout bouclés, encadraient le visage plein et régulier, presque sans rides, très calme ; les yeux, malgré l'effort de petits doigts tremblants, demeureraient un peu entr'ouverts.

Saisi d'une émotion violente, le jeune prêtre se laissa tomber à deux genoux devant le lit et cacha son visage dans ses mains. Il resta longtemps ainsi, immobile, prostré. Derrière lui, la jeune fille le considérait avec un reste de méfiance. Il lui semblait impossible que, dans le fond du cœur, cet

enfant d'une mère répudiée ne gardât point quelque rancune à son père.

Sa prière enfin achevée, l'abbé Florennes se releva, baisa pieusement les mains croisées du mort, dans lesquelles il glissa une petite croix d'argent bénite; puis il fit signe à sa sœur de revenir avec lui dans l'atelier.

Tous deux éprouvaient une gêne extrême à renouer l'entretien. Ce fut lui qui parla le premier.

— Je sais, dit-il posément, que vous vous appelez Marguerite-Alix; lequel de ces noms portez-vous habituellement?

— Ni l'un ni l'autre, répondit-elle. Tout le monde m'appelle Perlette...

Les sourcils du grand frère eurent un léger pli de déplaisir.

— C'est bien... enfantin pour une jeune fille de dix-huit ans! Si cela ne vous contrarie pas, nous vous nommerons Alix.

Elle ouvrait la bouche pour dire que son nom officiel était Marguerite, lorsqu'elle se souvint que c'était aussi le nom de sa mère.

« Naturellement! pensa-t-elle, soupçonneuse, il a choisi Alix parce que lui et l'autre femme détestent tout ce qui rappelle ma pauvre jolie maman! Elle doit être laide et méchante, l'autre! »

Ses traits puérils s'étaient durcis, ses lèvres ébauchaient une moue. L'abbé jugea qu'elle devait être capricieuse et susceptible. Mais, comme le temps pressait, il changea de sujet :

— La concierge m'a parlé de vos amis Defresne. Donnez-moi leur adressé; je vous prie. Il y a, hélas! bien des détails matériels à régler. Ces personnes, qui sont de votre entourage, me fourniront maints renseignements dont j'ai besoin.

— Vous allez partir, déjà?

Ce cri, Perlette l'avait poussé presque malgré elle, pareille au naufragé qui s'accroche à n'importe quelle épave, fût-elle rude au toucher.

— Vous allez partir! disaient ses yeux de biche

en détresse. Et, moi, je retomberai dans l'horreur de ce noir, dans cet abîme sans fond de chagrin et de solitude où je me sens rouler depuis ce matin !

Le grand frère sentit la pitié inonder son cœur.

— N'ayez pas peur ! dit-il avec bonté ; je n'ai pas l'intention de vous abandonner. Je reviendrai le plus vite possible. A bientôt, ma petite fille...

La porte refermée, Perlette écouta le bruit des pas qui s'éloignaient. Debout, les bras ballants, elle regardait avec une fixité quasi stupide le bréviaire que l'abbé, dans son trouble, avait oublié sur la table.

Soudain, un rire convulsif, effrayant comme un spasme, secoua le corps de l'enfant :

— Ah ! ah ! ah ! c'est vraiment trop fort ! Un frère « curé », à moi ! à moi qui n'ai même pas fait ma première communion ! Il me semble entendre le père Nitot, le vieux rapin de Montmartre, dire, avec son accent picard : « C'est comme ça, dans les familles ! On a un frère curé et l'autre voleur... »

Ce rire qui lui tordait la poitrine se muait en douleur atroce. Elle releva machinalement l'un des tabourets renversés et se laissa choir dessus, épuisée, la tête vide.

Peu à peu, dans un demi-engourdissement, des souvenirs remontaient du fond obscur de sa mémoire. C'était d'abord, au moment de la mort de sa mère — elle avait cinq ans, — la visite d'une très vieille dame, à l'air revêche : sa grand'mère paternelle.

— Je viens chercher la petite, avait dit cette rébarbative personne. Elle est ta fille, après tout, quoique... En tout cas, je ne veux pas qu'elle soit abandonnée, comme l'autre...

— Qui vous parle de l'abandonner ? avait répondu le peintre, d'un ton rogue. Ne dirait-on pas que je suis un père dénaturé, une espèce de monstre ? Toutes ces tristes histoires ne seraient pas arrivées si vous ne m'aviez fait épouser Estelle de gré ou

de force. Mon vrai tort, voulez-vous que je vous le dise? c'est de n'avoir pas cassé les vitres immédiatement, au lieu de patienter pendant douze ans.

Sur ces mots, la dame s'étant mise à crier très fort, Florennes avait crié plus fort qu'elle. Perlette, réfugiée derrière l'estrade du modèle, n'avait pas cru pouvoir faire mieux que de hurler à son tour, en montrant le poing à sa mère-grand.

Finalement, celle-ci avait opéré une sortie de grand style, répétant pour la centième fois, d'une voix glapissante :

— Un fou! tu n'es qu'un fou! Je te déshériterai, tu peux en être sûr! Je m'arrangerai pour tout laisser à ce petit malheureux!

La figure de son papa était si peu rassurante que Perlette n'avait pas osé lui demander qui était « ce petit malheureux ».

Jamais on n'avait revu la grand'mère acariâtre, morte peu de temps après. Jamais non plus le passé n'aurait été évoqué de nouveau devant la petite fille, si la sœur de sa mère, personne vulgaire, totalement dépourvue de tact, ne s'était permis de faire allusion à « la chipie de première femme », et aussi, quoique plus rarement, à un certain gamin « qui devait être déjà grand ». Mais Florennes fronçait si durement les sourcils, Perlette elle-même attachait si peu d'importance aux propos de sa tante, que ces insinuations venimeuses tombaient dans le vide.

A présent, elle se les rappelait avec angoisse; leur sens s'éclairait d'une lumière impitoyable. Le « petit malheureux », elle venait de le voir en chair et en os, devenu avec le temps un homme grave et triste prenant figure de justicier. Car il n'est pas niable que l'abandon d'un enfant, de « son » enfant, soit une chose mauvaise, répréhensible au plus haut point.

Le pauvre mort était donc coupable?... Oh! non! cela, Perlette ne le voulait pas! Ses deux petites mains tendues en avant repoussaient avec horreur.

ce soupçon qui, pour se matérialiser, empruntait la forme noire de l'abbé Pierre.

— Non ! non ! non ! ce n'est pas vrai ! papa était bon, parfaitement bon ! C'est la vieille grand-maman qui était méchante, elle et ceux qu'elle préférait : l'autre femme et son fils...

Elle se leva, fit quelques pas au hasard, cherchant à dissiper ce trouble qui l'envahissait comme une nappe de gaz empoisonné.

Mais où trouver un refuge ? Là, dans la petite chambre, il n'y avait plus qu'une forme rigide, aux mains croisées sur le petit crucifix d'argent, — le présent laissé par *l'autre*. Ailleurs, dans la grande ville dont la rumeur lointaine arrivait atténuée, monotone, pareille au bruit des vagues, dans le reste du vaste monde, si loin que pût porter la pensée, à qui demander secours ? Pas de parents — ou si peu ! — pas d'amis intimes — ceux d'autrefois morts ou dispersés, le peintre n'en avait pas choisi de nouveaux ; — pas même une servante, un chat ou un oiseau !

Beppo, le vieux modèle italien qui posait les pères nobles et cirait le parquet, venait justement d'entrer à l'hôpital. La concierge n'était dans la maison que depuis peu de temps ; l'autre, celle que Perlette appelait « nounou », avait regagné son village, quelque part dans le Jura ou la Savoie...

Non, personne à qui crier l'horreur d'une telle détresse, personne de vivant, ... pas même le poisson rouge qui flottait, le ventre en l'air, dans son bocál...

Et ce serait toujours ainsi, toujours, pendant des heures innombrables ! Cet affreux soir d'octobre, c'était comme l'entrée d'un tunnel noir où l'on s'enfonçait sans espoir de sortie...

— Ma pauvre Perlette !

Quelqu'un était entré sans qu'elle l'entendit : un petit jeune homme blond, fluet, dont la figure rieuse se refusait à prendre l'expression grave exigée par les circonstances.

Un être humain surgissant enfin dans la nuit où

Perlette se débattait, quel soulagement ! Ce gentil garçon, un peu niais, prit aussitôt figure de sauveur. N'était-il pas l'élève préféré du vieux maître, le bon camarade prêt à toutes les complaisances ?

L'orpheline lui tendit les deux mains avec élan :

— Gilie ! oh ! comme c'est gentil à vous ! J'étais si seule, voyez-vous, si affreusement seule...

Il chercha des mots qui ne vinrent pas et répéta avec un léger trémolo :

— Ma pauvre Perlette !

Ce n'était pas un aigle, Gilles Portreau, dit Gilie ; à coup sûr, le chagrin de Perlette le touchait beaucoup, beaucoup ! Mais que lui dire ? Il sortit sa « pochette » de soie rouge et s'essuya les yeux, faute de mieux.

Puis, comme Perlette l'y invitait d'un geste pathétique, il entra dans la chambre mortuaire, s'inclina, et, selon un cliché cher aux journalistes, « se recueillit un instant ».

Rentré dans l'atelier, il se mit à tourner son chapeau dans ses mains en regardant sournoisement la porte. Mais Perlette n'avait pas trouvé cette bouée de sauvetage pour la laisser échapper si vite.

— Venez vous asseoir près de moi, Gilie... Vous pouvez bien rester un instant?...

— Je le voudrais, ma petite Perlette, mais... c'est bientôt l'heure du dîner,... mes parents m'attendent... Je vais prévenir Sabine en passant ; si elle peut, elle viendra vous tenir compagnie...

Perlette était déjà retombée sur son tabouret de paille, les coudes aux genoux et le front dans ses mains, noyée dans son morne désespoir.

Conscient de sa cruauté, Gilie revint sur ses pas, lui prit la main, murmura quelques vagues « ma petite Perlette », et poussa un soupir de soulagement quand son oreille perçut le bruit d'un taxi qui s'arrêtait devant la maison. Presqu'aussitôt, des pas se rapprochèrent, des voix résonnèrent, parmi lesquelles le jeune garçon reconnut celles du sculp-

teur et de sa femme : l'abbé Florennes ramenait les amis de son père, les seules personnes vraiment admises dans l'intimité du peintre. Gilie profita de l'entrée des trois personnes pour filer à l'anglaise..

M^{me} Defresne était déjà venue dans l'après-midi; mais à ce moment-là Perlette, encore sous le coup d'une sorte d'hébétude, avait paru calme, presque insensible. Maintenant, devant cette petite forme écroulée sur son escabeau, la jeune femme se reprochait d'avoir abandonné l'enfant à sa douleur.

Parisienne et femme d'artiste, Hélène Defresne avait peut-être un peu trop de poudre et de rouge, elle recherchait un peu trop la mode de demain. Mais elle savait s'arrêter juste à cette limite subtile qui sépare le bon goût du mauvais, le « chic » de l'excentricité. Comme tant d'autres femmes de sa condition, elle réalisait des prodiges pour paraître élégante avec des ressources ultra-modestes, et cependant jamais un appel de détresse ne trouvait fermé son cœur ni sa bourse...

Le bras passé autour des épaules de Perlette, elle berçait tendrement la petite désolée :

— Ma pauvre chérie, j'ai été forcée de vous abandonner,... mes poussins me réclamaient. Malgré cela, je me le reproche... Si, si ! j'aurais dû rester ! Mais, maintenant, je vous emmène; vous aurez un tout petit lit dans la chambre des bébés... Venez vite !

Et comme Perlette faisait « non » de la tête, elle insista :

— M. l'abbé se charge de veiller et de prier près de votre cher papa. Vous, vous ne pouvez rester ici plus longtemps; vos mains sont glacées, vous prendriez mal...

— Ce serait tant mieux ! dit Perlette farouchement. Je voudrais tant mourir aussi !

M^{me} Defresne protesta avec indignation :

— Perlette !... voulez-vous bien vous taire ! Est-ce qu'on dit des choses pareilles ? Monsieur l'abbé ?...

M. l'abbé s'approcha ; sa voix forte prit un accent d'autorité non exempt de douceur :

— Ma petite fille, celui que nous pleurons souhaitait, pour seul bien, votre bonheur. Soyez assurée qu'il le souhaite toujours, si, comme nous l'espérons fermement, Dieu lui a fait miséricorde. Ne lui faites pas de peine, laissez-vous soigner. M^{me} Defresne a la bonté de se charger de vous ; elle va vous emmener. Demain, quand vous aurez dormi et repris des forces, vous reviendrez... D'ici là, je vous promets que quelqu'un veillera pieusement dans cette chambre...

— Je puis bien rester avec vous, Monsieur l'abbé ? proposa le sculpteur.

— Merci ;... je préfère être seul.

La voix ferme s'était légèrement brisée sous l'empire d'une émotion intérieure que rien d'autre ne trahissait.

Perlette, vaincue, n'essayait même plus de protester. Déjà son amie l'aidait à enfiler un manteau, lorsqu'un bruit de discussion, agrémentée d'épithètes mal sonnantes, s'éleva dans la cour :

— Non, bien sûr, non, je ne lui donnerai pas de pourboire ! C'est un malotru, un goujat !...

— Maman, je t'en prie...

— Quand j'ai dit non, c'est non ! Tu ne l'entends donc pas, ce paltoquet ?

Hélas ! on ne l'entendait que trop ! Cette grosse voix d'homme jetait à tous les échos de la maison une litanie de ces injures pittoresques qu'on n'invente qu'à Paris.

— Maman, suppliait une autre voix basse et tremblante, laisse-moi le payer de ma bourse ?

— Ah ! comme ça, je veux bien ! acquiesça la « bourgeoise », soudain calmée. On ne pourrait pas éclairer cette cour ? Un « bazar » à se casser le cou !

— C'est tante Marpha ! gémit Perlette avec découragement. J'aurais tant aimé ne pas la voir !

Tante Marpha entra, bientôt suivie de sa fille.

Oubliant sa dispute avec le chauffeur, elle joua, sans ménager ses forces, l'indispensable scène de désespoir : embrassements, sanglots, mouchoir, « ma Perlette chérie,... ton admirable père,... je me suis évanouie en apprenant la terrible nouvelle... »

Sous cette avalanche de baisers que le « rouge » rendait gluants, Perlette demeurait insensible. Les Defresne regardaient, avec une curiosité teintée d'ironie, cette grande femme dont l'accoutrement bizarre trahissait la défroque de théâtre utilisée à la ville. Un plâtrage rocailleux de blanc et de rose recouvrait la mollesse des chairs couperosées. Des bords du chapeau en feutre brique pendait comiquement un voile de crêpe défraîchi.

Pour qui savait avec quelle rudesse, on pourrait même dire quelle brutalité, Paulin Florennes traitait cette sœur de sa seconde femme, qu'il ne pouvait supporter, le « désespoir » de M^{me} Marpha Würmel apparaissait d'une drôlerie irrésistible.

A présent, la cabotine minaudent :

— Willia, mon amour, viens donc embrasser ta pauvre petite cousine...

Willia, grande fille maigre, de mise correcte, de figure ingrate, s'avança avec son habituelle allure de chien battu. Visiblement, les façons de sa mère la mettaient au supplice, à tel point que, par réaction, elle exagérait la froideur.

Elle embrassa Perlette du bout des lèvres, en bredouillant quelques mots de sympathie, plus sincères qu'il n'y paraissait, car la pauvre fille avait du cœur, pour son plus grand malheur, peut-être.

Comme sa nièce faisait mine de la guider vers la chambre mortuaire, M^{me} Würmel protesta :

— Oh ! non, non ! cela m'impressionne trop ! Je serais capable de tomber en syncope... Non, Willia, je ne veux pas que tu entres, mon enfant ! tu serais malade... Perlette, mon ange, nous t'emmenons, n'est-ce pas ? La maison de ta tante est la tienne...

Willia eut un imperceptible haussement d'épaules : la « maison » de sa tante ! deux pièces et un

cabinet ! Où diable Perlette trouverait-elle à se caser dans ce taudis qui abritait tant bien que mal la famille Würmel : le père, chef d'orchestre dans un music-hall, la mère, chanteuse d'opérette, la fille, dactylographe ; il y avait beau temps que les deux fils avaient quitté le domicile, pour aller chercher fortune, Dieu sait sous quels cieux ! Les autres vivaient hors du logis quinze ou dix-sept heures par jour en moyenne. Belle hospitalité à offrir !

Plus ou moins sincère, tante Marpha l'offrait pourtant avec un magnifique aplomb.

Mais Perlette se serrait contre M^{me} Defresne :

— Non, merci, j'ai déjà accepté... Ma grande amie Hélène me garde ce soir.

Marpha rejeta rageusement en arrière son grotesque attribut de deuil. Les simagrées affectueuses n'étaient pas du tout son fait ; chez elle, la mégère reparaissait dans un délai très court.

— Oh ! je m'en doutais bien que tu ne viendrais pas chez nous ! Tu préfères des étrangers à la famille de ta mère. C'est comme ça que ton père t'a élevée. Tu nous méprises comme il nous méprisait. C'est bon ! Quand tu seras sur le pavé, sans le sou, tu te trouveras encore bien heureuse de... de...

La fin de la phrase se perdit dans un gloussement de stupeur. L'abbé Pierre venait de sortir de la chambre du mort où il se tenait depuis l'entrée des Würmel. Marpha, qui ne se doutait pas de sa présence, le considérait avec un ébahissement comique.

Il profita de cette minute de silence pour dire avec quelque sécheresse :

— Il est inutile d'insister, Madame. Cette enfant a besoin de calme et de repos. Elle trouvera l'un et l'autre auprès de M^{me} Defresne que je ne saurais trop remercier de sa bonté généreuse à l'égard de ma jeune sœur...

— Sa sœur !!!

M^{me} Würmel n'en dit pas plus. Complètement

suffoquée, elle battit en retraite vers la porte. La main sur le bouton, elle recouvra ses esprits suffisamment pour donner un suprême échantillon de son aimable caractère :

— Ah ! c'est votre sœur ? Eh bien ! Perlette, je te souhaite bien du plaisir avec un frère pareil ! Mais fais-y attention : il fera chaud quand tu me reverras ! ah ! oui, alors ! Plus souvent que je suivrai l'enterrement d'un bonhomme qui m'a flanquée à la porte plus de dix fois et a refusé de me prêter un sou quand on était dans la « mouise » jusqu'au cou !

— Ne pleure pas ! chuchotait Willia, embrassant sa cousine avec plus de tendresse que la première fois. Tu sais bien comme elle est ? J'y viendrai, moi, à l'enterrement, sois tranquille !

Une nouvelle crise de désespoir tordait le cœur de Perlette. Son amie essayait de la calmer avec des mots puérils, comme elle le faisait pour ses bébés.

— Voyons, ma petite chérie,... ma mignonne... Il ne faut pas vous désoler ainsi parce que cette femme...

— Oh ! ce n'est pas à cause d'elle que je pleure ! Il y a longtemps que je sais comme elle est méchante. Papa la détestait...

— Eh bien ! alors, essuyez vos yeux, et partons vite.

... Après s'être agenouillée une dernière fois devant la forme immobile, Perlette s'approcha timidement du prêtre :

— Bonsoir, mon... mon frère,... murmura-t-elle.

— Bonsoir, ma chère enfant. Demain, vous me retrouverez ici. Ensuite, il me faudra vous quitter. Mais ne vous tourmentez pas : M^e Cambond, le notaire et l'ami de la famille, se mettra à votre disposition pour tout ce dont vous aurez besoin.

— Mais vous reviendrez bientôt ? Il faut bien que vous soyez là pour l'en... pour la cérémonie ?

La réponse ne vint pas tout de suite. Triste

et soucieux, le regard vague, l'abbé Pierre réfléchissait.

Comment dire à cette enfant ignorante, dont toute la sensibilité était à vif, qu'il ne pouvait, lui, prêtre, suivre le convoi civil de Paulin Florennes? Que le peintre, mort subitement sans avoir renoué le lien conjugal ni donné aucune marque publique de repentir, n'avait pas droit aux prières de l'Eglise?

Il s'en tira par un faux-fuyant :

— Je suis parti sans autorisation;... ma présence est indispensable dans ma paroisse...

— C'est loin, votre paroisse?

— Non... : deux petites heures de chemin de fer, vers le nord.

— Oh! alors, il vous sera facile de revenir!

— Je reviendrai, ma petite sœur, je vous le promets!

— Merci...

La frêle voix brisée n'était plus qu'un souffle. Sur un signe de sa femme, M. Defresne souleva l'enfant, guère plus lourde qu'un de ses petits, et l'emporta vers la voiture qui attendait devant la porte.

Resté seul, l'abbé Pierre Florennes retourna s'agenouiller devant le corps de celui qui lui avait donné la vie, mais rien de plus...

Jusqu'au matin, malgré le froid et la fatigue, il allait répéter sans relâche la même prière :

— Seigneur, soyez-lui miséricordieux!

*

Quatre jours après, dans la salle à manger du presbytère. L'abbé et sa mère sont assis en face l'un de l'autre, sous le globe dépoli de la lampe électrique qui les baigne d'une lumière adoucie et laiteuse.

Le fils ressemble à la mère, et la mère ressemble au fils; mais il y a entre eux plus que la différence d'une féminité sur le déclin à une jeunesse intacte et virile. Les expressions sont dissemblables, les âmes probablement aussi. Les traits du fils révèlent une intelligence large et compréhensive, une rare maîtrise de soi; ceux de la mère trahissent quelque étroitesse d'idées, un peu d'entêtement borné, une difficulté à s'élever au-dessus des petits tracas de la terre.

Depuis longtemps, la bonne M^{me} Florennes a oublié toute coquetterie. Ses cheveux gris, encore abondants et souples, découvrent impitoyablement un front creusé de rides horizontales, que la couleur brune de la peau fait paraître presque noires. La robe de laine unie habille sans grâce un corps maigre et osseux. Seule, une broche miniature, simple cercle d'or entourant le portrait d'un bébé, met une note brillante dans toute cette austerité.

Il y a déjà plus d'une heure que la discussion est commencée, et elle reste toujours au même point, chacun des adversaires se retranchant derrière les mêmes arguments.

— Enfin, Pierre, tu ne peux pas sérieusement me proposer une pareille chose?

— Je ne vous propose rien; je vous mets en face d'une situation que je résume encore une fois: cette enfant n'a qu'une instruction médiocre, pas un diplôme, pas le plus petit moyen de gagner sa vie; ses dispositions artistiques, même, sont encore indécises. On l'a élevée au petit bonheur, pour la seule joie de la voir s'épanouir librement, sans souci ni contrainte.

— Quelle éducation!

— Hélas!... Mais ne récriminons pas: exposons les faits. Dans le testament déposé chez M^e Cambond, l'oncle Cyprien est désigné comme tuteur. Pressenti, le cher oncle a répondu qu'il acceptait en principe, pourvu que cela ne lui cause aucun

embarras; c'est à peu près tout ce que peut répondre un homme de quatre-vingts ans, à demi paralysé, entièrement sous le joug d'une gouvernante au caractère peu facile...

— Ah! oui, le pauvre oncle Cyprien! Si l'on veut rester bien avec lui, il faut d'abord plaire à Léocadie!

— Je doute fort que la jeune Marguerite-Alix réussisse à charmer cette personne redoutable. C'est pourquoi, sans doute, l'oncle insinue que sa pupille ayant atteint ses dix-huit ans pourrait être émancipée : ce qui revient à dire qu'il souhaite se débarrasser de cette tutelle, car il n'ignore pas que les biens de l'émancipée peuvent se chiffrer par un ou plusieurs zéros...

M^{me} Florennes sursauta :

— Elle n'a rien? s'écria-t-elle, effarée.

— Non... Mon père, vous le savez, n'a jamais gagné beaucoup d'argent; il aimait travailler pour sa joie personnelle, sans se soucier de la vente de ses tableaux. C'est seulement dans les dix dernières années de sa vie qu'il a fait des portraits sur commande et ouvert un cours de dessin. Ce qu'il gagnait était aussitôt dépensé. Au jour de sa mort, il lui restait à peine quelques milliers de francs : de quoi éteindre quelques dettes et payer les frais du convoi.

— Il était bien toujours le même, mon Dieu! gémit la femme délaissée, cachant dans ses mains son front lourd de rides.

L'abbé se tut un instant; peut-être gardait-il au fond du cœur une secrète indulgence pour cette imprévoyance de cigale, qui se doublait d'une grande générosité. Mais il jugeait impossible de faire partager ce sentiment à sa mère.

Patiemment, il reprit :

— Donc, rien à faire du côté du tuteur. Reste la tante maternelle : M^{me} Bela Würmel, mariée à un Juif d'origine hongroise. Je ne vous cache pas que, à mon sens, il serait dangereux, j'ose même

dire criminel, de confier l'éducation d'une jeune fille à de telles gens.

— Si c'est elle qui le désire, nous n'en sommes pas responsables...

— Elle ne le désire pas, au contraire. Cette femme lui cause une sorte de répulsion, assez justifiée, il faut bien le dire, car à sa réputation douteuse M^{me} Würmel ajoute l'égoïsme et la grossièreté.

— C'est possible... Mais ce que je sais bien c'est qu'elle ne peut, sous aucun prétexte, venir habiter avec nous ! Cela, non !

M^{me} Florennes s'était levée, le sang aux joues. D'un geste violent, elle frappait le sol avec les pieds de sa chaise.

Son fils, lui, ne se démontait point :

— En ce cas, où voulez-vous qu'elle aille ? interrogea-t-il. Demain, il y aura cinq jours qu'elle reçoit l'hospitalité des Defresne, gens sans fortune, qui se gênent grandement pour la loger. Peut-elle rester chez eux plus longtemps ?

— Qu'on la mette en pension !

— Elle n'y restera pas, vous le savez bien.

La mère allait et venait dans la pièce, comme en proie à une souffrance intolérable.

— Enfin, Pierre, tu ne comprends donc pas ? C'est horrible et insensé, ce que tu exiges de moi ! Tu veux que j'adopte la fille de mon mari et d'une autre femme !

— Si j'avais été le fils d'une première femme, ne m'auriez-vous pas adopté ?

— Ce n'est pas la même chose, voyons !

— Évidemment. Mais ce n'est pas sur ce plan qu'il faut voir les choses. La vraie question, la voici : Il y a au monde une enfant, ma sœur, la fille de mon père, qui ne possède ni argent, ni protection, ni asile ; rien, absolument rien. Avons-nous, vous et moi, puisque nous ne faisons qu'un, le droit de la laisser se perdre, corps et âme ? Et ne vous semble-t-il pas que Dieu nous demandera compte

un jour de ce que nous aurons fait en cette circonstance?

— Et tes paroissiens, n'en es-tu pas aussi responsable? Cette gamine les scandalisera...

— Ce n'est nullement certain... Entre ce scandale plus ou moins imaginaire et le sauvetage d'une créature en peril, l'hésitation ne me semble pas possible.

— Tu m'en demandes trop! Plutôt que de la voir ici, je préfère...

La phrase resta en suspens. Un grattement discret venait de se faire entendre à la porte du couloir; une voix de très vieille femme chuchotait:

— B'soir, Môssieur le curé! B'soir, Madame!

La servante, qui occupait un petit local dans la cour extérieure, prenait congé de ses maîtres avant d'aller au lit.

— Bonsoir, Silésie! répondirent deux voix cordiales.

Il y eut un clapotis dans les flaques de la cour, un dialogue fait des jappements de *Médor* et des injures de Silésie, un grincement de verrou, puis tout rentra dans le silence.

Cette courte trêve eut pour effet de changer totalement la position des adversaires. L'abbé, que la discussion fatiguait à la longue, se leva à son tour pour rentrer dans sa chambre.

D'une voix presque humble, sa mère le rappela :

— Pierre... Et... et l'argent? où le prendra-t-on, l'argent, si... si on se charge de cette petite?

— C'est une question secondaire. Nous jouissons ici d'un bien-être ignoré de la plupart de mes confrères. M. d'Urval met à notre disposition cette maison très confortable pour un loyer dérisoire. Vous avez la fortune de mes grands-parents dont vous me faites profiter; enfin, il y a l'héritage de ma grand'mère paternelle...

— Peu de chose, aujourd'hui!

— Il n'en est pas moins vrai que la moitié de ce peu de chose devrait, en bonne justice, appartenir à

ma demi-sœur; pour en frustrer son fils, ma grand-mère a même dû employer certains subterfuges extra-légaux...

— Tu me blâmes d'avoir accepté cet argent pour toi?

— Laissons le passé, je vous en prie. S'il y a quelques légères privations à endurer pour que cette enfant ne manque de rien, je suis sûr que vous serez la première à vous les infliger!

M^{me} Florennes poussa un immense soupir :

— Ce n'est pas tout encore... Où la logera-t-on?

— Elle doit aimer les grandes pièces : nous abattons la cloison de bois qui sépare les deux mansardes; quand le peintre aura renouvelé la tapisserie, cela formera une chambre vaste et agréable, malgré l'inclinaison du toit.

— Tu as réponse à tout! murmura la pauvre femme, découragée. Ah! Pierre, nous étions trop heureux, toi et moi, sur cet humble coin de terre!

— On n'est pas sur terre pour être heureux, ma pauvre maman!

— C'est égal! accepter de gaieté de cœur un pareil fardeau, quand rien ne vous y oblige!... Qui sait seulement si *elle* est baptisée?

— Oui, elle est baptisée, mais c'est tout; elle ne porte même pas son nom de baptême, qui est, je crois, Marguerite. On l'appelle Perlette.

— Ah! tu vois bien! c'est un nom païen, elle a été élevée en païenne, et c'est tout naturel, quand on pense que sa mère... Comment va-t-on s'y prendre, mon Dieu, pour expliquer aux gens du pays cette monstruosité?

— Quelle monstruosité? Ah! oui, son origine? C'est bien simple : pour ne troubler aucune conscience, tout cela restera dans l'ombre. Alix — elle consent à s'appeler ainsi pour nous, — Alix sera votre nièce et me nommera « parrain ».

— Cela n'empêchera pas les gens d'épiloguer!

— Nous leur répondrons par la parole évangélique : « Faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon ? »

— Tu ne veux jamais voir que le beau côté des choses.

— C'est le seul moyen de marcher vaillamment dans le rude chemin de la vie. Allons, mère, dormez en paix ! Vous savez bien que quand le bon Dieu nous envoie une bonne œuvre à faire, Il nous donne en même temps les moyens d'arriver au but !

Derechef, M^{me} Florennes soupira à fendre les mosaïques colorées du pavé ; elle regarda sortir son fils, mais ne le suivit pas. Elle resta dans son fauteuil, le tricot abandonné sur ses genoux, submergée par le flot tumultueux des souvenirs.

Tout le passé, d'un seul coup, jaillissait. Elle revoyait son enfance un peu triste, entre une maman pieuse et sévère et un père qui ne riait jamais ; puis la joie de ses fiançailles, l'amour, dont elle savait à peine le nom et qui l'avait prise tout entière, pour toujours ; le radieux bonheur entrevu, tandis qu'elle sortait de l'église au bras du magnifique garçon que ses parents lui donnaient pour époux !

Hélas ! qu'il fut court, ce bonheur ! Bien vite elle s'aperçut qu'elle n'était pas aimée, que Paulin Florennes, lorsqu'il grognait contre le bureau — il était alors rédacteur au ministère des Finances, — grognait aussi contre la femme qu'on lui avait imposée.

Selon le conseil de sa mère, elle essaya de « se faire une raison » : elle avait une situation enviable, un joli appartement ; bientôt, elle aurait un enfant ; son lot ne semblait pas si mauvais.

Elle pensa mourir de stupeur le jour où son mari lui apprit qu'il envoyait promener le bureau pour se consacrer à la peinture. La première minute d'ahurissement passée, elle se fâcha. Ce fut la première scène, suivie de beaucoup d'autres.

— Tu veux donc nous mettre sur la paille ? criait

elle. Tu ne penses pas que nous allons avoir un enfant ?

— Mais si, j'y pense, tonnerre ! J'y pense si bien, à ce mioche, qu'au lieu de lui donner pour père un rond de cuir, je veux lui donner un artiste !

Il avait l'air de croire que la gloire et l'argent se cueillaient comme les prunelles au bord de la route. Son assurance gagna la timide épouse. Elle l'admirait tant, ce superbe bourreau ! Après tout, il était bien possible qu'il sût faire des miracles !

On loua donc un atelier, modeste chambre poussiéreuse, dans une vieille rue de la rive gauche. La dot d'Estelle, rondelette pour l'époque, suffisait aux dépenses courantes. De son côté, le père Florennes, brave homme, aidait le ménage en cachette de sa femme.

Mais le bon vieux mourut, laissant une succession très embarrassée, ce qui n'adoucit point l'humeur grincheuse de sa veuve. Paulin recevait beaucoup d'encouragements, mais point d'argent ; la peinture coûtait et ne rapportait pas.

Alors ce furent vraiment des années noires, de celles qui justifient le proverbe populaire : « Quand il n'y a pas de foin au ratelier, les chevaux se battent. » La pauvre Estelle, douée de mille bonnes qualités, manquait de patience et d'adresse ; elle choisissait toujours pour récriminer le moment le plus inopportun. Il s'ensuivait des disputes à peu près continuelles, des colères, des bouderies.

L'enfant regardait tout cela de ses grands yeux tristes, se serrant contre sa mère qui lui semblait la plus malheureuse, oubliant de jouer et même de sourire. Intelligent, travailleur, il n'avait pas le moindre don artistique.

Son père, qui le considérait d'un œil sans bienveillance, grommelait entre ses dents :

— C'est tout le portrait de sa mère : un type du genre ennuyeux...

... Un soir d'octobre — il y avait de cela vingt-cinq ans, presque jour pour jour, songeait M^{me} Flo-

rennes, — le peintre et sa famille rentraient de vacances. Le voyage, la location d'un chalet au bord de la mer, les frais d'une exposition dans une galerie privée avaient absorbé toutes les ressources du ménage. Le terme n'était pas payé, le jeune Pierre n'avait ni vêtements chauds ni livres pour rentrer au collège.

Estelle se revoyait dans la salle à manger de son petit appartement, rue de Rennes, l'enfant endormi contre son épaule, attendant depuis des heures le retour de son mari qui était allé essayer de vendre quelques études. Elle revivait intensément la scène tragique : l'entrée de l'homme exaspéré par son échec, la grêle de reproches, les éclats de voix, le petit, réveillé, pleurant de peur et de froid;... et puis le bras qui se lève, l'enfant qui se précipite, reçoit le coup et va s'aplatir contre le mur...

De ce qui s'est passé ensuite, la malheureuse n'a plus qu'un souvenir confus; la vision nette reprend seulement lorsqu'elle s'est retrouvée dans la rue, sous la pluie, son fils dans les bras, la poche vide... Est-ce elle qui est partie? Est-ce Florennes qui l'a jetée dehors? Tous les deux, peut-être. En tout cas, il a crié : « Va-t'en, et ne reviens plus ! » La femme a obéi : elle n'est pas revenue, jamais; et l'homme, sans doute, a poussé un profond soupir de soulagement.

A l'avocat, il a dit :

— Qu'elle garde tout : son argent, ses meubles, son fils, et mon nom, si ça lui plaît. Mais tâchez qu'elle accepte le divorce !

Elle n'a pas accepté; le divorce est venu tout de même; le divorce, regardé par elle comme le dernier des opprobres ! Voilà où aboutissait, après douze années de mariage, son roman d'amour !

... Elle se retira d'abord chez ses parents, à Rosny-sous-Bois. Après leur mort, elle chercha refuge plus loin, en province, à Compiègne, puis à Soissons.

M^e Cambond, notaire et ami des deux familles, lui donnait régulièrement des nouvelles de l'ingrat, toujours aimé de cet amour empoisonné d'amertume qui corrode le cœur au lieu de le dilater. Elle apprit que, peu après son départ, la célébrité, sinon la gloire, était venue au peintre, grâce aux bons offices d'un ami, critique d'art dans une grande revue.

— Sûrement, c'était moi qui lui portais « la guigne » ! se dit-elle avec un rire douloureux. Pourvu qu'il ne pense pas à se remarier !

Il n'y pensait pas, mais il le fit, presque sans y penser, cinq ans après son divorce. En réponse aux après questions d'Estelle, le notaire Cambond raconta que la nouvelle M^{me} Florennes était une enfant de vingt ans, Marguerite Sageret, depuis quelque temps élève du maître.

Ce qu'il ne dit pas, parce qu'il l'ignorait, c'est que le peintre avait fait moins un mariage d'amour qu'une opération de sauvetage. Le père de Marguerite Sageret était un professeur de musique déplorablement mal marié ; la mère courait les dancings, la fille aînée venait d'entrer au théâtre. La plus jeune, foncièrement honnête, droite et courageuse, cherchait à tirer parti de quelques dons artistiques pour se faire une situation. Florennes savait par expérience combien il est difficile d'atteindre un succès plus ou moins éphémère. Marguerite était délicate, elle admirait passionnément « son vieux prof », comme elle l'appelait. Quand celui-ci parla de mariage, elle dit oui tout de suite. Seulement, elle fit un peu la grimace en apprenant qu'elle ne se marierait pas à l'église : elle regrettait la robe blanche et la marche triomphale derrière le suisse... Personne n'ayant pris soin de l'instruire ni d'éveiller en elle la conscience religieuse, elle se résigna vite à recevoir, pour toute bénédiction, celle d'un adjoint du quatorzième arrondissement...

Estelle ne se piquait pas de logique. Profondément ulcérée, outrée de ce qu'elle prenait pour un

simple caprice d'homme mûr épris d'une enfant, elle enjoignit au notaire de ne plus jamais lui parler de « ce misérable ». M^e Cambond obéit ; une seule fois, il osa enfreindre la consigne — encore s'adressa-t-il au fils, non à la mère, — et ce fut pour annoncer la fin brutale du peintre, la détresse complète de l'enfant du second lit.

... Et maintenant, la malheureuse Estelle voyait ouvert à ses pieds un gouffre dans lequel allait disparaître son dernier trésor : ce semblant de bonheur trouvé auprès de son fils, dans la paix d'une cure villageoise.

Elle adressait au mort de douloureux reproches :

— Je croyais que, tout étant fini entre nous, tu ne pouvais plus me faire de mal ! Eût pourtant, mon cœur a saigné cruellement au reçu de la dépêche fatale... Et ce n'était pas tout ; à présent, il faut que je sacrifie la paix de ma vieillesse pour réparer ta plus irréparable faute ! Pierre le veut ! Pierre n'est plus mon fils quand il parle au nom de Dieu ; il est mon maître : je dois obéir... Seigneur, aidez-moi ! Comment me résigner à recevoir sous mon toit, à traiter en fille cette enfant, cette... Perlette..., païenne de nom et de cœur !

Fatiguée, les yeux mi-clos, elle voyait danser dans les rayons blancs de l'ampoule une petite créature vêtue d'étoffes brillantes, une fée au regard de malice et aux dents pointues comme celles d'un jeune chat, qui la narguait avec un miroir et une houppe à poudre de riz, attributs de Satan...

*

A cette même heure, Perlette, brisée de douleur, épuisée de larmes, dormait dans un lit de fortune, parmi d'autres petits lits étroitement serrés.

Elle revoyait en rêve la cruelle journée qui venait de finir, sa solitude de petite chose noire

perdue dans le flot des indifférents, le court trajet de la maison au cimetière Montparnasse, le parfum des fleurs écrasées, la tombe ouverte, les discours,... ces horribles discours qui lui arrivaient de loin, quoiqu'elle fût tout près, qui coulaient, coulaient, avec un bruit affreux de vagues sur les galets...

Elle l'avait tellement dans l'oreille, ce bruit, qu'il continuait à troubler son sommeil. Elle gémit sans se réveiller.

M^{me} Defresne, se faufilant de son mieux entre les couchettes, vint examiner avec inquiétude le mince petit visage si pâle, si creusé!

« Pourvu qu'elle ne tombe pas malade ici! songeait la jeune femme. C'est déjà si difficile de la garder bien portante! »

Certes, elle avait le cœur pitoyable, la charmante Hélène; mais, pour elle, la vie était rude et la besogne écrasante; et Perlette, élevée à la diable, ne savait même pas essuyer une assiette. Quelle charge en perspective qu'une fille de dix-huit ans qui ne peut faire œuvre de ses dix doigts!

Soucieuse, la femme du sculpteur retourna dans sa minuscule cuisine; comme elle traversait l'antichambre, un carré blanc glissa sous la porte : une lettre, une lettre de l'abbé Florennes! Le prêtre remerciait en termes émus et justes les dévoués amis de son père, et annonçait l'intention de venir chercher sa sœur le lendemain matin.

La figure d'Hélène s'épanouit :

— Bravo! murmura-t-elle.

Son mari rentrait; elle courut à lui, tendant la lettre toute ouverte :

— L'abbé viendra chercher la petite demain! Ah! quel soulagement! Je commençais à craindre que...

Defresne l'arrêta d'un geste : la porte de la chambre des enfants restait entre-bâillée.

— Bah! dit-elle, rien à craindre! Elle dort à poings fermés...

Elle se trompait : Perlette ne dormait pas. Réveillée par sa souffrance même, elle écoutait, immobile, les yeux grands ouverts.

Qu'avait-elle espéré? Qu'Hélène, si bonne, si maternelle, la garderait, au moins pendant quelque temps? ou, simplement, que sa présence était agréable à ces amis de toujours? La vérité, c'est qu'elle n'avait fait aucun raisonnement; une main s'était tendue, elle l'avait saisie et s'y cramponnait désespérément pour surnager, pour ne pas mourir...

Jusqu'alors, on l'avait traitée en petite reine. Ceux qui, de près ou de loin, avaient besoin du peintre — artistes en mal de « Salon », snobs désirant un autographe ou un croquis, quémandeurs de tous genres, — cherchaient d'abord à se concilier « la charmante petite Perle », l'accablaient de fleurs et de bonbons, l'invitaient, surtout, afin de se sentir des droits à une compensation.

A présent, non seulement on ne l'invitait plus, mais ses meilleurs amis eux-mêmes désiraient son départ. Un flot de honte lui brûlait les joues.

Elle ne pleurait pas, elle avait trop mal. C'était comme un arrachement dans tout son être. Déjà, ce matin, à travers les louanges ampoulées des discours, sa fine oreille avait perçu des lambeaux de commentaires malveillants :

— Savez-vous pourquoi on ne l'enterre pas à l'église, le père Florennes?

— Il paraît qu'il était divorcé; il avait « planté là » sa première femme, ainsi que l'enfant du premier mariage.

— Pas possible? On prétend qu'il ne laisse pas grand'chose. Cette petite, que va-t-on en faire? Elle est paresseuse et coquette...

« Ça m'est égal, ce qu'ils disent de moi! » avait pensé Perlette.

Mais, que les Defresne eussent la même opinion, cela ne lui était plus égal!

Elle mordait son oreiller pour ne pas hurler de douleur.

— Mon papa chéri, gémissait-elle, pourquoi ne m'as-tu pas emmenée avec toi dans le grand trou noir où l'on ne pense plus? C'est si affreux, de penser!

Oh! oui, Perlette était bien perdue en plein océan furieux, petite épave sans boussole, qui ne savait même pas lever les yeux pour chercher son chemin dans les étoiles...

.

— Perlette, ma chérie, il est neuf heures... Votre grand frère ne tardera pas à arriver. Vous sentez-vous assez forte pour vous lever?

L'enfant s'était endormie très tard, à bout de souffrance; ses membres étaient de plomb, ses lèvres sèches; un invisible horloger lui martelait la tempe à coups brefs.

La voix d'Hélène lui rappela celle d'une femme qui disait, là-bas, au cimetière, près du rond-point où se dresse une statue païenne :

— Une enfant gâtée, habituée à ne vivre que pour le caprice du moment...

Mais, après tout, n'était-ce pas Hélène elle-même qui avait dit cela, ou quelque chose de semblable, hier soir, dans l'antichambre?

Elle s'excusa, en bredouillant, d'avoir dormi si tard, se leva très vite, et, sa toilette finie, s'appliqua à tout remettre en ordre.

Elle achevait de ranger sa valise, quand un coup de sonnette la fit tressaillir : l'abbé Pierre! ce ne pouvait être que lui! Oui, elle reconnaissait sa voix, si peu entendue, pourtant. Tout son cœur bondit : qu'elle le voulût ou non, cet homme en robe noire, ce mystérieux inconnu, c'était tout le reste de son espoir. L'instinct de conservation la poussait vers lui.

Cependant, elle entendait partir du salon des petits cris de joie bien inattendus. Qu'est-ce donc qui réjouissait si fort M^{me} Defresne?

En entrant, elle comprit. Sur une table reposait

une délicate œuvre d'art, un petit reliquaire du xv^e siècle en argent doré, orné d'émaux translucides. L'abbé Florennes s'était dépouillé de ce cadeau d'une paroissienne riche pour l'offrir aux amis qui avaient recueilli sa sœur.

Du coup, la petite abandonnée éprouvait comme une sensation de rafraîchissement, de réhabilitation. Elle n'était plus une parasite tolérée avec ennui, mais une invitée qui paie en cadeaux somptueux l'hospitalité reçue.

Amateurs passionnés de bibelots, les Defresne s'extasiaient :

— C'est trop beau, Monsieur l'abbé...

— Nous sommes confus, Monsieur l'abbé...

Perlette, en vraie petite fille, aurait voulu pouvoir embrasser le grand frère pour le remercier de cette revanche, si douce à son amour-propre blessé.

... La scène fut interrompue par l'entrée de la femme de ménage annonçant que le gigot se desséchait.

On se mit à table. Le déjeuner, excellent, se déroula en pleine cordialité. A présent, le ménage voulait garder Perlette jusqu'à la fin de la semaine. Mais la petite s'y refusa avec tant de vivacité que l'abbé lui jeta un regard scrutateur. Il y avait eu des froissements, cela se devinait.

Aussi le grand frère jugea-t-il à propos de couper court au débat :

— Ne décidons rien maintenant. Tout à l'heure, ma petite sœur et moi, nous irons ensemble à l'atelier où j'ai donné rendez-vous à des personnes qu'il est nécessaire de voir avant de quitter Paris. Ensuite, nous causerons sérieusement. Cela vous convient ainsi, mon enfant, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! dit Perlette avec conviction. Je désire tant retourner à l'atelier !

... Mais quand elle se retrouve dans la grande pièce, mal débarrassée des accessoires de la chapelle ardente, de nouveau le cœur lui manque. Elle

s'abat sur le divan, en proie à une crise de larmes.

Son frère la laisse pleurer sans contrainte pendant quelques minutes; puis il vient s'asseoir près d'elle. Pour la première fois, il lui prend la main, quoiqu'il soit peu démonstratif.

— Mon enfant, dit-il avec autorité, il ne faut pas pleurer « comme ceux qui n'ont pas d'espérance »; il faut agir. Pardonnez-moi d'être obligé de brusquer les choses. Nous avons une heure devant nous : causons. D'abord, une question, à laquelle je vous supplie de répondre avec la plus entière franchise... Avez-vous des projets d'avenir?

Elle leva sur lui ses grands yeux, pleins d'un étonnement candide :

— Des projets d'avenir? Lesquels pourrais-je avoir?

— Je l'ignore... Un fiancé, par exemple?

— Oh! non!

— Ou bien une carrière déjà choisie?

— Je ne sais rien faire, rien, rien! pas même laver une assiette : Hélène le disait hier soir à son mari...

— Ne vous désolez pas; il n'est jamais trop tard pour apprendre à travailler. On apprend même dans la vieillesse, à plus forte raison lorsqu'on a dix-huit ans. — Continuons notre revue des plans d'avenir, en procédant par élimination. Le séjour dans une pension ne vous tente pas, je suppose?

Elle joignit les mains dans un geste de résignation désolée :

— En pension ou en prison, il faudra bien que je reste où l'on me mettra...

— Personne ne songe à vous emprisonner. Nous envisageons des hypothèses, rien de plus. Votre tuteur, l'oncle Cyprien, ne peut vous prendre chez lui, il est trop âgé et mal servi. Reste à savoir si vous voulez vous retirer chez M^{me} Würmel ou quelque autre membre de votre famille maternelle?

— Ceux-là? cria Perlette, indignée. Plutôt que

d'aller vivre chez eux, j'aimerais mieux vendre des fleurs aux bouches du métro ou du laurier-sauce sur le marché...

— Ce sont là commerces peu rémunérateurs, dit l'abbé, avec une ombre de sourire. Dès lors, mon enfant, je ne vois plus qu'une proposition à vous faire : voulez-vous venir habiter avec nous ?

Elle demeura une longue minute muette de surprise :

— Chez vous ? répéta-t-elle enfin.

Il avait donc un chez lui ? Mais de quelle sorte ? « Presbytère » : ce mot ne lui disait rien de précis. Elle imaginait, sans trop savoir pourquoi, une sorte de couvent : murs nus, fenêtres barbouillées de blanc d'Espagne, couloirs sonores, pain sec et murmures de psaumes...

Troublée devant cette vision sans attrait, Perlette se taisait. De son côté, l'abbé se rappelait l'ultime discussion avec sa mère, tandis qu'il avalait une tasse de café entre sa messe matinale et l'heure de départ du train.

— Et Monseigneur ! s'était écriée M^{me} Florennes, que dira-t-il de tout cela ?

— Monseigneur est au courant, avait répondu le fils. Il approuve en citant la parabole du Bon Pasteur et de la brebis égarée...

Mais il s'était bien gardé de rapporter la fin de la lettre épiscopale : « Il va sans dire que cette jeune fille observera toutes les règles de modestie et de discrétion imposées par la situation un peu spéciale qui va devenir la sienne... »

Modestie ? discrétion ?... L'abbé considérait avec un peu d'angoisse cette « brebis » de la jungle parisienne qu'il allait introduire dans son rustique troupeau.

Assise sur le divan, les jambes croisées très haut, elle n'était pas autrement rassurante, avec son petit visage d'ange florentin, trop joli pour le bien du prochain, ses boucles indisciplinées voilant son front, sa robe de crêpe Georgette noir, réduite en

dimensions au strict nécessaire — une robe qu'elle avait choisie par habitude d'envoyer des pichenettes sur le nez au sens pratique. Plutôt que d'une paisible brebis, elle avait l'air d'une gracieuse petite faunesse...

Que dirait Monseigneur, en effet, s'il venait à apprendre...

Brusquement, Perlette avait changé de pose et repris son attitude accablée :

— Vous êtes la seule personne qui veuille de moi, murmura-t-elle humblement. Il faut bien que j'accepte votre proposition, avec une grande reconnaissance...

L'abbé démêla l'inquiétude dans la forme ambiguë de cette phrase.

— N'ayez pas peur, dit-il, vous ne serez pas malheureuse avec nous. Notre maison, quoique sans luxe, n'est pas désagréable. Vous aurez une très grande chambre bien ensoleillée, que vous meublerez à votre goût ; enfin, l'été, vous vous promènerez au jardin et dans les champs.

— Ah ? dit Perlette, rassérénée ; puis, réfléchissant, elle questionna :

— Vous dites « notre » maison : quelqu'un habite donc avec vous, déjà ?

— Ma mère ; ne vous l'ai-je pas dit ?

Le petit visage détendu se rembrunit. La mère ! l'autre femme ! Elle l'avait oubliée, celle-là !

— Elle ne doit pas m'aimer beaucoup, votre maman ! grommela-t-elle.

L'abbé fronçait les sourcils, mécontent.

— Ma mère, dit-il, a dû faire un grand effort sur elle-même pour accepter votre présence, cela est certain. Ce n'est pas à cause de vous, qu'elle ne connaît pas, mais à cause de l'offense qui lui a été faite jadis. Heureusement, elle est chrétienne ; elle sait qu'on doit pardonner du fond du cœur et rendre, si possible, le bien pour le mal. Aussi est-elle prête à vous accueillir maternellement.

Perlette secouait la tête, un pli de colère et de

révolte au coin de sa jolie bouche sinucuse. Tout ce qui ressemblait à un blâme contre son père la dressait en attitude de combat. Cependant, elle n'osa rien formuler; les questions sur son avenir venaient de lui faire mesurer l'étendue de sa détresse. Elle tremblait de perdre son unique protecteur, d'autant plus qu'il disait assez froidement :

— Si ma proposition vous déplaît, rien ne vous oblige à l'accepter. Dites ce que vous voulez faire.

— Je veux aller avec vous, puisque vous ne me chassez pas comme les autres ! murmura-t-elle d'une voix brisée.

— Très bien ! c'est donc chose convenue : je vous emmène ; mais il reste entendu que, si vous ne vous plaisez pas à Dombescourt, vous aurez toute liberté de nous quitter au moment qui vous conviendra. Je vais prévenir ma mère que nous arriverons après-demain soir.

Ayant tiré son stylo, ainsi qu'une carte-lettre, il débarrassait un coin de table pour écrire, lorsqu'une voix timide appela :

— Mon frère?...

— Que désirez-vous ? — Ah ! pendant que j'y pense, une petite observation : Puisque je vous ai baptisée « Alix », ce qui n'est pas votre nom habituel, je puis bien me dire votre parrain ; voudriez-vous, à l'avenir, me nommer ainsi ?

— Oui, cela va mieux à dire que « mon frère ».

— Parfait ! A ma mère, vous aurez la gentillesse de dire « tante », ceci pour couper court à toute indiscretion. A présent, dites ce que vous désirez ?

— Je voudrais coucher ici...

— Quelle idée ! vous y serez beaucoup trop seule !

— Pour la dernière fois, je vous en supplie ! Je fermerai bien la porte, je n'aurai pas peur ! Passer avec lui ma dernière nuit à Paris...

— Ce ne sera pas la dernière...

— Demain, j'irai où vous voudrez ! Mais, ce soir, mon fr..., mon cher parrain, laissez-moi ici !

Les larmes coulaient de nouveau. Le grand frère se fit paternel :

— Allons, je consens, ne pleurez plus ! En sortant, je parlerai à la concierge pour qu'elle vous serve à dîner et s'occupe de vous. Vite, essuyez vos yeux ; j'entends une voiture s'arrêter : ce sont les personnes dont je vous ai parlé, deux grands marchands de tableaux. Ils ont fait au notaire des propositions avantageuses. Mais, comme ces tableaux sont à vous, vous voudrez bien désigner ceux que vous voulez garder.

Les deux marchands entraient, assez gênés de se trouver ensemble, car ils avaient employé mille ruses pour se devancer mutuellement.

Les rusés compères savaient bien que, malgré le dédain des « jeunes », les toiles de Paulin Florennes faisaient encore de l'argent. Mais le notaire, plus rusé qu'eux, le notaire, dévoué aux intérêts de l'orpheline, avait pris soin d'attiser sournoisement leur rivalité.

— Ces quelques tableaux et les pièces d'argenterie ancienne que votre père recherchait à la fin de sa vie, ce sera toute la dot de votre petite sœur ! avait dit cet excellent homme à l'abbé. En traitant tout de suite avec ces deux vautours qui ne songent qu'à se dévorer réciproquement, je crois que vous ferez une bonne affaire.

Mais l'abbé vit tout de suite que l'affaire lui échapperait, non à cause de la rapacité des vautours, simplement parce que Perlette, ignorante et sensible, s'y opposerait.

Chaque proposition était accueillie par un déluge de larmes :

— Cette nature morte ? la toile qu'« il » préférerait ! Ce « Soir de mai au Luxembourg » ? un souvenir des seize ans de sa fille... Ce « Coucher de soleil sur Notre-Dame » ? il y avait travaillé la veille de sa mort...

— Gardez tout, et ne vous rendez pas malade à pleurer ainsi ! finit par dire l'abbé Pierre.

Les marchands déconfits ne recueillirent que des pochades, une ou deux toiles médiocres et quelques dessins. La dot de Perlette se trouva réduite à zéro.

L'abbé ne lui fit aucune observation.

— Je suis obligé de vous laisser, lui dit-il. Il me reste beaucoup de courses à faire.

Dix minutes après son départ, un petit grattement se fit entendre à la porte.

— Entrez ! dit Perlette, grognon.

Elle s'attendait à voir paraître la concierge ou sa fille ; ce fut Gillie qui entra.

Elle courut à lui les deux mains tendues, dans un élan de joie reconnaissante. Celui-là, du moins, ne se montrait pas oublieux ni méprisant ! Et pourtant c'était un « jeune », un vrai jeune, plein de talent, Florennes se plaisait à le reconnaître. Un jour même il avait dit négligemment :

— Quand Gillie aura exposé son premier « Salon », nous vous marierons, toi et lui. Je lui mettrai le pied à l'étrier, et, ensuite, il saura mieux que moi gagner de l'argent...

Perlette n'aurait point pensé d'elle-même à épouser Gillie, mais l'idée lui avait paru plaisante ; à présent, elle se disait que ce serait peut-être la solution que son frère cherchait si désespérément tout à l'heure.

Oh ! éviter l'exil dans ce petit village, dans ce « monastère » — monastère, presbytère, n'était-ce pas tout un ? — rester à Paris, conserver l'atelier, quelle joie, quelle délivrance !

Un peu de cet espoir passa dans le son de sa voix tandis qu'elle répondait aux banales questions sur sa santé, son chagrin, etc. Dans une de ces réponses, elle nomma son frère. Gillie s'exclama :

— Ah ! tiens ! c'est votre frère, cet abbé ? Curieux ! Figurez-vous que quand j'ai vu entrer, l'autre jour, j'ai pris la porte vivement...

— Pourquoi ? demanda Perlette, étonnée,

— Ben, voilà ! J'allais voir mon nouveau prof, ... je veux dire quelqu'un qui m'intéressait, alors j'ai eu peur que ça me porte malheur...

— Vous avez touché du bois, comme tante Marpha.

— Non, mais... Parlons d'autre chose. La concierge dit que c'est chez lui que vous allez habiter ? Avouez que c'est plutôt drôle ?

— Oh ! non, ce n'est pas du tout drôle, au contraire ! Tout quitter, tout, tout !...

Elle promenait autour d'elle un regard désespéré. Gillie, compatissant, soupira :

— Comme je vous comprends ! Moi, s'il me fallait quitter Paris, j'enjamberais le parapet du pont des Arts !

Puis, sans transition :

— On dit qu'il y a une bien jolie petite église, dans ce pays de Dombescourt. Cet été, il faudra que j'aille la peindre. Hein ! qu'en dites-vous ? Comme ça, on se reverrait.

— Oui, oui ! venez peindre l'église ! C'est une si gentille idée que vous avez là ! Oh ! Gillie, à vous seul, vous me rappellerez tout le cher passé, tout le passé... et peut-être... tout l'avenir ?

Gillie entendit-il cette allusion trop claire au furtif espoir de Perlette ? C'est peu probable. Il promenait un regard plein de convoitise sur les peintures et les dessins qui ornaient les murs.

— Dire que le maître ne m'a jamais donné le moindre petit panneau ! murmura-t-il, livrant avec prudence le vrai motif de sa visite. Ça me ferait un souvenir de lui, tandis que je n'ai rien...

— Choisissez ! dit Perlette avec élan.

Elle lui aurait donné une toile de dix mille francs, pour peu qu'il l'en eût priée ! Il se montra discret, choisit une étude de petites dimensions, mais très remarquable d'exécution, l'enveloppa dans un journal apporté à cet effet, remercia et se retira.

Il laissait derrière lui, sans le savoir, comme un

sillage lumineux qui éclairait la nuit où se débattait l'enfant malheureuse.

— Il viendra au printemps ! se répétait-elle. Elle attendra que les premiers mois de mon deuil soient passés. Oh ! l'exil aura donc une fin ?

La concierge apporta un repas appétissant et léger, bourra le poêle, prépara deux couchettes, et apprit à Mademoiselle qu'elle se mettrait à sa disposition le lendemain matin pour confectionner ses bagages.

Une Providence attentive veillait sur Perlette pour écarter du mieux possible les épines de son chemin. Mais l'ingrate petite fille ne s'en apercevait pas ; dans son demi-sommeil passait seulement le nez retroussé de Gillie Portreau, magnifié pour les besoins de la cause.



Sur la première page d'un cahier relié en bleu

Je n'ai pas d'amies : c'est un fait dont j'ignore la cause. Je crois que mon cher papa préférerait m'avoir toute à lui. Je crois aussi que, parmi les très rares jeunes filles que j'ai approchées, il n'y avait pas de « sœur d'élection ».

Toute petite, cela me donnait une sensation de vide indéfinissable, parfois un regret aigu, lancinant comme une crampe d'estomac. J'en ai souffert jusqu'au jour où j'ai découvert Muguette.

Je n'avais guère plus de six ou sept ans, je grattais le table mélancoliquement près du chevalet paternel, non loin de la fontaine Médicis, lorsque la chère petite est venue pour la première fois « jouer à mon tas ». Entendons-nous ! ceci est une manière de parler. La vérité, c'est qu'elle est pas-

sée fièrement, sagement, la main dans celle de sa bonne, sans même donner un coup d'œil à la jeune Bohémienne malpropre qu'était alors Perlette — qu'elle est peut-être toujours ! — Elle avait, autant qu'il m'en souvient, des boucles d'or admirablement roulées, une figure de poupée rose, des jambes fines. Surtout, elle était très bien habillée, en blanc de la tête aux pieds, avec une impeccable élégance. Cela m'émerveillait d'autant plus que j'étais, à l'époque, fagotée par la concierge, la bonne « maman nou-nou ». Je portais une certaine robe grenat à boutons dorés, qui me semblait le comble de la laideur.

Comment n'aurais-je pas admiré éperdument la petite fille que sa gouvernante appelait Muguette — ou peut-être Huguette, mais l'autre nom me plaisait davantage, à cause de son délicieux parfum de mai...

Je l'admirais, et elle ne se souciait pas de moi... Ce fut un peu triste d'abord ; puis l'idée me vint de l'inviter tout de même, en esprit. Dès lors, mon amie Muguette exista réellement, elle fut de tous les jeux ; à elle seule, elle remplaça toutes les petites chipies dédaigneuses répandues dans l'immense Luxembourg.

J'ai grandi. Muguette a fait de même. A la longue, elle a perdu ses airs de princesse pour devenir simple et bonne fille.

Mais, tout de même, Muguette est une Parisienne ; je n'ai pas pu l'amener en chair et os au presbytère : elle s'y ennuerait trop...

Alors, puisqu'elle est restée là-bas, avec tout ce que j'ai aimé, je lui écrirai.

Les *Lettres à Muguette*, évidemment, cela ne vaudra pas les *Lettres à Françoise*. Mais cela pourra soulager mon pauvre cœur si triste et fera passer quelques-unes des heures interminables de la journée.

Donc, je commence :

Perlette à Muguette

Dombescourt, 15 novembre.

Ma chère Muguette,

Il y a aujourd'hui trois semaines que je suis devenue habitante de ce pays dont j'ignorais l'existence au début du mois dernier.

Mes deux dernières journées de Paris furent des journées de cauchemar. Le vendredi, surtout... Après une nuit sans sommeil, l'emballage de mes chers bibelots; puis une après-midi abrutissante dans le cabinet du notaire. Il y avait là mon frère, M. Defresne, le cousin Cramère, un ou deux vieux amis, un homme grave qui était le juge de paix, et enfin le mari de tante Marpha, cet affreux Hongrois noir comme le diable et méchant comme un tigre, que je n'ai jamais pu appeler mon oncle. Les autres, qui parlaient tout le temps de gros sous et d'une « charge », la charge de Perlette — pauvre Perlette qui ne se croyait pas si lourde! — je ne m'occupais guère de ce qu'ils disaient. Mais, celui-là, j'avais bien envie de lui sauter à la tête! Il ne faisait que répéter de vilaines choses contre papa : qu'il était un monstre d'égoïsme, qu'il dépensait tout son argent pour ses plaisirs, qu'il me laissait dans la misère, etc., etc. Oh! si j'avais pu lui arracher sa lâide perruque et sa moustache en brosse à dents! Heureusement, mon frère se chargeait de le remettre en place d'un mot bien asséné...

A la fin, mes yeux papillottaient; il y avait de la brouille dans ma cervelle. M^{me} Cambond, la femme du notaire, est venue me chercher pour prendre le thé avec elle. Elle a été très bonne; mais j'avais le cœur si gros que je ne pouvais rien avaler. Je songeais que plus jamais je ne rentrerais dans l'atelier, *chez nous*. Crois-tu que ce soit pos-

sible, Muguette, que des gens inconnus prennent possession de ce cher atelier où nous avons été si heureux, le papa et sa petite Perle?

Et, le lendemain matin, il a encore fallu dire adieu à sa chère tombe, que je ne reverrai pas de longtemps... Oh! Muguette!...

Mais je ne veux pas t'attrister, petite amie fantôme. Sautons bien vite par-dessus ces heures-là...

« Nous sommes arrivés, mon « parrain » et moi, vers huit heures, à la petite gare de Dombescourt. Il faisait noir comme dans la poche de Satan. Le chef de gare, masse indistincte, balançait une lanterne : c'était drôle et fantastique.

— Dagobert va prendre votre sac, me dit mon frère. Nous irons à pied jusqu'à la maison, ce n'est pas bien loin.

Une sorte de grand échassier, avec des bras qui cherchent à rejoindre ses talons, un cache-nez plus gros que sa tête, et une lampe électrique, indice de civilisation, s'avance vers nous en se dandinant d'un air godiche.

— 'soir, M'sieur le curé! 'soir, Mademoiselle!

La voix forte et rocailleuse semble sortir du creux d'un tonneau.

— Prenez le sac de Mademoiselle, Dagobert. Puis vous tâcherez de l'éclairer, car les chemins doivent être bien sales.

Dagobert éclate d'un gros rire; la saleté des chemins paraît le réjouir grandement.

— Y a-t-il quelque chose de nouveau dans la paroisse? demande M. le curé.

A cette question, le chantre-sonneur-sacristain-fossoyeur (ce sont là quelques-unes des attributions de Dagobert!) s'empresse de fournir une réponse détaillée et documentée. Stupeur! ma pauvre Muguette : ce maître-Jacques de la sacristie s'exprime dans un idiome inconnu! Ton amie est tombée, pour comble d'infortune, dans un pays qui n'est pas de langue française!

Tandis que je m'évertue à saisir quelque chose

parmi cette bouillabaisse de mots plus avalés que prononcés, nous avons quitté la gare. Glissant, patinant, enfonçant chaque pied à tour de rôle dans une matière gluante comme le beurre et tenace comme la colle, nous allons à travers des rues couleur de ténèbres. Il paraît qu'elles possèdent l'éclairage électrique le plus somptueux, mais seulement les jours où il n'y a pas de lune. Comme, ce soir, la lune « tarde », c'est à elle qu'il faut vous en prendre si vous n'y voyez goutte...

Je suis très lasse; j'ai la sensation bizarre de voyager en rêve, comme Lénore dans *Les Morts vont vite*. Le lampion de Dagobert trace devant mes yeux des sillages de ver luisant affolé...

— Nous sommes arrivés, dit enfin mon frère.

Nous traversons un jardinet; le chien de garde pousse un grondement qui s'achève en cri joyeux. Une porte s'ouvre, laissant voir un corridor éclairé. Une femme s'avance vers moi, grande, calme, froide.

— Bonsoir, mon enfant. N'êtes-vous pas trop fatiguée?

Je bafouille une phrase inintelligible où vient malencontreusement se glisser le mot « madame ».

— Chut! « Tante Estelle! », murmure une voix à mon oreille.

Et je répète docilement « tante Estelle ». Dieu! que ce nom me paraît vilain! Je ne dirai pas : « comme celle qui le porte », car elle n'est pas vilaine; elle est imposante et... ennuyeuse : c'est papa, je crois, qui a trouvé ce mot, parfaitement adapté à la personne. Or, tu le sais, Muguette, j'ai en profonde horreur tout ce qui ennuie!

Comme nous avons dîné au buffet, entre deux trains, il ne reste qu'à nous coucher. On me conduit vers ma chambre par un escalier assez rustique. L'antichambre est tout bonnement celle du grenier; mais, quand la porte s'ouvre, je pousse un cri de joyeuse surprise : les meubles qui sont là, déjà en ordre, cirés, reluisants, ce sont ceux de

l'atelier : le divan-lit avec ses coussins et son dessus de vieille soie brochée d'or, le plus beau des bahuts, le piano, le cabinet incrusté de nacre et d'ivoire, et, au mur, les toiles, les chères toiles, dans leurs grands cadres d'or !

Les larmes m'en montent aux yeux. Je me retourne, le cœur débordant de reconnaissance, mais personne n'est là pour quêter mes remerciements.

Quelques minutes après, la dame froide reparaît. Elle m'apporte une grande tasse de tilleul bouillant, sucré au miel et parfumé de citron : un délice ! Dès que j'ai bu, « tante Estelle » se retire à pas feutrés.

La chambre est chaude, le lit accueillant. Perlette s'y enfonce et, pour la première fois depuis l'horrible matin, tombe dans un sommeil sans rêves...

16 Novembre.

Hier, ma petite amie, je t'ai laissée au seuil de ma grande chambre. Entre, maintenant, et faisons ensemble le tour du propriétaire.

La pièce est mansardée, par conséquent basse de plafond, ce qui ne l'empêche pas d'être très claire, car dans ce pays de maisons sans étage et de vastes espaces, la lumière est pour rien. Elle entre à flot, ainsi que le soleil, par trois fenêtres d'où l'on aperçoit au premier plan un potager dénudé par l'hiver, et, plus loin, le clocher de l'église, une flèche élégante et fine.

Le papier rose qui couvre les murs est de nuance douce et tendre. Mes bibelots une fois en place, il faut bien avouer que la pièce est pleine d'agrément. Par malheur, il y a une chose qui manque et manquera toujours ; tu sais bien quoi, Muguette ? C'est la vie, tout simplement ; la vie, c'est-à-dire la gaieté, l'imprévu, le petit grain de folie sans lequel les jours coulent affreusement ternes...

Muguette, pourquoi n'es-tu qu'une ombre muette ? Si tu me répondais, seulement !

N'importe ! je t'ai créée, je n'ai que toi. Sois-moi fidèle. Te parler, c'est moins triste que de monologuer.

Le presbytère, Muguette, ne ressemble pas du tout à un couvent, comme je l'imaginais sottement. C'est une « maison bourgeoise » — bourgeoise de la campagne, s'entend, — que M. d'Urval, le châtelain, a achetée pour y loger son curé. Sur le corridor du rez-de-chaussée s'ouvrent quatre pièces : la salle à manger pseudo-Henri II, la chambre de tante Estelle, austère comme l'occupante ; la chambre-bureau de mon parrain, moitié parloir et moitié cellule de moine ; enfin, la « chambre de Monseigneur », qui tient lieu de salon, où se trouvent réunies toutes les richesses de la maison (richesses que je n'envie pas, je t'assure !).

Derrière, le quartier des cuisines, buanderie, poulailler, niches à lapins, précède un très grand jardin aux allées rectilignes aboutissant toutes à un « boquet », terme du pays qui désigne un bouquet d'arbres isolé dans la plaine. Ce « boquet » appartient aussi au presbytère ; il me plaît infiniment, d'autant plus qu'on y trouve une porte permettant de gagner les champs sans traverser le village.

Le village ? il compte un millier d'habitants. Par un privilège spécial, il est resté, avec sa ravissante église, miniature de cathédrale gothique, comme un îlot miraculeusement préservé, au milieu de l'immense dévastation de la guerre. Quelques maisons seulement, dont le château, ont été démolies au moment de la grande retraite de, Allemands, en 1918.

... N'est-ce pas que voilà une bonne page pour le guide Joanne ? Je veux croire, m'amie, que ta curiosité est satisfaite. Au reste, il ne tient qu'à toi de visiter Dombescourt, ce que je n'ai pas encore fait.

Malgré les charmes incontestables de ma chambre, les premiers moments de l'exil ont été lugubres. Il faut te dire que je suis arrivée peu de jours avant la Toussaint, dont les rites m'ont bouleversée. Toute la nuit du 1^{er} au 2 novembre, la coutume a persisté en ce pays de sonner les cloches à peu près sans relâche; une sonnerie étrange, d'une sinistre discordance, qu'on appelle à cause de cela le « pas boiteux » : Dig! dong! ding! dong! Je l'ai encore dans les oreilles.

Dagobert et ses deux collègues n'ont pas chômé, cette nuit-là, je t'en réponds! Aussi, pour pouvoir s'offrir un peu de réconfort, vont-ils de porte en porte, le matin du 2 novembre, en disant d'un ton pénétré : « *Requiescat in pace.* » On répond sur le même ton : « *Amen* », et on donne une petite pièce — dont profitera le plus proche cabaret.

Ces « ding-dong » ont redoublé la fièvre dont je souffrais depuis quelques jours. Mais, comme mon frère parlait d'envoyer chercher le médecin, je me suis raidie, afin de pouvoir descendre à table pour la première fois.

C'est alors que j'ai fait plus ample connaissance avec le plus important rouage de la maison : la servante Silésie, une bonne vieille, grosse et courte, avec de larges joues couleur de pivoine un peu fanée et de bons yeux bleus non dépourvus de finesse.

J'ai demandé si son original prénom lui venait des querelles de Marie-Thérèse avec le grand Frédéric.

— Non, a répondu mon frère; son papa, le vieux Joseph, n'était pas si savant; il ignorait Frédéric II et l'aurait fort irrévérencieusement traité de « sale Prussien » si, par hasard, il l'avait connu. Mais, un jour, son fils aîné, Anthénor, annonçait la gazette ou je ne sais quel autre papier, sur lequel se trouvait le mot de « Silésie ». Le bonhomme, qui somnolait, se réveilla, charmé par l'harmonie de ces trois syllabes. « Marque ça su' c'rabat (le bandeau

de la cheminée), prescrivit-il au gamin. Si l'hon Dieu Il te donne une « tiote » sœur, on l'appellera comme ça. » Le bon Dieu donna la petite sœur. Elle fut appelée Silésie, malgré la résistance désespérée du greffier de mairie et du curé d'alors...

Mon frère est transformé quand il conte ainsi avec humour une historiette agrémentée de patois; ses yeux sont jeunes et son sourire malicieux. Alors — pourquoi ne pas le dire? — il ressemble à mon bien-aimé papa... Mais ces moments-là sont rares; le plus souvent, c'est à tante Estelle qu'il ressemble.

Quant à Silésie, le sentiment que je lui inspire est la pitié :

— Pauv' tiote ! gémit-elle. Elle est aussi « blanche » que du fromage mou ! Faudra lui faire gober des œufs !

J'ai aussi fait la connaissance d'un « confrère de mon frère » : le curé de Laurehain. Il m'a plu tout de suite, celui-là. Quoique vieux et visiblement fatigué, il est gai comme un pinson. Lui aussi pense, comme Silésie, que je suis bien « mauvaise ». Mais son remède n'est pas le gavage intensif, c'est la distraction.

— Il faut vous promener, ma petite, causer avec les gens; ils ne sont pas bêtes autant que vous pouvez le croire; certains ont même de l'esprit à leur façon.

Comme ses histoires avaient paru m'amuser, l'excellent homme m'a dit :

— Je ne peux pas revenir demain, mais je vous enverrai ma sœur; elle sait toutes les nouvelles du pays, à vingt kilomètres à la ronde, ma chère sœur Quatre-Sous...

Voyant que je hausse les sourcils de surprise, il éclate d'un bon rire enfantin :

— Pourquoi je l'appelle ainsi? c'est qu'elle est prénommée *Vincentine*... Vingt centimes : quatre sous, c'est la même chose, n'est-ce pas?

M^{lle} *Vincentine-Quatre-Sous* n'a pas manqué de

venir le lendemain. Comme sœur de curé, elle ne ressemble pas beaucoup à Perlette... Elle a depuis longtemps renoncé à avoir un âge; son nez pointu et ses yeux fureteurs, sous les lunettes bleues, lui donnent une curieuse ressemblance avec une belette, une vieille belette au poil rare, mais dont les pattes, la langue et les dents seraient encore agiles.

Si c'est là le remède du bon curé pour chasser ma mélancolie, il a fait faillite. Le bavardage de cette vieille sorcière, débité d'une voix aussi pointue que son nez, m'a rendu la migraine. Je suis partie avant la fin.

Tu le vois, Muguette, le presbytère n'est pas une prison : c'est une cage, une cage dont l'écureuil est ta pauvre petite Perlette, ta malheureuse Perlette qui a tout perdu, jusqu'à son nom, car tous ces gens m'appellent avec conviction « mam'zelle Alix ».

18 Novembre.

Il paraît, douce amie, que ma mine de papier mâché tracasse ma nouvelle famille.

— Il faut vous promener pour avoir de l'appétit, sinon vous tomberez malade, dit tante Estelle. Tenez, Silésie va chercher des œufs à la ferme du Moulin-Noir, vous devriez l'accompagner.

J'accepte. Silésie est très fière de m'avoir à ses côtés; elle devine, à travers les rideaux plus ou moins prétentieux des maisons plus ou moins cosues, les regards de tout le village avidement fixés sur la « demoiselle du presbytère », qu'on n'a pas encore vue, depuis près d'un mois qu'elle est arrivée. Les braves gens ! Je les comprends, d'ailleurs : si rares sont pour eux les distractions ! Mais quelle idée peuvent-ils bien se faire de ladite demoiselle ? cela m'intrigue.

S'ils me regardent, moi, je ne les regarde pas ; j'ai assez à faire à me débrouiller parmi les mares,

les étangs, les lacs qui parsèment la route. Les betteraves en sont la cause, dit-on. Le ciel bénisse les betteraves, mais les fasse pousser ailleurs !

A la sortie du village, j'éprouve un étourdissement. L'air si fort, si vif, l'air chargé d'odeurs végétales, qui flotte sur la plaine infinie, me grise comme un vin trop généreux.

Nous grimpons une côte bordée de champs presque tous fraîchement labourés. Soudain, au tournant de la route, surgit un petit enclos très vert, d'où s'élève une croix de granit massive, en forme de tronc d'arbre gauchement élagué. Sans rien savoir, j'ai tout de suite l'impression que cela n'est pas de chez nous.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je à Silésie.

— C'est un cimetière d'Anglais ; savez bien, ces Anglais qui sont venus reprendre Dombescourt, le mois d'avant « l'armistie »...

J'entre ; l'enclos est d'une propreté impeccable. Sur chaque tombe, quelques fleurs à demi gelées, une pierre blanche arrondie portant des noms étrangers : Argyll, Sutherland... Pauvres gens ! si loin de la terre natale, si abandonnés, malgré ces soins mercenaires !

L'extrême mélancolie du lieu plaît à mon chagrin.

— Laissez-moi ici, dis-je à la servante. Je préfère ne pas aller jusqu'à la ferme.

— Vous aurez froid...

— Non, je me promènerai.

Elle s'en va à regret, la bonne vieille. Me voici seule sur les marches, au pied de la croix anglaise.

De ce point relativement élevé, on embrasse un horizon aussi vaste qu'il peut être dans ce pays où le sol ondule comme une toile gonflée par le vent. C'est là, sous la lumière rasante d'un soleil agonisant dans la brume, que j'ai réalisé l'immense tristesse de cette plaine où il n'y a rien, Muguette : pas un arbre, pas une colline, pas un ruisseau ; rien que la terre et le ciel : une terre brune, luisante ;

un ciel aux colorations les plus froides : bleu lavé, vert glauque, gris ; l'étendue sans fin de la mer, mais privée de la vie mouvante des vagues.

Il y a un rivage, pourtant : là-bas, vers le sud, le village est caché par un repli de terrain, mais le clocher émerge, mince étui d'argent découpé sur un nuage bleu sombre ; et plus près étincellent, sous un rayon moins terne, quelques hachures d'un violet vif : les ardoises d'un long toit tourné vers la route.

Muguette, Muguette, j'ai le cœur noyé comme ce soleil vaincu par la brume. Ainsi, voilà le pays où s'écoulera désormais ma misérable existence ? Il faut bien le croire, puisque ce fameux voile de l'avenir, dont on parle tant, pour moi n'est que le voile du photographe : un chiffon noir qui vous enveloppe de partout, sans la moindre fissure lumineuse...

Quand Silésie me rejoint, elle constate que je suis plus « blanque » que jamais et se lamente d'avoir cédé à ma fantaisie.

Nous reprenons la route dans un paysage qui change à chaque minute. Le soleil, tout au bord de l'horizon, n'est plus qu'un halo d'or pâle ; les lointains s'habillent de velours brun ou de gaze d'argent. Le toit d'ardoise, maintenant éteint, se rapproche. Il coiffe une longue bâtisse en briques que domine une sorte de tour à forme bizarre.

Elle est laide, cette maison, solide, mais sans grâce, et peu accueillante avec ses grands murs, sa grande porte voûtée et les deux maigres fenêtres qui éclairent son pignon.

Au moment où nous passons, quelqu'un — le propriétaire, sans doute, — s'apprête à rentrer par la porte bâtarde. Selon l'usage paysan, il nous salue, et ce geste, fait avec une désinvolture, je dirais presque une élégance, inconnue ici, attire mon regard. Le personnage aussi est remarquable : grand, élancé, très maigre, vêtu sans recherche, mais très correctement.

— C'est m'sieur Galloys, m'explique Silésie, un grand ami à m'sieur le curé.

Et, comme j'examine avec curiosité le gigantesque pigeonnier, de construction visiblement récente, qui s'élance du toit, elle ajoute :

— Ça, c'est le machin « qu'il » regarde les étoiles.

— Un télescope?

— Je sais-t-y ! un machin que ça lui a coûté bien des sous. Mais, dame ! il est riche ; faut bien qu'il passe son temps à quéqu' chose !

Elle soupire. Puis, craignant sans doute d'avoir manqué à la charité, elle reprend :

— Faut tout dire : il fait point ce qu'il veut. Avez-vous point remarqué qu'il n'a qu'une main ?

— Il a perdu l'autre à la guerre !

— Ma foi, non ! Il était comme ça en venant au monde, ce pauv' tiot ! Sa maman en a bien pleuré. Avec c'malheur-là, n'est-ce pas, il n'a point été soldat, il est resté ici pendant la guerre et il a fait toutes sortes de tours à ces gueux de Prussiens. Il avait inventé un « machin » (pour Silésie, toutes les inventions modernes sont des « machins » !) et il racontait à ces Français tout ce que faisaient les Boches. Un beau jour, ils l'ont enlevé ; on disait qu'ils allaient le fusiller. On ne comptait plus le revoir, pour sûr. Mais, après l'« armistie », il « a » revenu. Il était maigre, Seigneur ! que ses os perçaient sa peau, et une mine ! N'empêche qu'il avait l'air tout content, parce qu'il avait encore trouvé moyen de faire la nique aux Prussiens et de s'en-sauver de leurs griffes, avec deux autres...

Décidément, ce personnage m'intéresse. Je demande :

— Est-ce qu'il vit seul dans cette grande bi-coque ?

— Oui ! Ses parents sont morts pas longtemps avant la guerre. Son père, c'était un gros marchand de bœufs, un brave homme tout rond, qui gagnait des mille et des cents à son commerce. Sa mère, elle, c'était une dame de la ville, bien comme il

faut, pour sûr, mais un peu « grande », pas beaucoup parlante. Lui, m'sieur Emmanuel, c'en est un « curieux », allez, un « pas comme tout le monde » ! Tel que vous le voyez, il a des hommes pour s'occuper des bêtes, et la mère Lalie qui vient nettoyer par-ci, par-là ; mais le reste du temps il est tout seul ; il fait sa popote lui-même ; il tripote nuit et jour dans ce pigeonier, ou bien dans la grande chambre du pignon. Fait pas bon toucher à ses affaires ! Si la mère Lalie elle veut tant soit peu essuyer tous ces « machins » (encore !) qu'il y a dans la chambre, il crie comme *Médor* quand on marche sa' sa queue...

Sur cette métaphore légèrement risquée, Silésie se tait et prend un air digne pour passer devant les fenêtres de M^{lle} Cyprienne, la sœur de l'ancien maire. Moi, je songe que j'aimerais voir de plus près ce « m'sieur Emmanuel », cuisinier, astronome, éleveur, et je ne sais quoi encore...

— Vous ne vous sentez pas « la rheume » ? demande la vieille bonne, comme nous arrivons devant le presbytère déjà éclairé, car l'implacable nuit d'hiver a marché plus vite que nous. Si vous voulez, je vous ferai du « tilliû ».

Je me laisse faire du « tilliû », pendant que tante Estelle achève son catéchisme bi-hebdomadaire. Par la porte entr'ouverte de la salle à manger, je l'ai aperçue en passant qui tricotait un gros bas noir, tandis qu'une ou deux douzaines de marmots chantaient en mélopée traînante : « Oui, je suis chrétien, par la grâce de Dieu ! » Ce sont de tout petits qui ne savent pas lire et qui apprennent ainsi en répétant la même chose vingt fois de suite. N'admires-tu pas, Muguette, la patience de cette femme âgée, qui jamais ne se fâche, jamais ne se rebute, si ingrate que soit la tâche ? Et son courage, qu'en dis-tu ? De six heures du matin à neuf heures du soir elle est sur la brèche, coud, repasse, range, cuisine, sans s'accorder d'autre repos que le temps de la messe matinale et la demi-heure qui suit le

repas de midi, pendant laquelle elle parcourt le journal.

Son fils fait de même; quand il ne travaille pas à la maison, il court la campagne pour voir les malades; car, outre le village, il tient sous son égide sept hameaux ou fermes dispersés, et il ne possède même pas une méchante auto pour faire tout ce chemin. Il va au pas de course pour rentrer plus vite et se plonger dans ses rébarbatifs bouquins...

Silésie elle-même, malgré son grand âge, est un vrai bourreau de travail.

Il n'y a décidément que Perlette qui n'est bonne à rien, sinon à être malheureuse.

Muguette, pourquoi m'ont-ils prise chez eux, dis-le-moi? Je les ennuie et ils m'ennuient. Dans ce milieu austère, j'ai l'air d'une créature tombée d'une planète inconnue...

20 Décembre.

Mon amie Muguette, je t'ai bien délaissée, n'est-ce pas? C'est qu'après ma visite au cimetière des Anglais je me suis sentie si malheureuse que j'ai voulu mourir... Je l'ai voulu avec ardeur, je l'ai voulu avec violence, je l'ai voulu avec rage,... et je n'ai pas pu!

Écoute; ce que je vais te confier est humiliant au dernier point, mais il faut que tu le saches: étant donnés la cuisine simple et excellente de la maison, l'air vif qui me donne un appétit de loup, le calme des nuits qui me fait dormir dix heures d'affilée, au lieu d'agoniser, je renais! Mes joues se teintent de rose, mes nerfs se calment, un sang nouveau court dans mes veines...

Il faut dire que jamais je n'ai été aussi bien soignée. Mon papa, le doux ami, avait autre chose en tête que l'heure des repas ou l'humidité des vête-

ments. Ici, l'on pense à tout; on a remède à tout.

Et — je rougis de l'avouer! — cet infâme bien-être matériel m'engourdit doucement, béatement...

Au point de vue « spirituel » — prenons le style de la maison, — ai-je vraiment le droit de me plaindre? Ce serait pure ingratitude. Chez un abbé, je m'attendais à trois sermons par jour, pour le moins. On ne m'en a fait qu'un seul, un « sermon en deux points, avec le concours bénévole... d'un carton de modes »! Sermon, carton,... cela rime tant bien que mal, mais comment croire que cela peut s'accorder? Cela s'accorde très bien : juges-en!

De cette précieuse boîte, tante Estelle a d'abord retiré un douillet manteau de velours de laine garni de fourrure noire et deux robes de lainage. Puis mon frère a pris la parole :

— Ma chère enfant, je pense que vous ne serez ni surprise ni fâchée de ce que nous ayons chargé une personne amie de s'occuper de votre toilette. Nous ne critiquons pas vos goûts ni vos préférences. Nous ne prétendons nullement vous condamner à vous vêtir d'un sac : ce serait une bien mauvaise réclame pour la morale chrétienne. Mais vous comprendrez aisément que le climat d'une part, de l'autre l'édification des paroissiens, qui ont les yeux fixés sur le presbytère et ses habitants, vous obligent à porter des costumes à la fois plus chauds et plus... mettons plus amples, pour ne pas vous froisser, que ceux qu'on admet à Paris. Ceux que ma mère vous présente me paraissent répondre à ces conditions; vous déplaisent-ils?

Tu crois que j'étais fâchée, Muguet? Tu crois que je pensais à la hideuse robe grenat sur laquelle tu jetas un regard si dédaigneux, lors de notre première et unique rencontre? Tu te trompes, m'amie. Le ton de mon frère marquait un si évident souci de ménager mon amour-propre que je n'essayai pas de me cabrer, d'autant moins qu'il est toujours agréable de posséder deux robes neuves

et que celles-ci ne sont pas laides, pas laides du tout !

Ici se terminait le premier point du sermon. Voici le second :

— J'ai encore autre chose à vous demander : Jusqu'ici, on a mis sur le compte de votre santé votre abstention aux offices. Maintenant que vous voilà guérie, vous voudrez bien avoir la gentillesse d'assister tout au moins à la grand'messe du dimanche.

— Mais je ne demande pas mieux que d'aller à la messe ! m'écriai-je. J'y allais souvent avec papa.

Une expression de surprise intense se peignit sur les visages de la mère et du fils.

— Aux messes en musique de Saint-Gervais, sans doute ? opina la première.

— Mais non, pas du tout : à une messe quelconque, basse ou chantée, à Notre-Dame-des-Champs, notre paroisse. Quand je demandais pourquoi nous n'allions pas à Notre-Dame, ou encore à Saint-Séverin, qui a de si jolis vitraux, papa me répondait qu'il aimait voir les belles églises vides, et les autres pleines de gens en prière.

Comme mes interlocuteurs se taisaient, très émus, m'a-t-il semblé, j'ai ajouté :

— Votre église, à vous, mon parrain, est très jolie ; je serai toujours contente de la voir, pleine ou vide.

Et maintenant je vais à la messe, munie d'un gros paroissien, comme une petite fille bien sage. Je m'assois près de tante Estelle, et je m'abandonne aux mille sensations douces qui se lèvent en moi. Je regarde les curieux et naïfs personnages de la frise, chargés d'expliquer aux bons illettrés d'autrefois le péché originel et ses suites. Chose bizarre, ces bonshommes en pierre ont des têtes du pays. On pourrait se livrer au petit jeu des ressemblances, mais je ne le fais pas. A l'église, ce serait mal, n'est-il pas vrai, Muguette ?

J'écoute chanter; la voix tonitruante de Dagebert n'arrive pas à dénaturer complètement ces chants beaux et graves, qui bercent mon chagrin.

Muguette, je voudrais savoir prier ! C'est drôle qu'on ne m'ait pas appris cela...

... Autre innovation : je cause avec tante Estelle. Un jour que je m'ennuyais trop, je lui ai offert de « catéchiser » à sa place la brochette de marinots. Elle a ri, ce qui ne lui arrive pas souvent.

— Enseigner le catéchisme ? a-t-elle dit. Après tout, ce serait peut-être pour vous le meilleur moyen de l'apprendre...

— Tiens, c'est vrai ! ai-je répondu. Je suis comme le petit soldat qui voulait être maître d'école afin d'apprendre à lire !

J'ai ri à mon tour. Elle m'a proposé de commencer un tricot pour les pauvres, ce que j'ai accepté sans enthousiasme. Mais j'y ai pris goût, je manie les aiguilles comme si je n'avais fait que ça de ma vie.

Tout en tricotant, nous échangeons quelques paroles. Un jour, j'ai parlé de papa, timidement. On a paru intéressé ; j'ai continué.

Je raconte notre vie à deux, nos longues stations sur les quais, l'été au grand soleil, l'hiver avec la couverture aux genoux ; les vagues déjeuners dans une pâtisserie ; les flâneries dans les rues anciennes, les jardins, pour trouver un coin à peindre. Puis les jours de « grands galas », quand nous recevions à diner ; ces jours-là, Beppo balayait « pour de bon » ; ce n'était pas une petite affaire ! On dressait une table de fortune, la vaisselle manquait un peu, les couteaux étaient en nombre restreint, mais il y avait beaucoup de fleurs, beaucoup de campagne et d'exquises pièces d'argenterie.

Comme distraction, papa m'emmenait à l'Opéra ou aux grands concerts. L'été, nous voyagions : la Suisse, l'Italie, l'Espagne ; rien que des pays de soleil !

— Et l'on vous achetait tout ce que vous vou-

liez? questionne tante Estelle, comme malgré elle.

— Pas toujours... Quelquefois, papa retournait comiquement ses poches : « La purée, Perlette! la purée noire!... » disait-il. Je me gardais d'insister. Pauvre papa! il était si bon, si bon! Il ne savait pas refuser d'aider un malheureux...

— C'est vrai, il était bon! murmure une voix toute changée, que je reconnais à peine. A cause de cette bonté, Dieu aura eu pitié de lui, je l'espère de toute mon âme!

Je regarde tante Estelle : son visage ingrat, ses traits flétris sont illuminés d'un reflet intérieur, mystérieux, extraordinaire... Muguette, est-il donc vrai que cette femme a été jeune, qu'elle a aimé, qu'elle aime encore, peut-être? J'en demeure toute saisie. L'amour et tante Estelle, cela n'a guère plus de rapports, en apparence, que les chiffons de parure et les sermons. Et pourtant!...

L'amour! est-ce que tu le connais, toi, Muguette? Tu es jolie, élégante, mondaine; on a déjà dû te faire la cour. Moi, je n'en sais rien que le nom magique écrit au bas d'un tableau ou roucoulé au théâtre par une voix de cristal qui en prolonge les syllabes. Aujourd'hui, dans cette humble salle à manger pseudo-Henri II, un frisson m'a secouée, comme si le frôlement de deux longues ailes caressait mon front...

Mais Silésie a crié du fond de sa cuisine :

— Madame! y faut-y mettre ce chou dans l'soupe?

Et je n'ai plus vu devant moi que la tante Estelle de tous les jours, avec sa robe de nonne, ses cheveux tirés, sa broche-miniature et son tricot... Illusion ou féerie?

A toi, belle Muguette, de renseigner ton humble petite amie Perlette-Cendrillon... •

P. S. — J'ai reçu une lettre de Willia, dont voici le passage important : « Hier, aux Folies-Austerlitz, j'ai rencontré ton copain Gillie Portreau. Il

m'a parlé d'un projet de mariage assez avancé. (C'est moi qui sougne.) Serait-ce le projet dont tu m'avais fait confidence la veille de ton départ? Dans ce cas, ma chérie, je te félicite, ton exil prendra fin bientôt. Il y a justement tout un lot d'ateliers à louer au coin du boulevard Montparnasse... »

Faut-il te l'avouer, Muguette? C'est cette lettre qui est cause de ma bonne humeur présente. Dès que le presbytère ne représente qu'une villégiature un peu originale, mais de courte durée, je trouve tout charmant, délicieux, même les bras manches à balai de Dagobert, même le roquet de M^{lle} Cyprienne qui en veut à mes mollets, même le chapeau de M^{lle} Vincentine-Quatre-Sous, découvert, il y a un demi-siècle, parmi les antiquités gallo-romaines...

Est-ce à dire que j'aime ce bon Gillie? Tu es bien curieuse, Muguette! La vérité, c'est que je n'en sais absolument rien...

21 Décembre.

Dans ma lettre d'hier, ma chère petite, j'ai omis de te dire que j'avais fait de nouvelles connaissances, que j'avais même deux amies, oui, deux amies « pour de vrai », dont tu ne seras pas jalouse, car ce n'est point de sitôt que je leur ferai des confidences.

Nous parlerons d'elles tout à l'heure. Commençons par le personnage d'importance, le citoyen au télescope : M. Emmanuel Galloys. Tu sais que je désirais vivement le connaître. Pourquoi? Tu deviens ennuyeuse, Muguette! pourquoi, pourquoi! parce que je me transforme, parbleu! je m'adapte au milieu ambiant. Depuis qu'on m'a interdit les robes sans manches, le bâton de rouge et les cigarettes, j'ai pris l'âme cancanière, les curiosités

dévorantes d'une Vincentine. Voilà! Es-tu contente?

Revenons à l'objet de ma curiosité. Notre première entrevue n'a pas été exempte d'originalité. La veille, j'avais promis aux petiots du catéchisme de superbes cartes postales peintes. J'arrivais dans la salle à manger avec un copieux matériel dans les bras, au moment même où Silésie ouvrait la porte opposée en disant :

— Entrez, m'sieur Galloys! M'sieur le curé n'est pas là, mais Madame, elle va venir...

Intriguée, je lève la tête; or, comme c'était mon menton qui maintenait en équilibre une partie du chargement, ma boîte à pastels profite de l'occasion pour dégringoler avec fracas. Outre les crayons, il y avait de tout, dans cette boîte : des gommes, des plumes, de la menue monnaie, même des pastilles de menthe. Cela roulait, valsait, filait dans tous les coins comme une armée de souris.

Tu penses que « m'sieur Emmanuel » ne s'est pas troublé pour si peu.

— Bien semé! dit-il avec flegme. Le malheur, c'est que le terrain n'est guère favorable.

Pendant quelques minutes, il me regarde me démener pour rattraper les fuyards. Puis il daigne incliner sa grande taille singulièrement souple :

— Attendez! ne vous donnez pas tant de mal. Je vais vous les ramasser, vos « affutiaux »!

Les bonbons attirent son attention :

— Ne les mangez pas, me recommande-t-il, ils sont sales. Je vous en apporterai d'autres demain; il y en a de tout pareils chez M^{me} Tripet, l'épicière.

Est-ce qu'il me prendrait pour un bébé, par hasard? Je me redresse, très digne :

— Je vous remercie, Monsieur; je me passe fort bien de bonbons!

Il ébauche une grimace assez drôle, qu'on pourrait traduire par « J'ai gaffé! » mais ne paraît pas très confus.

— Vous ne regrettez pas trop Montparnasse? demande-t-il, pour varier l'entretien.

Je fais l'étonnée, à seule fin de lui rendre sa taquinerie de tout à l'heure :

— Tiens! vous connaissez Montparnasse?

— Parbleu! j'ai habité le quartier pendant quelques mois, quand je préparais ma licence d'« astro ». J'allais prendre tous les jours mon café au *Dôme*.

Muguette! ce sauvage-là est très civilisé! Il connaît mon pays, mon quartier, même un ou deux « copains » qui ont plus ou moins fréquenté l'atelier. Lorsque tante Estelle arrive, elle nous trouve causant comme de vieux amis. Elle s'excuse de son retard et reproche au visiteur la rareté de ses visites.

— Pas de ma faute! répond-il. J'ai eu un ouvrage fou : cinq veaux qui ont fait leur entrée dans le monde et une magnifique pluie de Léonides — des étoiles filantes, comme disent les petites filles qui mettent leurs bonbons en tartines...

Ceci, Muguette, c'est, à n'en pas douter, une pierre, ou, si tu préfères, une Léonide dans mon jardin. Mais je ne m'en fâche pas, au contraire. J'aimerais riposter du tac au tac et continuer le jeu. Quel dommage que la tante soit là, que mon frère rentre, qu'on se mette à parler d'un tas de gens et de choses sans intérêt pour moi!

Reléguée dans mon coin, il ne me reste d'autre distraction que d'examiner l'ennemi. On affirme qu'il est exactement de l'âge de mon frère, son camarade de collège et son ami; mais, au premier abord, il paraît plus jeune, malgré les quelques fils blancs qui rayent son épaisse crinière noire (une tignasse qui devait faire excellent effet à la terrasse du *Dôme*, où l'on en voit souvent de pareilles!). Il y a en lui je ne sais quoi d'alerte, de dégagé, de malicieux aussi; une souplesse et une vivacité de mouvements qui empêchent de remarquer le moignon dissimulé dans la manche gauche.

Avec la barbe en pointe qui la terminerait dignement, sa mince figure serait tout à fait triangulaire. Sans barbe, elle est seulement allongée et n'a de beau que le large front puissant et les yeux vert foncé, quelquefois très doux, le plus souvent illuminés d'une flamme étrange, presque insoutenable, par instant. « Une vraie tête d'alchimiste ! » aurait dit papa, sans se tromper de beaucoup, car la chimie astronomique (est-ce bien ainsi que ça s'appelle ?) ressemble fort à un métier de sorcier. Silésie est même convaincue que le diable doit être caché dans l'un ou l'autre de ces extravagants « machins ».

Ceci n'est pas l'opinion de mon frère ; il estime fort cet ami, chrétien sincère, travailleur infatigable (lui aussi !) qui trouve moyen, entre ses veaux et ses Léonides — sans parler de sa cuisine, — de s'occuper d'œuvres sociales, de réunir les jeunes gens, de faire des conférences aux cultivateurs, — et de taquiner les petites filles maladroites !

Après son départ, j'ai interrogé tante Èstelle, qui n'a pas demandé mieux que de compléter les renseignements de Silésie :

— Ce qu'il a fait pendant la guerre ? il ne faut pas en parler devant lui, car il prend la porte aussitôt. Mais on en a décoré plus d'un qui l'ont moins mérité que lui. Il a d'abord gardé le plus longtemps possible son installation téléphonique habilement dissimulée. Quand elle est devenue un danger pour le village, il a inventé un alphabet secret pour correspondre avec l'armée française. Au moyen d'une encre sympathique de sa composition, il écrivait sur les marges des livres de messe que les rapatriés emportaient (au début, c'était permis). On ne sait quelle trahison fit découvrir le secret de l'encre sur un livre confisqué dont le propriétaire était déjà en France libre. Les Boches avaient besoin de se venger sur quelqu'un ; ils allaient enlever le maire, faute de mieux, lorsque Emmanuel alla lui-même se dénoncer. Les fils blancs que vous

voyez dans ses cheveux sont un souvenir de l'horrible camp d'Holzminden, où il passa près de trois années. C'est miracle qu'il n'ait pas été fusillé.

— Il est brave, votre ami !

— Oui. Son plus grand défaut, c'est d'être sujet à des crises périodiques de sauvagerie. A cause de son infirmité, il se croit un homme diminué, un malheureux dont on se moque, et les gens d'ici, en glosant sur ses études et sa manière de vivre, contribuent à lui ancrer davantage cette idée dans la tête...

... Le lendemain, vers la même heure, j'entendis la bonne annoncer M^{me} d'Urval. Je l'avais vue venir de loin, car mes fenêtres dominant la rue. Je fus très surprise qu'on ne m'appelât point. La visite dura un petit quart d'heure ; puis la châtelaine remonta dans son auto, accompagnée jusqu'à la portière par tante Estelle.

« Tiens ! tiens ! pensai-je. On me laisse dans mon pigeonnier quand les visiteurs sont de marque ? On me considère comme une brebis galeuse ? Ça, par exemple, c'est charmant ! »

Vexée, je pris le parti de bouder. Une heure s'écoula. Rien ne bougeait dans la maison, et je m'ennuyais à périr. Enfin, mon frère rentra de sa quotidienne tournée de malades ; tante Estelle l'accueillit dans le corridor et le suivit dans sa chambre.

A pas de loup, je descendis la moitié de l'escalier... C'était très mal, Muguette, j'en conviens, mais j'étais tellement sûre qu'on parlait de moi !

Voici ce que j'entendis :

— M^{me} d'Urval est venue tout à l'heure, disait tante Estelle. Elle invite la petite à déjeuner dimanche prochain et à passer l'après-midi avec ses filles.

— Vous avez accepté ?

— Non... J'ai dit qu'elle n'était pas là, que je t'en parlerais. A mon avis, il serait plus prudent de refuser.

— Pourquoi ?

— Voyons, Pierre,... tu dois pourtant comprendre ! Si elle prend l'habitude d'aller au château,... M^{me} d'Urval n'a pas que des filles !

— Son fils est en Syrie ; il s'écoulera plusieurs mois avant son retour. Nous avons du temps devant nous. Pour l'instant, cette enfant a un grand besoin de distractions. Ève et Françoise d'Urval sont des jeunes filles modèles ; elle ne pourra que gagner en leur compagnie.

— Je ne dis pas ;... mais, Pierre, tu n'as donc pas remarqué ? elle est si mal élevée ! Elle ne cesse de rouler la mie de pain en boulettes, elle croque ses fruits sans les peler, comme un écureuil, elle...

— Eh bien ! au contact de gens parfaitement bien élevés, elle verra ses défauts et saura les corriger, soyez-en sûre ! elle est assez fine pour cela !

Tu penses, Muguette, que j'étais furieuse ! Je remontai quatre à quatre, sans prendre de précautions, et je m'enfermai dans ma chambre jusqu'au soir. Quand on me parla d'aller au château, je dis « non ! » rageusement ; mais je donnai des raisons stupides : que je n'aimais pas les nouveaux visages, que ces gens-là étaient trop grands seigneurs pour une pauvre Perlette comme moi...

Mon frère sourit finement, se doutant bien que j'avais entendu. J'espérais qu'il allait insister. Mais non ; il se tourna vers sa mère et parla d'autre chose.

Heureusement, M^{me} d'Urval est revenue à la charge un jour que j'étais en bas, et cette grande et grosse femme, haute en couleur, pleine d'entrain, s'est montrée si cordiale, si pressante, que les blessures de mon petit amour-propre se sont cicatrisées du coup.

Le dimanche suivant, au sortir de la grand'messe, Ève et Françoise m'enlevaient dans une belle petite auto bleue qui est la propriété de Françoise.

Elles sont toutes deux plus âgées que moi — l'une a vingt-six ans, l'autre vingt-quatre; — toutes deux grandes et robustes, mais elles ne se ressemblent pas. Eve est blonde et grave, un peu imposante, en apparence du moins, car elle sait rire aussi à ses heures. Françoise, brune, fraîche, un peu garçonnière, est la gaieté même.

Quant à M. d'Urval, pour n'être pas en reste avec sa progéniture, il a l'air et l'appétit d'un Gargantua immense, rieur et bon enfant.

De quelle taille peut bien être cet héritier présomptif qui trouble la conscience de tante Estelle?

Le château, souvent démoli au cours des siècles, n'est qu'une grande maison de campagne, nouvellement reconstruite dans le style et avec tous les perfectionnements modernes : chauffage central, plafonds lumineux, bow-windows fleuries, meubles aux formes massives, sièges bas, un peu cruels aux longues jambes des propriétaires...

Un parc entoure la maison, mais tout à côté se trouve la ferme, dont la cour est grande comme la moitié d'un village.

La vie qu'on mène là-dedans déroute une fois de plus toutes mes idées. De même que je me figurais les gens du presbytère occupés à dire des orémus toute la journée, je voyais les châtelains partageant leur temps entre le tennis, la chasse à courre, l'auto et les garden-parties, avec, le soir, dîner en grande toilette, danse et comédie de salon. J'étais loin du compte!

M. d'Urval est du fin matin à la nuit close dans les champs à surveiller ses ouvriers. Sa femme travaille autant que les bonnes, peut-être plus. Françoise a pour domaine la cour de ferme; pour sujets le peuple des bêtes à cornes et des volailles, et je te réponds qu'elle met la main à la pâte, même pour les moins ragoûtantes besognes! Quant à Eve... Mais je laisse la parole à Françoise; elle vous a un langage d'une saveur que je ne saurais rendre, hélas!

— Eve? elle trime aussi, bien sûr, mais dans les choses propres. Ce n'est pas elle qui coucherait sur le pied de son lit treize petits gorets nouveaux — propres et jolis comme des amours, ne vous déplaie! — ainsi que je l'ai fait récemment. Elle accuse les canards d'être des goujats, et les poules des imbéciles. Quant au fromage...

— Tu conviendras qu'il a les plus fâcheuses habitudes! achève l'ainée, de sa belle voix grave.

Et nous éclatons de rire toutes les trois! Puis Françoise reprend :

— Eve est directrice d'atelier, une entreprise industrielle dont M. le curé demeure le grand « manitou », quoiqu'elle marche au nom de ma sœur. Quarante métiers à broder sur lesquels s'escriment des femmes et des jeunes filles, ainsi retenues au pays, à la vie de famille, à l'honnêteté, pour tout dire...

— C'est drôle! je n'aurais jamais pensé qu'un curé de campagne...

— Vous avez lu *l'Abbé Constantin*, ma petite! Croyez bien que ce type-là a vécu, si même il a quelquefois existé! L'Eglise n'a jamais défendu aux femmes les châles et les écharpes, même brodées! Au contraire, saint François de Sales les recommanderait, ce sont vêtements très pudiques... Nos jeunes filles se perdent si peu à fabriquer cela que quand un jeune homme en recherche une en mariage, on lui dit : « Tu n'as pas besoin d'avoir peur de la prendre : elle va à l'atelier! » Voilà, petite amie, comment tous les mondes se transforment de nos jours, y compris celui des curés de campagne!

— Assez de choses sérieuses! interrompt Eve. Venez voir nos chambres.

Comme les deux sœurs, les chambres sont différentes. Celle de Françoise, simple et coquette, affecte le genre rustique : vieilles chaises, lit normand, rouets accommodés à toutes les sauces. Aux murs, de fraîches gravures anglaises. Eve a choisi

le genre « cellule », d'une austérité à peine tempérée, si bien que je m'étonne de voir là un tableau profane : *Psyché et l'Amour*, un pur « navet », d'ailleurs, dessin maladroit, couleur fade et style pompier.

— Mon oncle Camille, le frère de maman, me l'a offert pour ma fête, explique M^{lle} d'Urval aînée; c'est son œuvre, je ne pouvais refuser de la placer dans ma chambre...

— Ah! dis-je, pour dire quelque chose, vous avez donc aussi un peintre dans votre famille?

— Un simple amateur... Mon oncle est fabricant de produits chimiques.

— Ah! bon, je comprends! M. votre oncle fait de la peinture pour utiliser quelques-uns de ses produits!

A peine ai-je lâché cette maudite phrase, Muquette, que je me sens monter un pied de rouge à la figure! Tante Estelle a raison : je suis horriblement mal élevée! Eve et Françoise se mettent à rire, mais, moi, je suis furieuse!

Pour cacher mon trouble, je vais examiner une grande photographie, près de la cheminée; c'est celle d'un très jeune et très élégant officier, au visage fin, aux yeux tendres, les lèvres plissées d'un sourire railleur et câlin.

— Notre frère Serge! disent en même temps les deux sœurs. Et la même tendresse pleine d'orgueil vibre dans l'accent de leurs deux voix.

— N'est-ce pas qu'il est charmant? ajoute Françoise.

— Tout à fait charmant! Il est officier?

— Officier de complément, de réserve, si vous voulez. Vous le voyez là au moment de sa sortie de Fontainebleau. Sur sa demande, on l'a expédié en Syrie pour finir son temps de service. Libéré, il voyage pour connaître à fond ce pays à la fois si vieux et si neuf. Il prétend qu'une entreprise agricole là-bas serait bien plus intéressante que dans notre vieille Picardie.

J'écoute... d'une oreille. Dans l'autre résonnent encore les mots attachés à ma récente sottise : « Psyché et l'Amour. » Comprends-tu, Muguette, pourquoi ce digne fabricant de produits chimiques a peint l'Amour avec une face de Pierrot ahuri, tandis qu'il pouvait prendre pour modèle ce neveu jeune et beau comme le petit dieu lui-même ?

— Allons goûter ! disent mes amies. Vous devez avoir faim...

Faim, après ce pantagruélique déjeuner ? J'affirme que j'ai mangé pour huit jours, et cependant je me laisse servir un morceau de tarte, une assiettée de crème au chocolat, une poire, des « croque-en-bouche », recette de famille... Tu n'imagines pas, Muguette, l'abondance qui règne dans cette maison et l'ampleur de l'hospitalité qu'on y reçoit. C'est une vieille tradition encore respectée dans ces pays où la riche argile brune nourrit généreusement les hommes et les bêtes.

... Le soir, Perlette, très animée, très rose, rentre au presbytère avec une allure de triomphe. Elle ne fait pas du tout honneur au menu, pourtant soigné, de Silésie, mais sa petite langue marche bon train pour raconter la journée. Tante Estelle questionne discrètement ; le grand frère sourit avec indulgence.

— Je savais bien, dit-il, que vous aimeriez cette famille. Elle est de vieille noblesse terrienne, plus vieille et plus authentique que bien des races titrées ; le « domaine » des d'Urval, cultivé de père en fils, remonte peut-être aux colonies gallo-romaines, à ces « curtis » d'où est venue la désinance en « court » de presque tous nos villages. Nos châtelains ont gardé fidèlement la tradition ; à bien des égards, M. d'Urval est encore un homme d'autrefois. Mais les jeunes filles, très instruites, très cultivées, excellentes musiciennes, et femmes pratiques, femmes d'action aux initiatives hardies, sont bien des types d'aujourd'hui.

— Elles se plaisent fort à la campagne, dis-je ;

Françoise affirmait tout à l'heure qu'elle épouserait un cultivateur ou resterait vieille fille.

— Mariée ou non, c'est elle, sans doute, qui continuera l'exploitation du domaine, car son frère manifeste l'intention de désertier...

— On l'a trop gâté, ce garçon-là ! observe tante Estelle, non sans un rien d'acrimonie.

Tante Estelle, vos malices sont cousues de fil blanc ! Vous dénigrez Serge d'Urval parce que vous craignez pour le cœur de votre pupille ! Mais Serge d'Urval est en Syrie, c'est trop loin pour jeter un sort à la petite amie de ses sœurs.

... En attendant, je regarde le dimanche comme un avant-goût du paradis. On m'emmène dès la fin de la messe, et souvent je ne rentre que pour me coucher. Mes amies font de la musique, nous écoutons la T. S. F., nous regardons le cinéma d'appartement, nous prenons des photos, nous jouons à des jeux tranquilles, en attendant que l'été permette les jeux de plein air, nous débitons mille petites folies, et je me sens renaître, libre, gaie, heureuse.

Souvent, on parle de ce Serge au nom si doux que tante Estelle n'aime pas. On lit tout haut ses lettres pétillantes d'esprit, remplies d'anecdotes, de portraits, de réflexions d'une irrésistible drôlerie. Que je voudrais les posséder pour les relire sans cesse, ces lettres délicieuses ! Et que je voudrais, davantage encore, connaître l'auteur !

Mais il ne fixe jamais la date de son retour.

— Il essaie de planter des choux sur les ruines de l'arche de Noé ! dit son père, avec un gros rire.

... A propos, Muguette, crois-tu que l'Amour aurait pu avoir le nez en trompette, comme Gillie ? Moi, je ne crois pas. Si peu qu'elle ait vu clair, Psyché s'en serait aperçue...

27 Décembre.

Comme il manquait un tas de choses pour les divers arbres de Noël — celui du catéchisme, celui du patronage, celui de l'atelier de broderie, — nous sommes allées à la ville, Françoise et moi, dans la petite auto bleue.

C'était la veille de Noël ; il y avait affluence dans les magasins, nos achats étaient compliqués, et les journées de décembre lamentablement courtes : bref, il faisait nuit lorsque nous reprîmes le chemin de Dombescourt : une belle nuit sans lune, mais toute piquée d'étoiles.

— Dépêchons-nous, Perlette ! (Au château, on m'appelle Perlette !) Il y a encore de la besogne d'ici l'heure de la messe de minuit !

— Françoise, je voudrais au contraire faire durer le voyage ! C'est délicieux d'être bien à l'abri dans cette petite boîte tiède, par une nuit parcellle !

Mais mon amie, impitoyable, appuie sur l'accélérateur. En moins d'un quart d'heure, nous avons expédié nos quinze kilomètres.

— Si papa nous voyait ! marmotte Françoise en tirant la langue, avec une grimace drôle. Nous sommes loin des douze kilomètres à l'heure qu'il m'impose à chaque sortie !

Aux premières maisons du village, elle freine brusquement et farfouille parmi les paquets :

— Voulez-vous m'attendre cinq minutes ? J'ai une commission pressée pour M. Galloys, je vais la lui remettre.

Une envie irrésistible me prend de connaître le repaire de « m'sieur Emmanuel ».

— Je descends aussi, voulez-vous ?

— Pourquoi pas ? je n'ai nul secret à révéler ; il s'agit d'une drogue pour une vache malade.

— Les vaches tiennent presque autant de place que les gens, dans ce pays ! dis-je sentencieusement.

— Plus ! Quand il y a « nopcode ou festin » chez

un petit cultivateur, on commence par servir les bêtes; le repas des gens vient plus tard; s'ils ont faim, c'est tant pis pour eux!

En riant et bavardant, nous avons monté un perron de plusieurs marches. Françoise heurte à la porte; on ne répond pas : elle ouvre. Nous nous trouvons dans une immense pièce aux murs blancs, sans tentures ni rideaux. Une grosse ampoule électrique scintille au plafond, comme une étoile géante.

N'en déplaise à Silésie, cette salle est parfaitement propre et bien rangée; auprès d'elle, notre cher atelier aurait semblé un taudis. Sur de simples rayons de bois s'alignent des kilomètres de bouquins, tous reliés en brun clair. Des vitrines abritent une multitude d'instruments bizarres. D'autres objets inconnus reposent sur une longue table ou sur des petites consoles. Quant à la décoration, elle est représentée par d'étranges grimoires de sorcier, composés de fines lignes grises qui vont se dégradant. Des centaines de ces singulières images, toutes pareilles, sont placées sous verre ou collées au mur par une punaise.

— Est-ce que ce sont des esquisses de tableaux cubistes ou futuristes? demandai-je, en les montrant à Françoise (nous étions seules dans la pièce).

— Pas du tout! répond-elle en riant; ce sont des photographies prises au spectroscopé, des « spectrogrammes ».

Miséricorde! ma pauvre Muguette, voici qu'on parle de spectres, à présent! Moi qui en ai une peur horrible! Je te le disais bien qu'il y avait de la magie là-dedans!

M. Emmanuel entre à ce moment.

— Excusez-moi, dit-il, en saluant avec son aisance ordinaire. Je ne vous avais pas entendues; j'étais en train de causer avec Bételgeuse...

Bételgeuse? une voisine, sans doute? Où donc s'arrêtera la fantaisie des Picards en matière de prénoms, dis-le-moi, Muguette?

— Qu'est-ce que vous pouviez bien lui conter de

si intéressant ? s'informe Françoise, avec un sourire narquois.

— Je lui demandais pourquoi elle est si grosse et si rouge...

— Oh ! dis-je, entre haut et bas, ce n'est guère poli de poser des questions de ce genre ! Si la dame a répondu, c'est qu'elle a vraiment bon caractère.

— Bételgeuse est fort bonne fille, répond le « sorcier », dont les yeux pétillent drôlement, bien qu'il garde un sérieux imperturbable. Elle ne s'est pas formalisée de ma question ; elle dit que la poussée de ses dents de sagesse lui donne la fièvre, et puis qu'à trois mille pauvres petits degrés, on peut bien avoir le nez rouge. Quand elle en aura dix ou quinze mille, ça lui rendra le teint plus clair...

Françoise, qui a le rire facile, s'étrangle littéralement. Mais, moi, je me renfrogne... Mugnette, ta petite amie est une créature stupide, aussi ignorante qu'un troupeau d'oies ! Bételgeuse, ce n'est pas une Silésie quelconque, c'est une étoile ! Quel dommage qu'il soit si difficile de se gifler soi-même ! sans cela, mes joues prendraient quelque chose !

Et, pour comble de malchance, voilà que de sottes larmes me montent aux yeux. Est-ce à cause de cela que M. Emmanuel, tout à coup, change de ton ? Sa voix prend un accent très doux, que je ne lui connaissais pas.

— Voulez-vous la voir, cette grosse citrouille de Bételgeuse ? me demande-t-il. Venez par ici, vous regarderez dans la lunette.

Il prend ma main qui disparaît tout entière dans la sienne, me fait traverser une sorte d'antichambre, ouvre une porte. La pièce où nous entrons est octogone, coiffée d'un dôme à charpente de fer apparente. Au milieu se dresse une sorte de fabuleux obus dont le tube enfermerait facilement le corps d'un homme, et dont l'extrémité, perdue on ne sait où, s'enfonce dans la nuit ; le bas est muni d'un dispositif compliqué : l'appareil photogra-

phique, paraît-il. Un peu plus haut, sur le dos même du monstre, se trouve la lunette de réglage, à laquelle on accède par un escabeau.

Je grimpe lestement, je m'assois sur une manière de banc à dossier renversé, assez instable. Mais à peine ai-je mis mon œil à la lentille que la tête me tourne,... il me semble que des nuées de soleils gigantesques dansent autour de moi. Mes mains cherchent quelque chose de solide où s'agripper...

Vite, M. Emmanuel m'enlève dans ses bras, comme une plume, et me dépose à terre,

— La première fois, cela fait toujours un effet..., me dit-il. On est ébloui, écrasé. De même, les premiers calculs, avec leurs myriades de zéros, donnent le vertige. Assez pour ce soir ! Venez vite vous réchauffer.

Nous rentrons dans la grande salle où rougeoie un de ces énormes poêles flamands qui sont les rois du pays, car, l'hiver, tout le monde leur fait la cour.

Puisque Françoise me laisse reprendre haleine, j'en profite pour élucider la question des « spectres ». Mais, comme « chat échaudé craint l'eau froide », je pose ladite question sous une forme prudemment vague...

— Les spectrogrammes, répond M. Galloys, ce sont les dépêches que les étoiles nous envoient à l'aide de leur T. S. F. spéciale, qui n'est autre que la variété de leurs rayons lumineux.

Il ne plaisante plus, maintenant ; il explique patiemment, à la petite cruche qui l'écoute bouche bée, les merveilleuses lois de la chimie céleste. Sa voix grave et bien timbrée me pénètre, fait courir à la racine de mes cheveux un frisson délicieux. Il jongle avec des soleils de saphir, des sphères de diamant ou de rubis, des lunes d'opale blanches ou roses... C'est bien de la magie, mais elle est divine.

— Oh ! dis-je, enthousiasmée, que je voudrais apprendre l'astronomie !

M. Emmanuel secoue la tête avec une douceur désabusée :

— L'astronomie? elle tient tout entière dans ce verset du Psalmiste : « Les cieux annoncent la gloire de Dieu! »

Je suis très émue; j'ai complètement oublié la raison très prosaïque qui nous a fait pénétrer dans l'autre magique où règne Bételgeuse au front de rubis. Mais l'impitoyable Françoise me rappelle sur cette terre en consultant sa montre-bracelet :

— Cinq heures! vous n'y pensez pas, Perlette! Maman et M^{me} Florennes doivent nous croire écabouillées dans quelque coin! Et notre besogne qui reste en panne, pendant que vous discutez sur la couleur du nez des dames célestes!

— Voulez-vous que j'aie vous aider? s'informe notre hôte. Je me charge du réveillon. Je tournerai le moulin à café, je ferai frire le boudin et je « démêlerai » les « ratons », — pardon! les crêpes!...

L'astronome-poète a disparu. Devant nous, c'est l'Emmanuel de tous les jours, gouaillieur, patoisant, gardant son sérieux pour mieux « se payer la tête » des naïfs comme Perlette... Est-ce que j'aurais rêvé la transformation de tout à l'heure?

... Un peu avant d'arriver au presbytère, j'aperçois, se découpant sur une fenêtre éclairée, le long profil moutonnier de M^{lle} Cyprienne; dans le clair-obscur, je devine ses gros yeux de ruminant qui nous observent. Elle a déjà constaté que nous étions en retard de trente-sept minutes et vingt secondes, et, bien entendu, elle se torture les méninges pour savoir où nous avons passé tout ce temps.

Je questionne Françoise :

— On ne s'étonnera pas que nous soyons entrées ainsi chez M. Galloys?

— Pourquoi s'étonnerait-on?

— Parce qu'il est célibataire, et jeune encore.

— Sans doute, mais les gens l'ont classé une

bonne fois pour toutes : c'est un « vieux lieu », c'est-à-dire un vieux garçon de naissance. « Il n'est pas de mariage », dit-on encore. Cela suffit pour qu'on ne s'occupe pas d'édifier des cancons dont il serait le héros.

— Pourquoi prétend-on qu'il ne peut pas se marier?

— A cause de son infirmité, d'abord. Puis aussi, et peut-être davantage, à cause de sa passion scientifique, de son genre de vie, dont aucune femme ne s'accommoderait, croit-on.

— C'est absurde ! Je le trouve, au contraire, très intéressant, M. Emmanuel ; mais il y a une chose curieuse : on dirait qu'il est double, comme ses étoiles...

— Beaucoup d'hommes sont ainsi, répond Françoise dont le sourire s'est effacé. Heureux encore quand le « double » n'est pas un génie malfaisant qui saccage toutes les belles qualités de l'« autre ».

A quoi, ou, plutôt, à qui fait-elle allusion ? J'aurais voulu le demander, mais nous arrivions au patronage où Eve nous attendait avec autant d'impatience qu'elle est capable d'en éprouver, ce qui n'est pas beaucoup, heureusement !...

5 Janvier.

Pourquoi Gillie ne m'écrit-il pas ? Il exagère la discrétion. Pas même une pauvre petite carte de bonne année !... Puisqu'il voit de temps en temps Willia, il pourrait profiter de l'occasion pour me faire parvenir quelques lignes. Il doit se faire une idée absurde de la surveillance dont je suis l'objet...

12 Janvier,

Grosse émotion, aujourd'hui, Muguettes ! J'en

reste toute troublée, bouleversée jusqu'au fond de l'âme, comme si tout à coup mon cher mort m'était apparu vivant, mais avec une figure nouvelle. François a raison : les hommes sont doubles ; bien souvent nous vivons près d'eux des années sans connaître leur « moi » intime...

Ainsi en est-il de mon papa. Ce matin, en rangeant les tiroirs du bahut, j'ai découvert, parmi d'autres papiers pris dans une rainure, une lettre inachevée, datée du 9 octobre, — bien peu de jours avant *sa* mort. Fait extraordinaire : cette lettre s'adresse à un ami dont je n'ai jamais entendu parler.

Je vais la copier ici, car j'aurai le courage de me priver de l'original pour en faire cadeau à quelqu'un qui l'a déjà mouillé de ses larmes...

« Mon cher ami, tu me demandes où j'en suis... Où veux-tu que je sois, sinon dans l'ornière insondable où je m'enfonce de plus en plus ? Comment sortir de ce bournier ? Tu te figures que je n'ai à vaincre que mon amour-propre, mon orgueil ? Certes, il me faudrait le mettre sous mes pieds, cet orgueil, le jour où j'irais humblement faire amende honorable auprès d'Estelle... Mais je sais trop bien quels furent mes torts envers cette pauvre femme et son fils, *notre* fils. Ma fierté ne pèserait pas lourd, cette démarche serait vite faite, *s'il n'y avait que cela...*

« Malheureusement, il y a autre chose : il y a toute ma seconde vie, mon autre mariage, ma Perlette, elle, surtout ! Comment veux-tu que je raconte à cette enfant ?... C'est impossible, voyons ! Songe que je n'ai même pas osé l'envoyer au catéchisme, par crainte des questions qu'elle aurait pu me poser, au cas où une indiscretion l'aurait mise sur la piste de ce passé qu'elle ignore ! Je n'ai pas voulu qu'on éveille en elle une conscience nouvelle qui condamnerait, non seulement son vieux mé-

créant de père, mais encore... quelqu'un d'autre. Ne me dis pas que j'ai mal agi, je le sais mieux que toi; je sais que sa mère avait voulu qu'elle fût baptisée et qu'elle apprît à balbutier le *Pater* et l'*Ave*. Je sais que ma bien-aimée Gritte, très ignorante en matière religieuse, demandait qu'on appelât un prêtre une seconde avant la syncope dont elle ne revint pas. Elle vivante, Perlette aurait fait sa première communion. J'ai donc désobéi aux vœux de la morte... parce que je n'ai pas eu le courage d'exposer au péril mon dernier trésor : la tendresse intacte de ma petite Perle...

« Je suis dans une impasse, mon pauvre ami; j'userais en vain mes ongles et mes poings contre l'épaisseur de ce mur élevé par moi-même. La seule bonne action de ma vie, ç'a été mon second mariage, et c'est cela qui me condamne. Comme tu le dis fort bien, on ne brave pas impunément la Justice divine; un jour vient où elle vous écrase, et cela est bien ainsi.

« Parfois, j'entre dans une église; je reste à la porte comme un pauvre honteux, j'attends qu'on me donne quelque chose. On ne me donne rien, car il faut demander, et mes lèvres s'y refusent...

« Ma Perlette commence à s'étonner, elle grandit. Peut-être, un jour, formulera-t-elle une question qui brisera le silence dans lequel s'enferme ma lâcheté. J'ai peur de ce jour-là, et en même temps je le désire... Tu pries pour moi, n'est-ce pas? Eh bien! continue... comme le nègre.

« J'essaie de rire, mais tu sens bien que cela sonne creux. La vérité, c'est que mon vieux cœur se brise, déchiré par cette lutte de tous les instants... Perlette, ma chérie, ma toute petite, je n'ai qu'elle, et elle n'a que moi. Si je venais à lui manquer!... Quand cette idée me traverse l'esprit, une sueur froide m'inonde. Se peut-il que ma petite bien-aimée soit un jour à l'abandon dans ce Paris indifférent et féroce? Comme si j'en avais le droit, je me surprends à murmurer :

« — Mon Dieu, tout est de ma faute; punissez-moi, mais ayez pitié d'elle! protégez-la... »

Je n'aurais peut-être pas dû lire cette lettre qui n'était pas pour moi; mais, quand j'ai eu commencé, il m'a été impossible de ne pas aller jusqu'au bout. Et, la dernière ligne déchiffrée à travers un brouillard de larmes, une impulsion bizarre, irrésistible, m'a poussée à descendre dans la salle à manger. J'ai tendu la feuille à tante Estelle, sans rien dire.

Elle est devenue blanche comme une morte, blanche jusqu'aux lèvres, et a bégayé :

— Où avez-vous trouvé cela?

— Dans un tiroir... Mais je ne sais pas du tout à qui cela s'adresse...

— Je crois le savoir, moi. C'est à un ami, critique d'art célèbre, qui a été le premier à faire sortir de l'ombre le nom et les œuvres de Paulin Florennes... Après une existence remplie d'orages, il est entré dans les ordres sur le tard et vit à Rome où il s'occupe d'œuvres missionnaires. Mais j'ignorais qu'il eût conservé des rapports avec... votre père...

Le dernier mot se perd dans un murmure quasi insaisissable. Maintenant, elle lit, les mains tremblantes, les lèvres secouées de frémissements nerveux. Aux dernières lignes, à peine lisibles, elle éclate en sanglots.

Alors, toujours poussée par la même force mystérieuse, je me jette dans ses bras, et, pour la première fois, elle m'embrasse...

— Tante Estelle, dis-je, le visage caché au creux de son épaule, je veux faire ma première communion! Apprenez-moi le catéchisme!

— Oui, ma chère petite, oui, je *te* l'apprendrai!

... Nous avons longtemps pleuré ensemble, sans rien dire, comme si nous craignions, par des paroles, de rompre le charme qui nous unissait...

16 Février.

Mon frère s'est réservé l'éducation religieuse de sa petite païenne de sœur. Chaque matin, avant le déjeuner, je prends une leçon, et, l'après-midi, j'étudie. Tu sauras, mon amie Muguette, que le catéchisme n'est pas du tout une chose ennuyeuse, bien au contraire. Mes nouvelles études me passionnent, à tel point que l'abbé Pierre vient me prendre le livre des mains, en me faisant des reproches.

— Il faut de la mesure en tout, ma chère enfant, prétend-il.

D'autres fois, il trouve que je fais trop de place à l'imagination ou à la curiosité. Ah! il n'est pas facile à contenter, monsieur mon frère! Une phrase revient comme un refrain dans ses discours :

— Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est le *devoir*...

Le devoir! voilà un mot que je n'aime guère, soit dit entre nous, Muguette. Je me le représente sous la forme baroque d'un cuisinier qui tord le cou au bel oiseau bleu Fantaisie pour le mettre dans sa soupe...

2 Mars.

Je fais des progrès extraordinaires! Tu ne me reconnaitrais plus, Muguette chérie. Je ne suis pas encore tout à fait «*Vincentine*», mais j'ai l'étoffe pour en faire une!

Si tu savais tout ce que j'étudie de choses, tu en serais estomaquée! Le nombre de mes professeurs s'accroît tous les jours. Outre le catéchisme et le tricot, j'apprends la cuisine avec Silésie, l'élevage des gorets avec Françoise, l'art des pansements avec Eve, le jardinage avec Dagobert... Mais, dans cette dernière branche, je ne fais pas le

moindre progrès. Le grand escogriffe a beau me répéter : « Ça, c'est du « persin » ! Ça, c'est du « cerfû » ! Ça, c'est de « la » céleri ! » je confonds toujours, et même il m'est arrivé d'apporter de la ciguë en guise de persil à notre cordon bleu, qui a failli en mourir de saisissement...

Ce n'est pas tout ! Je deviens une personne sage, rangée, posée. Les bonbons et les pastels occupent des boîtes différentes, les robes trouvent le chemin du porte-manteau, les bas hors d'usage ne bourrent plus le pot à eau vide... Quant aux petites incorrections de langage ou de tenue, il n'en est plus question depuis ma première visite au château.

Ah ! ma chère, es-tu étonnée ? (Je n'ose plus dire « épatée » !)

Ce qui ne change point, par exemple, ce sont mes rapports avec tante Estelle. Après notre scène d'attendrissement, elle a repris son attitude indifférente : plus de tutoiement, aucune intimité, rien qu'un baiser protocolaire que je lui donne chaque soir, en finissant la prière en commun. Quelle singulière femme !

N'importe ! si, comme je l'espère, je quitte bientôt le presbytère, j'en emporterai un agréable souvenir.

Ton amie t'embrasse, petite Muguet :

.....

Dimanche de Pâques,

11 heures du soir.

Ce matin, par une tiède et pure journée de soleil, à l'âge de dix-huit ans et demi, Marguerite-Alix Florennes, dite Perlette, a fait sa première communion. En dehors de ses protecteurs, personne ne s'en est douté, pas même Françoise. Les bons gens de Dombescourt ont pensé avec édification que « mam'zelle Alix » remplissait son devoir pascal.

Et c'était à la fois vrai et faux, comme beaucoup de choses en ce monde.

Elle était très émue, elle a prié de tout son cœur, un peu maladroitement, n'ayant pas l'habitude. Mais le bon Dieu a compris son embarras de néophyte, et elle a versé de douces larmes.

Au retour de la messe, charmante surprise ! Le presbytère, discrètement, est en fête, tout fleuri de lilas blanc. La table elle-même porte un couvert plus soigné, un surtout de fleurs blanches, et le menu est fort délicat.

Au moment où l'héroïne du jour déplie sa serviette, il s'en échappe une belle croix d'or et une médaille de la Sainte Vierge, très artistique.

Comme ce sont les premiers cadeaux qu'elle reçoit depuis... son malheur, elle se met à pleurer, mais c'est de joie !

Tante Estelle vient l'embrasser — pour la seconde fois — et murmure à son oreille :

— La croix est le cadeau de votre frère ; la médaille est de moi...

... Après-demain, je communierai de nouveau, à la messe que mon frère dira pour le repos de l'âme de notre père.

Que dirait-il, s'il savait le nom de ceux qui ont recueilli sa petite Perlette abandonnée ? Au fait, il le sait ! que je suis sotte ! je n'ai pas encore cessé de penser en païenne...

18 Avril.

Je t'ai parlé de Gillie Portreau comme d'un ami, n'est-ce pas, Muguette ? Peut-être même t'ai-je donné à croire que ce personnage aurait quelque rôle à jouer dans l'avenir de ton amie ? S'il en est ainsi (je ne veux pas m'en assurer !) c'est que ton amie est aussi stupide à elle toute seule que les trois ou quatre cents pensionnaires emplumés de Françoise...

Stupide! absolument stupide, ma chère! Ecoute, et tu comprendras!

Depuis quelques jours, je vais chaque matin dessiner le profil de notre charmante église, — un beau et grand dessin que je compte offrir à mon frère, s'il est réussi.

Aujourd'hui, en arrivant à ma place ordinaire, j'aperçois un chevalet déjà dressé. Je m'approche, naturellement, et pousse un cri de surprise :

— Gillie! comment, c'est vous? Pourquoi ne m'avoir pas prévenue de votre arrivée?

Il se lève, salue, se dandine, l'air aussi bête que Dagobert le jour où il avait cassé le manche de sa bêche...

— Je n'étais pas sûr que vous habitiez encore ici...

— Vous aviez mille moyens de le savoir! Par exemple, le demander à Willia, ou encore m'écrire...

— C'est vrai, mais...

— Enfin, vous voilà! Que faites-vous céans?

— Vous le voyez : je prends une aquarelle de l'église, pendant que Sabine est allée photographier des maisons en ruines...

— Sabine? elle est donc avec vous?

— Oui;... nous travaillons ensemble, nous prenons des vues pittoresques ou intéressantes pour les numéros de luxe de la *Revue Illustrée*. C'est très bien payé. Nous avons une petite auto...

Je le regarde avec un ébahissement qui doit être comique! Si dépourvus de préjugés que soient les parents de Sabine, je ne les croyais pas encore assez... Américains pour laisser leur fille courir les champs en compagnie de ce grand dadaï!

— Alors, dis-je, vous ne faites plus de peinture?

— Plus beaucoup;... ça ne se vend pas! Quand on est en ménage, il faut de la « galette », n'est-ce pas?

— En ménage???...

— Mais oui! Sabine et moi, nous sommes mariés. Est-ce que vous ne le saviez pas? — Tenez, voilà

précisément ma petite femme qui revient... Figure-toi, Sab, que Perlette ne savait pas notre mariage!

— Pas possible! s'écrie Sab, en me secouant la main, comme s'il s'agissait de faire tomber des prunes récalcitrantes. Nous vous avons pourtant envoyé un faire-part. Mais la poste, vous savez...

— Parbleu! j'ai entendu dire que tous les employés de la poste avaient chez eux des collections de faire-part des modèles les plus variés!

Gillie ricane d'un air encore plus bête que tout à l'heure. Sabine me lance un mauvais regard. Elle est affreuse, cette grande «bringue», avec ses lèvres groseille, ses joues passées au vermillon, son décolletage intempestif sous un manteau d'un rouge aveuglant, et ses longues jambes maigres sortant d'un embryon de jupe verte. De quoi a-t-elle l'air, je vous le demande? Vrai, Muguette, j'en suis honteuse!

Et comme mon devoir est de sauvegarder la respectabilité du presbytère, je m'empresse de prendre le large pour n'être pas vue en conversation intime (!?) avec des gens de cet acabit!

Muguette, je crois que tu parles de me consoler? Tu ne te figures pas que j'ai du chagrin, par hasard? Pleurer parce que ces deux bohèmes ont uni leurs destinées, afin d'entreprendre en grand l'exploitation des aquarelles-navets et des clichés photographiques? Tu me prends pour un fruit qu'on ne récolte pas en cette saison. (Tu vois que, si le persil m'est rebelle, je cultive du moins la périphrase?)

Ma chère, je suis peut-être assez sotte pour confondre une étoile avec une gardeuse de vaches, mais je ne le suis pas jusqu'à mourir de dépit parce qu'on m'a préféré une Sabine Crevel!

Écoute la conclusion de l'aventure :

Gillie Portreau est né dans la peau d'un serin et il mourra dans le cuir d'un imbécile. Ainsi soit-il!

Voilà l'oraison funèbre de mon prétendu amour!

1^{er} Mai.

C'est ta fête, aujourd'hui, Muguette. Je te la souhaite bien tendrement, mais je ne pourrai pas t'offrir ta fleur : c'est peut-être la seule qui ne pousse pas dans ce pays. Il faut au muguet sauvage la maigre terre des bois ; et, ici, toutes les terres sont de l'argile grasse et plantureuse qui fait pousser le blé.

Mais, si le muguet est introuvable, les autres fleurs ne manquent pas. Les rues sont inondées de parfums capiteux ; chaque maison a le sien : ici, le seringa qui ressemble à l'oranger ; là, les œillets blancs ; plus loin, le lilas ; ailleurs, le chèvrefeuille. Les fenêtres s'encadrent de clématite bleue, se bordent d'éclatants géraniums ; tel mur n'est qu'un buisson de petites roses rouges encore en boutons ; tel jardinet regorge de jacinthes, de giroflées blanches ou pourprées, de violettes et d'anémones. C'est une folie, une gloriole : chacun veut être mieux fleuri que son voisin.

Au presbytère, une glycine, qui escalade ma fenêtre, me tend ses lourdes grappes au parfum musqué. Mais elle n'est pas seule ; dans le jardin, il y a de tout : des plantes rustiques et des espèces rares, des fleurs de toutes les saisons, depuis les frêles perce-neige jusqu'aux plus tardives « Sainte-Catherine », ainsi qu'on appelle les chrysanthèmes.

Tout cela me grise un peu. M'amie, je ne connaissais pas la vraie campagne ; mon père ne m'y emmenait jamais. Eh bien ! c'est charmant, c'est plus que charmant : délicieux, ineffable...

Chaque jour, je traverse le « boquet » tout blanc d'anémones, j'ouvre la petite porte, et me voici dans un amour de chemin creux qui serpente à l'infini. A droite, le village s'étend en forme de bateau effilé, peint de joyeuses couleurs : rose des briques et des tuiles, violet des ardoises, blanc d'ar-

gent des toits au fibro-ciment. La gracieuse flèche gothique monte dans le ciel comme un mât sans cordages.

De l'autre côté, c'est la plaine, celle que tu connais, mais on l'a changée en nourrice. Là où il n'y avait rien, on aperçoit, sinon des arbres, du moins des arbustes, des haies, des « boquets » minuscules, des îlots d'une verdure si fraîche qu'on la dirait mouillée.

Sans relâche, sans une seconde d'arrêt, un chant d'alouette lance ses trilles éperdus; c'est la voix même de la plaine, comme celle des cigales dans le Midi. Et les orges ondulent, pareilles à des chevelures...

Peu à peu, je m'enfonce entre deux talus habillés de genêts d'un or éclatant. Je cueille des petites fleurs exquises dont je ne sais pas les noms.

Puis, quand je me suis bien grisée de printemps, jusqu'à sentir dans mes jambes une fatigue délicieuse, je reviens à petits pas vers la maison.

Tante Estelle se réjouit de ma bonne mine. Mon frère, parfois, me fixe d'un regard scrutateur, comme s'il cherchait à découvrir en moi un être nouveau.

Silésie grommelle, satisfaite :

— On peut point dire qu'elle a « enforcé », la « tiote », mais elle est tout de même pus si « triste » que quand elle « a » arrivé.

« Triste », en patois, cela veut dire malade.

... Au château, le printemps semble avoir amené moins de joie que de soucis.

Les deux sœurs rient moins souvent; parfois, elles paraissent distraites. Je remarque aussi qu'on ne m'invite plus guère qu'un dimanche sur deux, et plus du tout dans la semaine.

L'autre jour, Ève a dit à sa sœur, - en me regardant :

— Tu ne trouves pas que Perlette devient de plus en plus jolie? Ce simple petit col blanc sur sa robe noire lui fait un teint d'églantine. Une

couronne de bleuets, une robe fleurie, et on la prendrait pour la princesse de Botticelli...

— Dame! a répondu Françoise, avec son vert langage habituel, il est certain qu'elle n'est pas, comme nous, une grosse paysanne « pleine de soupe », avec un appétit de cheval et de vagues relents d'étable...

Ce n'est pas vrai, elles n'ont pas l'air de paysannes; elles sont même fort élégantes jusque dans leurs atours les plus simples. Mais il est certain qu'elles n'ont ni l'une ni l'autre de vraie beauté. Seraient-elles jalouses de la petite Perlette qui a un peu embelli et qui devient une femme?

Quant à mon professeur d'astronomie (qui en est resté à la première leçon!) il m'a dit sur un ton et avec un regard que je n'ai pu définir :

— Parions que vous ne vous ennuyez plus?

— Mais non, ai-je répondu, je ne m'ennuie pas du tout; c'est si joli, le printemps à la campagne!

J'avais pris un petit ton détaché, j'arrangeais des fleurs, quand soudain cette phrase est tombée sur moi à la façon d'un bouquet-massue lancé par une main vigoureuse :

— Surtout quand on est soi-même le Printemps en personne...

Je me suis retournée pour voir ce qui allait suivre ce madrigal. Mais M. Emmanuel était prosaïquement en train de feuilleter une revue financière...

22 Mai.

Mon amie Muguette, vois-tu cette petite figure que je viens de dessiner à la plume, au coin de ma lettre? Tu la vois et tu la reconnais, n'est-il pas vrai? C'est le Prince Charmant, « svelte en son grand manteau », qui s'avance vers le palais où dort la Belle...

Le Prince Charmant! ce n'est pas en rêve que

je l'ai vu, c'est en réalité, souriant et bien vivant ! Depuis quelques semaines, je pressentais sa venue. Cela faisait les joues de Perlette plus roses, et son cœur à la fois si heureux et si lourd !..

Mais il faut que je te conte en détail la radieuse aventure.

Comme il avait fait chaud, vraiment chaud, pour la première fois de l'année, j'étais restée tard auprès de tante Estelle, l'aidant à réparer des soutanelles rouges et des « cottas », à travers lesquelles avaient passé les têtes, les bras et peut-être les jambes de messieurs les enfants de chœur...

Vers cinq heures seulement, je traversais le « bouquet » où les acacias au parfum sucré commencent à ouvrir leurs grappes.

Dehors, il me prend une fantaisie : béni soit le Ciel de me l'avoir inspirée ! Au lieu de m'enfoncer dans mon habituel chemin creux, je tourne à droite et m'engage dans un autre sentier qui coupe à travers des prairies. Le mois dernier je le prenais souvent pour aller au château ; mais, maintenant, je boude. On se passe de moi, je me passerai des autres !

Le but de ma promenade ne sera pas d'aller voir ce que deviennent M^{lle} d'Urval, mais de m'assurer si les bleuets sont fleuris sur le talus, au bord d'un champ d'avoine.

Chers bleuets ! ils commencent tout juste à s'ouvrir, et ils sont d'un bleu, Muguet, d'un bleu ! comme il n'en existe pas deux... J'en attache quelques-uns à mon corsage, quelques autres à mon petit feutre ; je tiens à la main ce qui reste. Puis, comme si une force inconnue me poussait, je continue ma promenade.

Le soleil descend dans un ciel un peu brumeux, comme il l'est souvent ici ; mais cette brume est rose ; la plaine tout entière est rose, baignée d'une lumière vaporeuse, irréelle, et d'une ineffable paix...

Mon sentier serpente à travers une pâture de

trèfle en fleur : manteau de soie changeante mauve et bleu pervenche, glacée d'or, épousant la forme d'une de ces molles ondulations qui ne méritent même pas le nom de coteau.

Au bout de la prairie se dresse un haut talus, un « crinquet », comme dirait Dagobert, au pied duquel passe le chemin de labour fort défoncé qu'empruntent les charretiers du château.

Vais-je tout de même aller par là ? Non ; je tourne résolument le dos à la tentation. Je regarde le clocher de Dombescourt dans le soleil couchant...

C'est à ce moment, Muguette, qu'une voix jeune et chaude, une voix caressante et moqueuse prononce derrière moi :

— Oh ! la Fée aux Bleuets ! Et moi qui croyais qu'il n'y avait plus de fées...

Je me retourne... Le Prince Charmant est devant moi !

Il est tout jeune, comme il sied au « dieu Printemps ». Il a un pur profil de César, adouci, féminisé, des yeux rieurs et tendres, le teint doré par le soleil d'Orient. Son costume de flanelle blanche le modernise un peu, mais lui va si bien ! Et il sourit, Muguette, comme seuls savent sourire les Princes Charmants !

Il ne me baise pas la main ; il se contente de me saluer avec la plus correcte élégance.

— Daignez excuser mon impolitesse, Mademoi... Madame ! J'ai laissé parler mon admiration, sans réfléchir que je ne vous avais pas été présenté...

Vraiment, je commence à croire que l'on me prend pour une vraie princesse : la princesse Perlette ! Mais cette princesse-là ne s'entend pas beaucoup aux cérémonies. Elle répond sur un ton de bonne camarade :

— Oh ! ça ne fait rien ! Je vous connais, allez ; vous êtes Serge d'Urval.

Il salue de nouveau :

— Comment une fée pourrait-elle ignorer quelque chose ?

— Je ne suis pas une fée ! Vous aussi, je gagerais que vous savez mon nom ?

— Oui ! Vous êtes la délicieuse petite amie dont mes sœurs parlent si souvent dans leurs lettres...

— Elles parlent de moi dans leurs lettres, dis-je avec rancune, et voici quinze jours bientôt qu'elles me laissent dans mon coin sans s'inquiéter de ce que je deviens...

— Vraiment ? Elles sont bien coupables, ces ingrates ! Mais, vous, soyez bonne. Le château est tout près : venez leur offrir le baiser de la réconciliation ?

— Pas aujourd'hui ; il se fait tard : je dois bien vite rentrer...

Le soleil est arrivé tout au bord de la plaine, derrière les sureaux qui le grignotent déjà. Soudain, les angélus commencent à tinter les uns après les autres. Toutes ces cloches, filles de la victoire, ont des voix fraîches et jeunes ; leurs aînées sont mortes martyres dans les creusets prussiens. Les nouvelles en prennent je ne sais quoi de plus émouvant. Voici celles de Dombescourt, voix de contralto sonore ; celles de Laurehain, plus petites, plus grêles ; celles de Maurezy, qui ont l'air de danser avec allégresse ; d'autres encore...

Serge écoute comme moi et prend un air grave. Quand toutes les cloches se sont tues, il reprend :

— Puisque vous refusez de venir ce soir, nous irons vous enlever demain, oui, nous, tous les trois : Eve, Françoise et votre serviteur. Il est indispensable que vous veniez déjeuner au château, pour fêter mon retour un peu brusqué...

Je réfléchis l'espace d'un éclair, assez pour me souvenir d'une certaine conversation qui me dicta ma prudente réponse :

Non, il vaut mieux qu'Eve et Françoise viennent seules...

— Tiens ! pourquoi ?

— Parce qu'on parle beaucoup, à Dombescourt ; l'avez peut-être oublié ?

— Dame ! quand on a vécu près de dix-huit mois dans la compagnie d'Arabes qui ne parlent guère et de chameaux qui ne parlent pas du tout, on peut bien oublier qu'il existe une variété de bipèdes, lesquels parlent... trop !

Il rit d'un beau rire aux dents claires, et reprend :

— Mais vous avez parfaitement raison : n'éveillons pas le chat qui dort... ou la commère qui veille ! Je recommanderai même à mes sœurs de ne pas parler de moi, demain, au presbytère. De votre côté, chère mademoiselle Perlette, « de Conrart, imitez le silence » ! Vous ne m'avez pas vu : chut !

Je répète « chut ! », un doigt sur mes lèvres, et de nouveau nous rions tous les deux. Ce petit secret nous rapproche, il semble que nous nous soyons toujours connus. Je lui tends une main qu'il serre gentiment, discrètement ; puis, comme il paraît vouloir me faire un pas de conduite, je lui montre la lourde silhouette d'un journalier qui se profile au loin, sur l'écran d'or rose.

Un dernier petit signe ;... nous nous quittons. Je m'éloigne vite, vite, sans me retourner. Au coude du sentier, seulement, je risque un rapide coup d'œil : la blanche et svelte silhouette de mon prince moderne a disparu.

Alors, je me mets à courir ; il est tard. Que va-t-on dire là-bas ? Quel mensonge inventer pour ne rien trahir de mon gracieux secret ?

A la porte du « boquet », Dagobert m'apprend qu'il partait à ma recherche, parce que « m'sieur le curé » commençait à s'inquiéter.

Prudemment, j'attends les questions de mes hôtes. On ne m'en pose pas ; on se contente de remarquer que la soirée est délicieuse et que la soupe aux légumes nouveaux embaume toute la maison.

Silésie, qui apporte la soupière, ne peut garder plus longtemps à elle la nouvelle du jour, elle en mourrait étouffée :

— Pis ! le « ficu » (le fils) à môssieur d'Urval, il est revenu ?

Tante Estelle tressaille. M. le curé relève la tête :

— Il est revenu ? quand donc ?

— Ben, l'nuit passée, pardi ! C'est-y pas de ses coups ?

— Ses parents ne l'attendaient pas avant le mois prochain.

— Sans doute qu'il ne « s'a pus plaît » par là-bas. Y en a qui disent qu'il était à Paris depuis quéque temps et qu'il « usait » beaucoup d'argent à ses parents...

— Prenez garde, Silésie : je crois que quelque chose brûle à la cuisine...

La servante file au galop. Tante Estelle soupire :

— Quel enfant gâté, ce Serge d'Urval ! J'ai bien peur qu'il ne fasse jamais que de la peine à sa famille !

Je l'aurais parié ! Parce que Serge d'Urval est charmant, il ne saurait plaire à M^{mo} Estelle Florennes !

Qu'importe ! mon doux secret est à moi ; je le savoure comme une friandise délicieuse, oubliant parfois mon assiette et son contenu.

Muguette, que dis-tu de cette rencontre romanesque, de ces propos plus romanesques encore ? Est-ce dans ton Paris que les idylles commencent de la sorte, au milieu d'un champ de trèfle qui sent la vanille et le miel, avec pour décor l'immense ciel rose, pour accompagnement tout un orchestre d'angélus ?

J'étais trop heureuse ! cela ne pouvait durer ! Après le repas, mon frère m'emmène dans son bureau, où il me gratifie de son deuxième sermon, beaucoup moins bien accueilli que le premier, je t'en réponds !

— Ma chère enfant, commence-t-il, après avoir toussé pour cacher un peu d'embarras, vous vous étonnez peut-être de voir moins souvent vos amies

d'Urval? Il ne faut pas leur en vouloir. C'est moi qui les ai priées d'espacer leurs visites, et surtout leurs invitations, à mesure que se rapprocherait la date du retour de leur frère.

Voilà donc la raison de ce refroidissement! Pauvres chères! et moi qui les accusais de jalousie!

— Je pense, continue M. le curé, que vous comprenez de vous-même les motifs d'une telle réserve.

Mon silence boudeur semble le déconcerter. Comme il attend ma réponse, je dis sèchement :

— 'Traitez-moi de sotté, si vous voulez... J'avoue que je ne comprends pas.

— C'est pourtant bien simple. La réputation d'une jeune fille est chose éminemment délicate et fragile; il ne faut pas l'exposer aux commérages particulièrement actifs dans les petits villages où tout se sait.

Peu à peu, une colère folle m'envahit et fait trembler ma voix :

— Oui, je sais; dans les trous comme Dombescourt, on conserve précieusement tous les préjugés grotesques, toutes les hypocrisies surannées, mises au rancart partout ailleurs!

L'abbé Pierre a froncé les sourcils; mais il se domine; sa voix reste très calme :

— Il ne s'agit ni de préjugés, ni d'hypocrisies, mais de principes essentiels. Je n'ignore pas que trop de jeunes filles les oublient, mais c'est le plus souvent pour leur malheur.

— A Paris, j'avais pour camarades tous les élèves de mon père, dont le plus âgé n'avait pas trente ans. Personne n'y voyait de mal.

— Sans doute, mais cela se passait à Paris, et ces jeunes gens, tous fort occupés, étaient nombreux autour de vous, qui n'étiez encore qu'une enfant. Ici, vous avez affaire à un seul jeune homme, très peu occupé, très en vue, et d'une situation mondaine fort différente de la vôtre.

Je regarde obstinément le tapis. L'accent de mon

frère se fait plus doux, il essaie de persuader :
— Ma pauvre petite, je comprends que mes paroles vous soient pénibles. Il n'est pas question, croyez-le bien, de vous priver entièrement des visites au château et de la société de vos amies. Tout ce que je vous demande, c'est d'être très prudente, de n'accepter qu'un petit nombre d'invitations, ce qui, d'ailleurs, sera facile, puisque votre deuil, si récent encore, ne vous permet que les réunions tout à fait intimes. Me promettez-vous d'agir ainsi?

— Je n'irai plus au château! Qu'est-ce que ça peut me faire?

Ma voix s'étrangle, à cause de quelque chose qui me gratte le fond de la gorge.

Mon frère me regarde avec des yeux tristes qui me troublent malgré moi.

— Perlette! — il m'appelle très rarement ainsi — le bon Dieu n'est pas content de vous! Vous aviez fait tant de progrès, pourtant, ces derniers mois! Allons, en voilà assez pour ce soir; vous êtes fatiguée, allez vous reposer; demain, ce petit accès d'humeur ne sera plus qu'un mauvais souvenir...

... Non, non, et non! ma mauvaise humeur n'est point passée! Elle est même plus violente que jamais. Je m'explique, à présent, pourquoi je n'arrive pas à les aimer, malgré leur bonté incontestable. C'est parce qu'ils sont les ennemis-nés de tout ce qui est beau, agréable, brillant; de tout ce qui a des ailes et des couleurs. Ils ne se plaisent que dans la terne médiocrité de leur vie. L'art, l'amour : ils n'en peuvent même entendre le nom sans froncer un sourcil hostile... Mon pauvre papa, comme je te comprends de n'avoir pu les supporter!

Mais ils ont beau faire! tous leurs éteignoirs n'arriveront pas à éteindre le radieux soleil qui vient de briller pour la première fois dans le cœur de Perlette...

14 Mai.

Quelle journée, hier, Muguette! quelle journée miraculeusement belle, quoique mal commencée!

Je m'étais levée tard, sous prétexte de migraine. Assise à ma fenêtre, je remâchais furieusement mes griefs, en déchiquetant une grappe de glycine.

Une auto bleue s'arrête devant le presbytère. Vite, je rentre ma tête, je ferme la fenêtre si violemment que les vitres tintent; j'allonge un coup de pied à cette pauvre *Mouchette*, la chatte, qui me tient compagnie comme à l'ordinaire; et puis je casse un vilain petit Bouddha de porcelaine, à qui j'en veux depuis longtemps...

J'allais faire d'autres victimes, lorsque j'entends monter. Ce sont elles! Elles frappent... Taisons-nous, elles s'en iront...

Elles ne s'en vont pas, elles frappent de nouveau, et, comme la porte n'est pas fermée, elles entrent.

— C'est vrai, Perlette, que vous êtes souffrante? Oh! cette migraine-là ne doit pas être bien méchante! Vous êtes plus fraîche qu'un bouton de rose de mai!

C'est Eve qui a parlé. Françoise me prend par la taille:

— Parions, vilaine petite fille, que vous êtes fâchée, que vous croyez à notre abandon? (Je fais « oui » de la tête) Là, je m'en doutais! Comme c'est mal! Nous avons eu de gros soucis, tous ces temps derniers, ma pauvre Perlette, des soucis affreux que je ne puis vous dire...

— Mais nous vous aimons toujours autant, reprend Eve, en m'embrassant. La preuve, c'est que nous venons vous chercher pour passer toute la journée avec nous. Vite, habillez-vous! Nous vous réservons une surprise!

— Je ne peux pas accepter... : mon parrain ne veut plus...

— Mais si, il veut bien ! nous venons de lui parler. Il nous a dit de vous enlever de gré ou de force, et, vous savez, nous sommes deux gaillardes solides, n'est-ce pas, grand'mère Eve ?

J'essaie une suprême résistance :

— Pourquoi venez-vous me chercher aujourd'hui ? Ce n'est pas dimanche !

— Allons donc ! c'est plus que dimanche pour nous, puisqu'on est en train de tuer le veau gras à cause du retour de l'enfant prodigue ! Oui, Serge est arrivé... Voilà que vous nous forcez à dévoiler notre surprise !

Elles ne savent pas que je l'ai rencontré : il n'a donc pas parlé ? Oh ! c'est délicieux, ce secret à nous deux, tout seuls !

Non, je ne résiste plus, ce serait de l'héroïsme, et combien inutile ! Aidée de mes deux amies, je m'habille rapidement. Il fait chaud et je vais « dans le monde » ; *on* tolérera, je pense, ma robe de crêpe Georgette, qui est tout de même plus élégante que les fourreaux de tante Estelle...

Un dernier coup d'œil à la glace : ma coiffure est réussie, la migraine ne paraît guère... Perlette est redevenue « la jeune fille de l'atelier », avec, en plus, un éclat, un épanouissement tout nouveau...

J'enfile un manteau pour cacher ma toilette aux gens du presbytère, avec qui j'échange des propos assez froids...

... Trois minutes après, nous entrons dans la cour du château. La maison est en fête ; des parents ont été mandés en toute hâte pour accueillir le voyageur ; nous serons une douzaine à table.

Dès le vestibule, on me présente officiellement Serge, qui ne se tient pas de m'adresser tout à la fois un salut cérémonieux et un petit sourire complice.

Dieu ! qu'il est charmant ! Il me plaît plus encore que la première fois, dans ce milieu élégant où il se meut comme un poisson dans l'eau. Tout le monde en raffole. Sa mère, surtout, le regarde avec

une véritable adoration. Il n'y a guère que le papa qui lui témoigne une affection mitigée de quelques réserves et d'allusions bougonnes...

Quant à la jeune cousine de mon âge, Micheline de Berre, qu'on a cru devoir inviter, sans doute avec des intentions de derrière la tête, elle admire naïvement le héros, elle ne perd pas un seul de ses gestes ni une seule de ses paroles; elle lui envoie des sourires qu'elle suppose irrésistibles...

Mais je te le dis tout bas, Muguette (surtout, ne le répète pas!), c'est Perlette qu'il préfère! Cela, j'en suis sûre!...

Nous passons à table : service des grands jours, porcelaine de style moderne, verres de cristal violet, magnifique corbeille de fruits, disposés avec art par M^{lle} d'Urval aînée, chère abondante et raffinée, vins de choix. Les invités font honneur au repas, car ils ont fait une longue course pour venir.

Les appétits un peu calmés, tous les yeux se tournent vers Serge; on l'interroge :

— Ton grand voyage! raconte-nous ton voyage!

Il ne se fait pas prier; sa voix claire domine le bruit des fourchettes :

— Eh bien! voilà... Après avoir dépouillé l'uniforme, j'ai parcouru la Syrie, l'Anatolie, la Bythynie, j'ai fait un crochet en Perse et suis revenu par le canal de Suez et la tombe de Tout-ank-Amon. Ce que j'ai vu? des tas de choses! Des chameaux, des pillards, de la vermine, les fondations d'une ville bâtie il y a quatre mille ans par les Hittites...

— Oh! dis-je, sans cacher mon admiration.

Il se tourne vers moi en souriant :

— Vous pensez que c'est ce qui m'a le plus émerveillé? Ma foi, non! Vieilles ou pas, les pierres ne sont que des pierres. Tandis que ces immenses étendues fertiles aux perspectives illimitées, voilà qui est intéressant!

Il se lance alors dans une improvisation éblouissante sur la mise en valeur des territoires syriens.



Il jongle avec les chiffres, emploie des mots techniques auxquels je n'entends goutte. Toute la table l'écoute en retenant son souffle. L'oncle Césaire, grand-père de Micheline, murmure dans l'oreille de sa voisine :

— Mâtin ! je ne le croyais pas si calé...

Mais M. d'Urval ébauche des mouvements d'épaules impatientés et grommelle :

— Oui, oui, c'est très joli, tout cela ! En attendant, ce beau « voyage en Orient » a fait sortir beaucoup d'argent de ma poche sans mettre un rouge liard dans la tienne.

— Cela viendra, mon petit père ! répond Serge, mi-railleur, mi-câlin.

— Tu ne penses pas aller fonder un établissement dans ces pays sauvages ? demande, effarée, la vieille M^{me} de Berre.

— Lui ? s'écrie M. d'Urval, sur le même ton bourru. Il n'y pense pas plus qu'à se faire moine ! Cette toquade-là est finie, en attendant la suivante, peut-être déjà commencée.

Un silence lourd de gêne suit cette sortie pour le moins intempestive. Les traits de Serge se sont durcis, il regarde son père avec des yeux rien moins que doux. Aussi, pourquoi ce gros homme lui fait-il des reproches injustes, surtout en public ?

Tout le monde en est marri. M^{me} d'Urval s'efforce de cacher les larmes qui emplissent ses yeux. Françoise examine le fond de son assiette. Ève essaie vainement de détourner la conversation.

Par bonheur, on apporte l'entremets : une merveilleuse charlotte à la crème et aux confitures. En même temps le champagne fait son apparition ; la gaieté renaît. Serge, en homme bien élevé, donne l'exemple de la bonne humeur, — et de l'oubli des injures.

Le café est servi sous une charmante pergola enguirlandée de roses. Ève emplit les tasses, Françoise les porte à domicile ; à Micheline, on confie le cognac ; à moi, les « liqueurs de dames ».

Notre service achevé, chacune de nous s'assoit où elle se trouve. Mais Micheline, rusée sous son petit air sournois, s'est arrangée pour choisir un siège tout près de son beau cousin. Cette petite provinciale, point très jolie, un peu endimanchée dans sa robe de crêpe de Chine bleu, brodée, semble avoir toutes les faveurs de la famille d'Urval, à l'exception de celles du fils.

A vrai dire, son petit essai de coquetterie n'est pas très malin, car elle se trouve assise un peu en arrière, et Serge ne peut la voir qu'en tournant la tête. N'importe ! cela m'agace !...

Cela m'agace même si fort que, tout à coup, sans prendre le temps de réfléchir, je fais semblant d'être gênée par le soleil et vais m'asseoir dans un fauteuil d'osier resté vide, juste en face du couple. Je me campe de trois quarts, la main gauche soutenant ma joue, la droite tombant mollement sur le bras du siège, un pied légèrement en avant pour faire valoir sa cambrure : c'est la pose que papa avait choisie pour ce portrait de moi qu'il n'a même pas ébauché, et, sans fausse modestie, je la sais ravissante.

Serge paraît de cet avis ; il me regarde, la tête un peu de côté, les lèvres plissées par un charmant sourire. Les vieux messieurs poussent aussi de petits gloussements admiratifs. En revanche, le groupe des dames mûres donne des signes non équivoques de désapprobation. Ai-je donc fait quelque chose de si scandaleux ?

Je finis par le croire ; sous ces feux convergents de regards, je me sens gênée, presque honteuse... C'est pour moi un soulagement d'entendre François donner le signal de la débandade.

Les messieurs vont examiner le nouveau bétail ; les dames préfèrent rentrer au salon, parce qu'il fait chaud. Nous autres, les quatre jeunes filles et le jeune homme, nous nous dirigeons vers le tennis.

Serge, qui marche un peu en avant, cueille délicatement deux magnifiques roses, les premières de

la saison : la rouge est pour moi, la jaune pour Micheline. Peut-on partager plus équitablement ses attentions ? Pourtant, j'ai senti qu'il y avait une nuance, quelque chose d'insaisissable et de réel qui m'accordait la meilleure part...

... Comme je m'arrête un peu pour fixer la belle rose à ma ceinture, Ève m'appelle :

— Vous venez, Perlette ?

— Perlette, petite Perle..., murmure Serge, comme se parlant à lui-même. Les perles d'Orient, tant vantées, ne valent pas les perles de France...

— Ce n'est pas un nom, Perlette ! remarque Micheline, que sa mauvaise humeur n'embellit pas ; ce n'est pas même un diminutif connu...

— Pas même, dis-je, sans paraître soupçonner l'intention méprisante ; ce n'est qu'un tendre sobriquet inventé par mon père. Aussi, je ne le permets pas à tout le monde !

— Peut-on savoir quelles sont les conditions à remplir pour y avoir droit ? demande Serge, toujours sur le ton du marivaudage.

— Elles ne sont pas difficiles : il faut être de mes vrais amis et m'en fournir la preuve.

Il ouvre la bouche pour répondre ; mais Françoise, qui est bien nerveuse aujourd'hui, lui coupe la parole :

— Tu sais, frerot, que Micheline nous reste jusqu'à dimanche ? Nous l'emmènerons au baptême des cloches de Vergilles ; il y aura je ne sais combien de musiques et une procession costumée.

Serge ne prend pas la perche qu'on lui tend pour qu'il cesse de s'occuper de moi ; il interroge :

— Vous y viendrez aussi, mademoiselle Perlette?... Oh ! pardon ! je n'ai pas encore fourni la preuve exigée !

Ces derniers mots sont chuchotés presque dans mon oreille. Précaution inutile : Micheline a entendu. Elle manifeste un dépit si visible que Serge croit devoir la consoler par un compliment sur le bleu de sa robe, qui est de la nuance de ses yeux,

paraît-il. Pour moi, je trouve ledit compliment équivoque, car ce bleu-là n'est pas tellement joli. Mais la jeune personne s'en contente; elle retrouve le sourire.

Bien que le tennis soit en plein soleil et la chaleur fort lourde, nous donnons quelques coups de raquette, juste assez pour me permettre d'admirer la souplesse de Serge, la sûre élégance de ses mouvements. Lui et moi, nous aimerions continuer. Mais les autres n'y tiennent guère. Ève souffre d'une grosse migraine, Micheline ne veut pas jouer, par crainte, sans doute, de détériorer sa belle robe...

Nous regagnons le château à pas lents. En attendant qu'on serve le thé, la bonne cousine Deslacs, âgée de soixante printemps, mais très jeune de caractère, propose de jouer aux petits jeux. Elle en connaît beaucoup et de très amusants; la « syllabe oubliée », surtout... Ton amie, ma petite Muguette, y remporta, elle ose le dire, quelque succès, car elle ne manque ni d'à-propos ni de vivacité d'esprit.

Dans un autre jeu, elle se laisse tout de même prendre un gage. Or, tu le sais, les trois quarts des « pénitences » finissent par des baisers. Serge ne l'ignore pas non plus; au moment de la sortie des gages, ce qu'il déploie de ruses pour réussir à embrasser Perlette n'est vraiment pas croyable! Il a contre lui ses sœurs, Micheline, peut-être aussi M^{lle} Deslacs. Rien n'y fait. Le bracelet de Perlette sortira aussitôt après son porte-mine, et les deux « coupables » seront condamnés à la « confession ». On s'agenouille de chaque côté d'une chaise, et le pseudo-confesseur tâche d'embrasser sa pénitente à travers les barreaux. Je t'assure, Muguette, que j'ai fait l'impossible pour éviter ce baiser... Mais ce qu'il veut, il le veut bien. Au milieu des rires, ses lèvres ont fini par effleurer ma joue, très, très délicatement...

On a servi le thé; après quoi le gros des invités est reparti. Il n'est resté que Micheline et moi.

M^{lle} de Berre fait une figure longue d'une aune. Serge ne s'occupe plus du tout d'elle; toutes ses attentions sont pour moi.

Aussi, pendant le dîner, je montre une gaieté folle. Je conte des farces d'atelier. Celle, entr'autres, du monsieur qui prétend tuer les mites en les bombardant avec des kilos de boules de naphthaline, lancées dans toutes les directions, obtient un prodigieux succès.

Mais, vers la fin du repas, un froid singulier s'abat sur les convives. Je m'aperçois que je parle seule pour un unique auditeur, car les autres n'écoutent plus. Aurais-je été trop loin? Le champagne et le regard de Serge, son sourire ravi, m'avaient tellement excitée que je ne me rappelle guère mes propos. Il me semble pourtant que cela ne méritait pas tant de mines renfrognées.

Eve et sa mère m'embrassent sans élan, au moment du départ; Micheline se dérobe. Dans l'auto, Françoise garde un silence hostile.

C'est la vieille bonne qui m'ouvre la porte. Mon frère vient d'être appelé auprès d'un malade; tante Estelle est déjà dans sa chambre. Tant mieux! je n'aurai pas à rendre compte de ma journée.

Que te semble, Muguette, de l'attitude de ces gens? Sont-ils, comme ceux du presbytère, des « empêcheurs de danser en rond »? Suffit-il que l'on ait l'air de s'amuser pour qu'ils en prennent ombrage?

Où bien croient-ils que je veux empêcher le mariage de Serge avec leur Micheline, sottie et désagréable? Et quand cela serait? Serge peut bien m'épouser, si c'est moi qu'il préfère. Ses parents ne sont-ils pas assez riches pour le laisser être heureux comme il l'entend? D'ailleurs, cette Micheline n'a, au moins pour l'instant, qu'une maigre dot; la fortune est entre les mains de ses grands-parents, qui n'ont pas l'air de vouloir trépasser prochainement.

Muguette, je ne m'embarrasse pas de vaines

hypocrisies. Je désire de tout mon cœur épouser Serge; je ferai tout ce qui dépendra de moi pour l'encourager à demander ma main, et je me moque de tous ces beaux moralistes dont le souffle éteint le soleil et fait faner les roses...

20 Mai.

Le marasme, ma petite amie! la tristesse, l'ennui, les papillons noirs! Plus de château, encore une fois...

Pour revoir Serge, j'ai exprimé le désir d'assister à ce baptême de cloches dont Françoise avait parlé. On m'a répondu que Vergillès était trop loin, que cela fatiguerait tante Estelle, et que je verrais prochainement au Marmier, le chef-lieu de canton, une cérémonie du même genre, mais beaucoup plus belle...

Je m'en soucie comme Dagobert d'un tableau futuriste, de leur cérémonie du Marmier, puisque Serge n'y sera pas!

En attendant, quand le reverrai-je? On a déjà pris soin de m'apprendre que tous les d'Urval se rendraient dimanche prochain chez leurs cousins de Pierrefaux. Le dimanche suivant, ils iront probablement à Bonnecy...

Je rage, ma pauvre Muguette! Tous, ils sont ligués contre nous; ils entassent pour nous séparer des montagnes de préjugés stupides. Et Perlette n'est dans leurs mains qu'un pauvre petit oiseau captif qui ne sait pas ouvrir la porte de sa cage!

Des bouffées de révolte me montent au cerveau. Je suis prête à toutes les folies, même à m'enfuir de cette geôle, en emportant seulement quelques très chers souvenirs.

Ah! si ma bourse n'était pas si plate! si j'avais seulement de quoi prendre un billet jusqu'à Paris et vivre là-bas quelques jours!

Mais je n'ai pas d'argent, pas d'amis... Peut-être Serge lui-même m'a-t-il déjà oubliée?

21 Mai.

Il ne m'avait pas oubliée! Oh! Muguettes, comme je suis heureuse! mais bien émue aussi! Je t'écris aujourd'hui surtout pour tâcher de voir clair en moi-même.

Voici les faits. La journée d'hier s'était traînée, désespérément longue. Il faut te dire que je ne tricote plus, que je ne cultive plus le « persin », ni n'enseigne plus le catéchisme aux tout petits. Je t'écris et je bâille : telles sont mes occupations.

Vers le soir, lasse de l'une et de l'autre, je dis à tante Estelle que j'allais cueillir des marguerites dans les prés. Elle ne fit aucune observation, mais me regarda avec une insistance qui ne lui est pas habituelle. Est-ce qu'elle aurait des soupçons?...

... Des marguerites, il y en a des millions, toutes plus belles, plus larges, plus royalement épanouies les unes que les autres. Après en avoir fait une botte aussi grosse qu'une javelle de blé, je m'arrête pour chercher des yeux un coquin de merle qui me suit depuis ma sortie du jardin, en fredonnant la même ritournelle moqueuse.

Au même moment, un sifflement très doux, qui ne vient pas du merle, me fait tressauter de surprise, — et de joie, car j'ai tout de suite deviné!

Je fais quelques pas : *il* est là, assis à l'ombre d'un talus, tout souriant, un journal à la main!

— Ah! vous voilà enfin! s'écrie-t-il. Je commençais à désespérer de vous voir! Savez-vous que, sous un prétexte ou sous un autre, je viens dans ce sentier presque tous les jours, avec l'espoir, chaque fois déçu, de vous y rencontrer?

— Pas possible!

— Très possible, au contraire! Je cherchais la fée aux bleuets, et voici que je découvre la fée

Perlette au milieu de ses sœurs au cœur d'or...

— Pourquoi êtes-vous obligé de me chercher dans ce chemin? M^{lles} d'Urval ont donc oublié celui qui mène au presbytère?

La rancune que je nourris depuis plusieurs jours perce dans ma voix. Serge ébauche une moue de désespoir comique :

— Hélas! à qui le dites-vous? Elles connaissent bien le chemin en question, mais elles prétendent que des dragons crachant des flammes, des serpents à sonnettes et d'autres bêtes affreuses leur en interdisent l'accès. Vous connaissez les noms de ces animaux redoutables : Cyprienne, Angadresme, Orphia, Zuloé... J'en passe, et des meilleurs!

— Vous croyez que c'est à cause de cela?

— J'en suis sûr! Pour éviter que la bave de ces dangereux ophidiens inonde le presbytère, ma pauvre petite amie Perlette, nous sommes condamnés à ne plus nous voir...

— Oh!!!

— Rassurez-vous! J'ai moins peur des serpents que ma vénérable famille, horriblement timorée, soit dit entre nous!

Il rit de ce joli rire clair que j'aime tant!

— Nous n'allons pas nous priver du plaisir d'innocentes rencontres, ce serait trop bête. Je connais mille moyens de dépister l'ennemi. Mais, pour cela, il faut que vous soyez brave. L'êtes-vous?

— Vous m'épouvantez! Il ne s'agit pas de grimper au coq du clocher, j'espère?

— Non, pas si haut! L'endroit que j'ai choisi, après mûres réflexions, est d'un abord facile. C'est une sorte de petite terrasse abritée de tous les côtés, ou presque, par des ondulations de terrain. Pour vous y rendre, voici ce qu'il faudra faire : en sortant de votre jardin, vous prendrez le sentier de gauche, celui qui va rejoindre la route. Vous suivrez celle-ci pendant une centaine de mètres, en tournant le dos au village; à votre droite, vous verrez un chemin de labour assez large qui descend

en pente un peu rapide : je vous attendrai au bas de cette pente. Allons ! répétez votre leçon ?

Je répète et j'ajoute, très troublée :

— Êtes-vous sûr que ce ne soit pas mal de faire ce que vous dites là ?

— Pourquoi serait-ce mal ? Il s'agit de causer agréablement pendant une demi-heure, sans contrarier nos familles ; rien de plus innocent. Que voyez-vous de mal à nous asseoir l'un près de l'autre au revers d'un talus, face à la grande pâture où ruminent les vaches de ce brave Emmanuel Galloys...

Ce nom fait passer entre mes épaules un petit frisson désagréable : je me demande pourquoi ?

— Les vaches de Galloys vous font peur ? questionne Serge, qui s'est aperçu de mon trouble. Elles sont pourtant bien moins nuisibles que les crotales et les tarasques de la Grand'Rue. Donc, je vous attends demain dans mon joli repaire ; nous nous assoirons sur la mousse, comme des bergers de Théocrite ; je vous conterai les derniers potins de la ville des Hittites, les toilettes de M^{me} Tout-ank-Amon, les confidences d'un dromadaire... Un tas de choses intéressantes, enfin ! — Mais je viens de percevoir quelques frôlements reptiliens... Les gens de la bicoque dénommée château coupent des chardons dans les champs voisins : qui s'y frotte s'y pique ! Séparons-nous vite, afin de ne pas provoquer une levée, non de boucliers, mais d'« écardonnois »...

Il prononce avec une affectation drôle ce mot patois désignant l'outil qui sert à couper les chardons.

Nous échangeons une rapide poignée de main. Il s'éloigne ; au moment de disparaître au détour du sentier, il me lance sur un ton à la fois impérieux et câlin ?

— Vous promettez de venir ? Surtout, ne manquez pas ! Je vous attendrai.

J'ai promis, Muguette, j'ai promis, et mainte-

nant j'en tremble ! Il me paraît que je vais faire quelque chose d'énorme, de formidable... Ce n'est pourtant qu'une simple promenade, comme celle que je fais tous les jours. Deux fois déjà, j'ai rencontré Serge, et il ne s'est rien passé que de très naturel.

Qu'en penses-tu, Muguette, poupée silencieuse ? Pourquoi faut-il que tu ne sois qu'un autre moi-même, approuvant pêle-mêle tout ce que je dis ? N'importe ! même avec soi-même, on peut discuter. Essayons.

Tu prétends, Muguette, que j'ai eu tort de me laisser arracher cette promesse imprudente. Où est l'imprudence, je te prie ? Où est le mal ? « Tout le péché est dans l'intention » : c'est mon frère qui l'a dit. Mes intentions sont l'innocence même. J'accepte de me cacher afin de ne contrarier personne. N'étaient les susceptibilités des deux familles, je causerais avec Serge au beau milieu de la Grand'Rue, sous le nez de M^{lle} Cyprienne, la plus redoutable des « tarasques », et cela ne me gênerait pas du tout.

Deuxième objection : Mes « parents » m'ont défendu tout rapport avec le jeune d'Urval... — Je suis au regret de leur désobéir ; mais, si ce cher garçon commence à m'aimer ; s'il est, comme j'ai tout lieu de le croire, dans l'intention de faire de moi sa femme, il faut bien que nous nous connaissions...

— Et s'il ne pensait pas à faire de toi sa femme ?

Muguette, tu es absurde ! Les sottises que débitent les jaloux et les esprits crochus troublent la droiture de ton jugement. Tu oses soupçonner Serge...

C'est idiot, ce que tu insinues. Aussi, pour te confondre, j'irai demain au rendez-vous...

Tiens, c'est vrai : cela s'appelle un rendez-vous ! Je n'y avais pas encore pensé...

22 Mai.

Tu sauras tout, Muguette; je te prouverai ainsi à quel point tes craintes étaient folles. Avouons, toutefois, que la journée n'a pas été sans émotions.

Elle a commencé de bonne heure, cette journée. J'étais debout avant le soleil, et, pourtant, il ne tarde guère, en cette saison. L'inquiétude me tenaillait. Ferait-il beau? Oui, grâce à Dieu; le ciel est un peu pâle, mais clair. Les crapauds ont chanté toute la nuit : c'est bon signe.

Vers midi, quelques nuages me tracassent; je les suis des yeux; ils décampent enfin... Bravo! Mais le temps ne fait pas comme eux : les aiguilles se traînent sur le cadran de l'horloge avec des allures de limaces.

Quatre heures! ce n'est pas trop tôt! Il faut encore subir la cérémonie du goûter, tante Estelle y tient, et, d'ordinaire, je fais honneur à ses copieuses tartines.

Aujourd'hui, l'appétit manque totalement. Je profite d'un moment d'inattention de ma...belle-mère (c'est là son vrai titre, en réalité!): une bonne moitié de la tartine disparaît dans la vaste gueule de *Médor*...

Le café à la crème ne refroidit pas assez vite, à mon gré; je l'avale tout brûlant. Silésie observe que « mon gosier doit être en fer », pour que je puisse boire si chaud!

— Mais non, Silésie! il est en bois! Le bois est mauvais conducteur de la chaleur...

Oui m'a fourni ce beau renseignement? Ne serait-ce pas « m'sieur Immanuel »? Vieille histoire, alors, car depuis plus d'un mois nous ne nous sommes pas rencontrés. Sans doute est-il encore atteint de « sauvagite » aiguë...

Ces réflexions m'ont conduite jusqu'à l'entrée du « boquet ». Mon stupide petit cœur bat un « pas

redoublé » si violent que je m'arrête pour reprendre haleine.

La senteur puissante des acacias ajoute à mon malaise. Les arbres, à présent, sont tout en fleurs, d'immenses bouquets blancs à dessous rose.

Je cueille une grappe. Forme, couleur, parfum, cela rappelle étonnamment la fleur d'oranger. Muguette, dis-moi?... Les mettrai-je bientôt en couronne sur mes cheveux, ces blanches fleurs?

Non, sans doute, Serge est de goûts trop modernes. Le « diadème » des aïeules lui paraîtra vieux jeu...

... Tout le long du sentier, je cours comme une folle. Il me semble qu'on va me suivre, me rappeler : que sais-je?

Enfin, j'atteins la route. Là, il faut, de toute nécessité, prendre une allure plus correcte. Par bonheur, elle est déserte, cette route. Déserts aussi, les champs vallonnés qui la bordent. Les « écardonneux », les « sarcleux » et autres argus sont occupés dans une direction opposée.

Voici le chemin : *notre* chemin ; il est plein de charmes, encaissé entre deux talus plantés de saules dont les soyeuses chevelures bruissent avec un chant très doux et de délicats reflets d'argent.

Mon cœur continue à taper de grands coups, un peu douloureux, mais mon pas s'allège, devient dansant. La pente m'entraîne. Au-dessus de ma tête, le ciel rétréci entre les talus forme une longue écharpe de soie, fleurie d'un petit nuage rosé comme mes fleurs d'acacia. Des liserons roses courent dans l'herbe, visités par les guêpes. L'air sent le miel et le thym sauvage.

Muguette, que tout est bon et beau !

Mais où donc me mène ce chemin en colimaçon qui tourne, tourne?... N'est-ce pas celui du Petit Poucet, sans cailloux blancs ni mie de pain ? Si... — oh ! Muguette, quelle pensée ! — s'il s'était moqué de moi ?...

... Inquiétude vaine : le voici ! Vite, il me prend

a main et m'entraîne vers une coupure ouverte dans le talus de gauche :

— Par ici, amie Perlette ! Je vous prévienne que la route n'est pas très facile. Il faut gagner son paradis...

Plus de sentier ; nous nous fauflons entre une muraille de gazon et un champ d'orge déjà presque mûre. On pose les pieds comme on peut sur une mince languette de terre toute grignotée par la charrue ; parfois, des victimes échappées à la rage des « écardonneux » vengent leurs frères en mordant nos jambes... Vous avez raison, doux ami : votre paradis est d'un accès plutôt difficile !...

Nous descendons le « crinquet » par un raidillon ; nous traversons un chemin creux dont les ornières restent pleines d'eau après quinze jours de sécheresse ; au moyen d'un second raidillon plus raide encore que le premier, nous escaladons un nouveau talus... La main de Serge, tiède et douce, serre fortement la mienne : ainsi soutenue, j'irais au bout du monde...

Mais le but est là. Un dernier détour, et nous y sommes. C'est une banquette de terre revêtue d'herbe fine, abritée par une de ces haies de charville et de frêne qui font des îlots verts dans la campagne.

Tout autour, les ondulations du sol forment un rempart de collines miniatures. Au-dessous, dans le creux de la combe, une pâture s'étend, fraîche comme un velours, si fleurie qu'elle doit compter plus de marguerites et de boutons d'or que de brins d'herbe. Des saules et des sureaux l'entourent sur trois côtés. Le quatrième, qui borde le mauvais chemin que nous avons traversé, est fermé par des ronces artificielles.

— Ne sommes-nous pas bien ici ? demande mon compagnon, de sa voix la plus caressante.

— Très bien, dis-je.

Ma voix s'étrangle un peu ; on dirait que j'ai

peur... De quoi? je ne saurais le préciser. Toute cette solitude autour de nous...

Pour me donner une contenance, je feins de m'intéresser aux évolutions d'une douzaine de belles vaches noires et blanches, qui se promènent nonchalamment en écrasant des pâquerettes, balaient les monnaies d'un coup de queue, mangent quelques bouchées, puis viennent boire un coup dans la mare qui scintille entre les troncs des saules, juste à nos pieds.

— Elle n'est pas profonde, cette mare? dis-je pour rompre un silence qui m'opprime.

— Par endroits, si! C'est une sorte de petit lac naturel qui réunit les eaux d'alentour. Mais les vaches sont prudentes, elles ne s'aventurent pas au delà du bain de... pattes. Malgré cela, il y a longtemps que Galloys devrait avoir fait transformer cette flaque boueuse en abreuvoir maçonné. Il n'y pense pas, le pauvre! Ses étoiles lui tournent-boulent la cervelle...

Son rire éclate, dédaigneux, quasi méprisant. Cela me gêne; un peu plus, cela me fâcherait... Quelle drôle de créature je fais! la moitié de mes impressions me restent inexplicables...

— Nous ne sommes pas venus ici pour causer de vaches et d'abreuvoir, reprend Serge. Non, ne vous reculez pas, laissez-moi votre menotte. Comme vous êtes nerveuse!... C'est un de vos charmes, cette perpétuelle vibration... Une petite Perlette trépidante, mais si jolie! Je suis sûr que vous ignorez à quel point vous êtes ravissante!...

— Ne me faites pas tant de compliments,... ou bien, je vais me sauver...

— Non, vous ne vous sauverez pas! Qui sait quand nous pourrions renouveler cette petite escapade? C'est si gentil d'être ainsi tous les deux, seul à seule, en fraude...

— J'aimerais mieux que ce ne fût pas en fraude...

— Cela viendra, peut-être même plus tôt que vous ne l'imaginez... (Muguette, tu entends? peut-

on allusion plus transparente?) Mais ce ne sera plus la même chose, plus du tout! Il faut vivre l'heure présente, ma petite amie; c'est une maxime très moderne, et elle est excellente. J'en ai fait ma règle la plus chère. Vivre intensément sans chercher à savoir ce que sera demain... On dirait que cela vous attriste?

— Oui... Un bonheur qui n'espère pas de lendemain ne saurait être le Bonheur, — pour moi, du moins.

— Qu'importe la différence, trop subtile, entre le grand « Bonheur » et les petits? Ne philosophons pas, cela gâterait cette heure délicieuse. Parlez-moi de vous, de vos préférences, de vos amitiés, de votre vie parisienne...

— Je croyais que vous deviez me raconter vos voyages?

— Mes voyages? un passé aboli, une toquade enterrée, comme dit l'auteur vénéré de mes jours, cet homme qui, n'ayant pas changé de marottes depuis son premier biberon, croit détenir la sagesse en bouteille cachetée! Laissons moisir les Hittites, croyez-moi. C'est de vous que je veux tout connaître, petite Perle rose...

Tandis que sa main droite emprisonne les miennes, son bras gauche s'insinue doucement, insensiblement, autour de ma taille. Je me raidis, partagée entre une grande douceur et un effroi irraisonné.

Soudain, il s'écarte de moi avec une sourde exclamation, un vague juron à demi mâchonné. Mon regard suit la direction du sien : là-bas, au revers d'un coteau, un point noir se meut lentement, dévale en biais vers le fond de la vallée.

— Zut! grogne Serge, très en colère. Cet imbécile va passer près de nous; il y a un sentier que vous ne pouvez voir d'ici, là, sur notre gauche. Quel odieux pays! On ne peut être tranquille nulle part!

— Je me sauve...

— Non, restez ; c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Peut-être ne nous verra-t-on pas, les buissons nous cachent...

La frayeur, qui ne m'a pas quittée, devient aiguë ; mon cœur s'arrête de battre, je me fais toute petite. Si je pouvais rentrer sous terre, comme les taupes !

Le point noir grossit à vue d'œil. Il prend la forme d'un bonhomme courbé, portant sur l'épaule un sac en toile à matelas.

— C'est le père Darnot, le tisserand, qui vient de reporter sa toile au Marmier, me dit Serge. Il n'y voit plus très bien, et sa vieille cervelle bat la breloque. Nous avons quelque chance de passer inaperçus.

Inaperçus ? cela, non ! Le vieux arrive droit sur nous, les yeux rivés sur notre groupe. Mais, de si loin, nous reconnaît-il, moi, surtout, qui ne me souviens pas de l'avoir jamais rencontré ? Je veux encore espérer que non...

Le talus nous cache sa silhouette ratatinée ; on entend encore son pas lourd traîner sur le sol durci ; puis le bruit diminue, s'éteint...

Je me lève. Serge proteste :

— Restez ! j'ai encore tant de choses à vous dire... Le passage de ce bonhomme a été une malchance qui ne se renouvellera pas. Jusqu'à six heures, heure où l'on trait les vaches, nul ne nous dérangera. Venez vite vous asseoir.

— Non, je préfère partir... Laissez-moi ; je trouverai bien mon chemin toute seule !

— Quelle drôle de petite Perlette ! Vous savez bien, voyons, que le vrai sujet de notre causerie n'a pas été abordé : nous n'avons pas parlé... d'amour !

— Ce sera pour une autre fois ;... pas ici !

— Pourquoi ? N'est-on pas bien ? Les bons endroits ne sont pas si faciles à découvrir que vous l'imaginez.

— Vous chercherez ? Et puis, à quoi bon tant de mystères, si...

Je crois que j'allais lâcher une grosse sottise. Du coup, je prends la fuite, sans m'inquiéter des chardons, racines, mottes de terre qui me font trébucher.

Toujours courant, je dégringole en trois sauts le raidillon et vais m'enliser jusqu'à la cheville dans la plus profonde des ornières.

Comment sortir de là ? Si je réussis à lever un pied, l'autre s'enfonce davantage et demeure collé comme dans du ciment. La barrette de mon soulier craque : c'est la catastrophe imminente...

Soudain, un bras vigoureux me soulève et m'aide à reprendre pied sur la terre ferme ; en même temps, une voix gouailleuse interroge :

— Est-ce le diable ou une de mes « aumailles » qui était à vos trousses ?

Le sauveur, c'est Emmanuel Galloys !

Avant que j'aie répondu à sa question (quelle réponse aurai-je pu y faire ?) Serge apparaît au sommet du talus. Les deux hommes échangent un regard. Serge paraît horriblement gêné. Emmanuel est devenu très pâle. Lentement, il détourne les yeux ; c'est moi qu'il regarde, maintenant, avec une telle expression de tristesse et de reproche que j'en demeure bouleversée.

Ses lèvres remuent, mais il ne dit rien, pas un mot. Sans prendre congé, il s'éloigne dans la direction de sa pâture.

— Quel butor ! grommelle Serge. Aussi, pourquoi vous sauver comme un moineau effarouché ? Si vous êtes allée choir dans les jambes de cet ours, avouez que c'est un peu votre faute !

Je n'aime pas les reproches ; Serge voit que je fais la moue ; aussitôt, il change de ton :

— Ne soyez pas fâchée ! nous chercherons un endroit meilleur. Après-demain, je vous ferai tenir des nouvelles de mes explorations.

Il baise la main que je lui tends ; encore une fois, son bras cherche à m'enlacer. Il voudrait me prendre un second baiser, moins fugitif que celui

de la chaise. Mais je me dérobe; la rencontre de M. Galloys m'a rendue soucieuse.

Serge le comprend et me laisse aller. Du retour jusqu'à la porte du jardin, je n'ai qu'un souvenir vague. Mes idées vacillent, un poids m'alourdit le cœur, et cela ressemble à du remords.

Pourquoi Emmanuel m'a-t-il ainsi regardée? Il n'avait pas l'air méchant, mais triste d'une tristesse mortelle. Qu'ai-je donc fait pour le peiner à ce point?...

Avant de rentrer, j'essuie dans l'herbe, du mieux possible, mes souliers boueux qui pourraient trahir mon expédition lointaine. C'est une bien lourde chose qu'un secret, ma pauvre Muguette! Si tu n'étais pas là pour m'en décharger, je crois que je ferais mes confidences à *Médor*...

Personne ne me voit rentrer; Silésie est en courses, tante Estelle écrit des lettres, mon frère écussonne des rosiers dans le jardinet de devant.

Il a dit : « Après-demain... » Voyons un peu si je serai libre ce jour-là? Je saisis un petit calendrier à devises, don d'un magasin de la ville; je l'ouvre et lis : « Mai, mois des fleurs et des amours »; et en dessous : « Plaisir d'amour — ne dure qu'un jour; — Chagrin d'amour — dure toujours! »

Stupide petite chose! Ton affreux présage va me suivre jusque dans mon sommeil!

Mais les présages n'ont aucun sens, n'est-ce pas, Muguette?

Bientôt, après-demain peut-être, je rirai de mes sottises frayeurs...

24 Mai.

Muguette, je suis furieuse! L'homme au télescope nous a « mouchardés », comme disait papa. Cela me fâche à un degré extraordinaire, car je l'aurais cru incapable de cette petite vilénie. Voilà

long ce que signifiait son regard de martyr sur le chevalet !

Mon frère a dû le rencontrer ce matin et tout apprendre par lui. Au déjeuner, j'ai vu tout de suite que M. le curé n'était pas dans son assiette... pardon ! je ne fais pas de calembours, je n'en ai guère le goût !

Le dessert achevé, on me prie de passer dans le cabinet où se faisaient jadis les leçons de catéchisme, sous les yeux d'un très beau crucifix de chêne et de bronze.

Et voici le texte du troisième sermon, le dernier, car je n'en écouterai plus d'autres :

— Ma chère enfant, vous savez que, depuis votre arrivée dans cette maison, je n'ai pas abusé des observations. Aujourd'hui, je me vois forcé, non seulement d'en faire, mais encore d'y mettre quelque sévérité, car les faits sont exceptionnellement graves. Il est inutile, n'est-ce pas, que je précise ? Vous savez mieux que moi ce qui s'est passé, avant-hier dans la soirée, en un lieu qu'on nomme la « Vallée-à-Brebis ».

— Ce sont des méchancetés ! criai-je avec emportement. Je sais de qui elles viennent ! C'est odieux !

Il m'interrompit d'un geste impérieux :

— N'injuriez, n'accusez personne ! Jusqu'à preuve évidente du contraire, je veux croire que vous ignorez la gravité de vos imprudences, que vous avez agi comme une enfant ignorante et naïve. Il n'en reste pas moins que tout ce mystère, toutes ces précautions auraient dû alarmer votre conscience : on se cache rarement pour le bien, toujours pour le mal.

— On se cache quand on y est obligé, parce qu'on est en butte à l'hostilité stupide des uns, à la malveillance des autres, à l'incompréhension de tous...

Je trépignais de rage. J'aurais voulu voir mon interlocuteur me répondre sur le même ton. Cela

aurait fait une belle dispute ! Mais il gardait un calme, un sang-froid exaspérants.

— Je ne comprends pas de quelles personnes vous parlez, dit-il. Veuillez vous expliquer.

— C'est très simple ! Si Serge d'Urval a l'intention de me demander en mariage, il faut bien que nous puissions nous voir, causer librement, connaître nos sentiments réciproques. Or, tout le monde est ligué contre nous, on s'acharne à empêcher nos rencontres.

Mon frère haussa les sourcils, comme si mes paroles le surprenaient. A deux ou trois reprises, il caressa son menton énergique, ce qui est chez lui le geste de la réflexion.

— Je crains, reprit-il, en pesant ses mots, que vous ne vous fassiez pas une idée très nette de la réalité des choses. Mais, soit ! supposons un instant que telles soient les intentions du jeune d'Urval. Son premier devoir était de se mettre d'accord avec ses parents, le second de venir causer avec moi, votre protecteur attitré. Cela fait, il vous aurait été loisible de vous rencontrer tous deux aussi souvent que vous le désireriez, sans que personne y trouve à redire. Or, j'ai le regret de vous apprendre qu'aucune démarche, ni officielle ni officieuse, n'a été faite dans ce sens. Dès lors, il est inadmissible que vous ayez des entrevues secrètes avec ce jeune homme. Ces rencontres, je les interdis formellement, vous entendez bien : je les interdis ! Je pourrais appuyer cette défense de nombreuses raisons ; la charité chrétienne ne le permet pas, et, d'ailleurs, il est probable que vous resteriez incrédule...

— Et si je refusais d'obéir à cet ordre féroce ? criaï-je, soulevée par la colère qui grondait en moi.

— Si vous refusiez d'obéir, nous saurions vous y contraindre. Il nous avait paru jusqu'ici que la stricte honnêteté vous empêcherait d'abuser de la liberté, trop grande, peut-être, qu'on vous laissait. Ces faits prouvent que nous nous sommes trompés.

Nous supprimerons donc cette liberté, en attendant que votre tuteur décide ce qu'il convient de faire. Quand une enfant entêtée et violente persiste à s'approcher d'un brasier ardent ou d'une bête venimeuse, on se doit de la sauver d'elle-même, fût-ce par la force...

Il est probable que j'allais créer de l'irréparable, car un vrai petit volcan bouillonnait en moi. Mais mon regard tomba, je ne sais comment, sur le grand Christ de bronze, au-dessus du bureau, et j'éprouvai un saisissement... Il me sembla que c'était moi qu'il fixait de ses yeux désolés, et qu'il me reprochait ma méchanceté. Alors, comme un vent d'orage s'apaise sous la pluie, ma grande fureur se calma; je me mis à pleurer...

— Perlette, dit la voix de mon frère, apitoyée, elle aussi, vous vous faites bien du mal à vous-même, et vous peinez ceux qui vous aiment. Comment pouvez-vous croire que nous agissons autrement que pour votre intérêt immédiat, pour votre bonheur futur?

— Je n'avais pas l'intention de mal faire., bégayai-je, à travers mes sanglots.

— Je vous crois d'autant plus volontiers que ç'a toujours été mon opinion. Vous avez été étourdie, imprudente, non coupable. Aussi le mal est-il réparable, à condition que vous ne l'aggraviez pas par d'autres actes inconsidérés. Je n'insiste pas; vous m'avez compris. Puisse Dieu vous épargner de cruelles désillusions! Les prières de tous vos vrais amis seront faites à cette intention.

Comme je ne répondais pas, il ajouta :

— Ai-je votre promesse de garder à l'avenir la plus stricte réserve?

— Oui.

— Très bien. Séchez vos larmes et confiez-vous entièrement à la Providence, qui veille sur vous de façon si manifeste.

La tête basse, je me dirigeai vers la porte. Il m'arrêta une dernière fois :

— L'obéissance vous sera, d'ailleurs, facilitée. Ce matin, j'ai saisi entre les mains d'un tout petit enfant du catéchisme un billet qui devait vous être remis (le procédé se passe de commentaires!) Il est question, sur ce papier, d'un nouveau rendez-vous, qui ne pourra avoir lieu pour cause d'absence. Je le répète, la Providence veille sur vous. Elle vous épargne même la tentation...

Cette scène m'a laissée désespérée. Pourquoi sont-ils tous acharnés contre ce pauvre Serge? Mon frère lui-même, si juste d'ordinaire, a sûrement des préventions contre lui. Je sais bien que c'était maladroit de sa part de confier son papier à ce tout petit. Mais les moyens de parvenir jusqu'à moi ne sont pas nombreux.

Muguette, je ne veux pas me tracasser! Serge m'aime : il l'a dit; après tout, c'est ce qu'il importait de savoir. Tâchons de calmer nos impatiences. Le bonheur est peut-être tout proche.

Qui sait si l'absence du doux ami n'a pas pour but l'achat de la bague de fiançailles?

Même jour, 10 heures du soir.

Ma petite amie, je suis contente! Le « mou-chard », ce n'était pas l'homme au télescope!

Tout à l'heure, comme je me préparais à descendre, un peu avant le dîner, j'ai entendu sa voix dans le vestibule.

Mon frère l'a aussitôt entraîné dans son bureau, mais, avant que la porte se fût refermée, j'ai surpris cette phrase :

— Comment! tu savais, tu avais vu de tes yeux, et tu n'as rien dit? Je ne te comprends pas!

Ensuite, on a prononcé les noms de Dagobert, de Silésie et du père Darlot. C'était bien de *cela* qu'il s'agissait...

Bien entendu, je n'ai rien su de plus. Mais j'ai

poussé un soupir de soulagement. Si cet homme-là avait vilainement « rapporté », comme un potache jaloux, cela m'aurait causé une immense déception...

31 Mai.

Toute une semaine sans rien savoir de *lui*, comme c'est long et cruel, ma pauvre Muguette!

Son absence fut certainement de courte durée, car je l'ai aperçu dès le lendemain; il entra à la mairie. Mon cœur s'est mis à battre comme un marteau de forge. Quand je suis rentrée, Silésie m'a demandé si j'étais malade. Malade? non, mais j'ai la fièvre.

Chaque matin, je me pare de mon mieux, espérant toujours qu'il trouvera un prétexte pour venir au presbytère. Cela ne doit pas être bien difficile. Eve est venue trois fois, cette semaine, et le domestique au moins cinq fois; il aurait pu se charger d'une des commissions.

A-t-il de la peine à vaincre la résistance de ses parents? Craint-il la sévérité de mon frère? Existe-t-il d'autres obstacles à notre bonheur?

Je me perds en conjectures...

1^{er} Juin.

'Tout brille, petite Muguette! la vie, l'amour, la joie, le soleil... et le cœur de ton heureuse amie! Le jour du triomphe viendra bientôt, j'en ai la conviction.

Ce jour-là, la grille du château ne s'entre-bâillera plus pour laisser passer l'humble M^{lle} Florennes : elle s'ouvrira très grande devant la radieuse M^{me} Serge d'Urval...

Mais, chut! ne le crions pas trop haut! On se moquerait de nos « illusions ». Ah! les gens prudents, ma chère, quels tristes rabat-joie!...

... Ce matin, au sortir de la messe, Eve et Françoise m'accostent :

— Perlette, nous vous enlevons ! Grand'maman, qui vient passer quelques semaines avec nous, est arrivée hier soir, si fatiguée de son voyage qu'elle n'a pu venir ce matin à la messe. Mais elle se lèvera pour le déjeuner. Vous verrez comme elle est amusante et spirituelle. — Madame, vous nous laissez Perlette ?

Tante Estelle paraît hésitante ; elle regarde du côté de l'église : qu'en pense M. le curé ? Elle voudrait bien le savoir, mais on ne peut le déranger dans son action de grâces...

Fine mouche, l'aînée des d'Urval ajoute un petit commentaire rassurant :

— Déjeuner exclusivement féminin, aujourd'hui. Papa siège au Conseil général, et Serge est à Paris pour trois jours.

La déception s'insinue en moi, mordante comme un acide. Mais j'ai déjà accepté. Après tout, entendre parler de *lui* sera déjà meilleur que cet affreux silence des derniers jours.

Au château, on me présente à M^{me} des Èsparts, mère de M^{me} d'Urval : quatre-vingts ans, très haute allure, beaucoup plus élégante que sa fille, un fin profil romain, de beaux cheveux blancs qui mous-sent, un sourire impertinent, des réparties piquantes, pleines d'imprévu... Je vois maintenant de qui Serge tient sa jolie figure, et aussi ses manières désinvoites : n'a-t-il pas vécu près de sa grand'mère durant ses années de collège ?

J'ai commencé par la trouver charmante, cette belle vieille dame. Elle m'aurait plu jusqu'au bout si elle ne possédait une voix haute et pointue qui transperçait les murailles — à plus forte raison les baies larges ouvertes de la maison d'Urval.

Elle était dans le petit salon, tout au bout, tandis que nous achevions, Eve et moi, de disposer les fruits en corbeille savante, dans la salle à manger.

Un mot me fit dresser l'oreille :

— La filleule du curé? criait la petite flûte, sur un mode suraigu. Que me chantez-vous là? C'est sa propre sœur! Je connais toute l'histoire, parbleu! Et je trouve qu'ils ont de la bonté de reste, ce cher homme et sa brave femme de mère, d'avoir recueilli cette fille d'actrice!

Il s'en est fallu de peu, Muguette, que je ne fisse un éclat! J'aurais crié sous le nez de cette vieille poseuse : « Vous en avez menti : ma mère n'a jamais monté sur les planches! »

Mais je n'ai pas voulu faire de peine à Eve. Puis je désirais savoir la suite. M^{me} d'Urval expliquait quelque chose, trop bas pour me permettre d'entendre.

— Oh! je comprends que tu la préfères à l'autre! reprit la grand'mère. L'autre, pfft! (Ici, un claquement de lèvres dédaigneux.) Tandis que celle-ci est gentille. Si Serge...

Le reste se perdit dans le claquement d'une porte-fenêtre : c'est dommage!

Qu'en penses-tu, Muguette? Cette « autre », qu'on ne préfère pas, serait-ce Micheline?...

... Est-ce l'absence des hommes qui influe sur notre humeur à toutes? Malgré la verve de la vieille dame, le déjeuner est assez morne.

Comme nous achevons le dessert, la grille s'ouvre, une auto ronronne autour de la pelouse, puis s'arrête.

La mère et les deux filles se regardent; on dirait qu'elles ont pâli. Françoise murmure avec un accent de stupeur :

— Serge!

C'est bien lui! Il entre, tout souriant, visiblement satisfait de son coup de théâtre. Une flamme malicieuse danse dans ses yeux, tandis qu'il baise les doigts de sa mère-grand.

Aux questions qui se pressent, il répond avec calme :

— Mais oui, c'est moi, en chair et en os! J'ai

trouvé le nid vide, tous les oiseaux envolés par-dessus la Manche, au Derby d'Épsom...

— C'est insensé ! proteste M^{me} d'Urval. Comment tes amis ont-ils eu l'impolitesse de ne pas te prévenir de leur départ ?

Serge hausse les épaules en signe d'ignorance. La malice de son sourire s'accroît, à tel point que M^{me} des Esports lui allonge une tape sur la joue en l'appelant « mauvais sujet » ! Mais il y a beaucoup, beaucoup d'indulgence dans cette correction-là...

Tandis que nous gagnons la pergola pour y prendre le café, il trouve moyen de se rapprocher de moi et de me glisser dans l'oreille :

— Je leur ai joué un bon tour, n'est-ce pas ? Ce que je m'amuse de voir leurs mines renversées, comme la crème du dessert !

— Vous l'avez fait exprès ?

— Sûrement ! En avez-vous douté ?

Et, plus bas, la voix câline, il ajoute :

— Avouez, Perlette, que vous vous languissiez de ne plus me voir ?

Si j'avoue, tu le penses, Muguet ! Ne vient-il pas de me donner une magnifique preuve d'amour en déjouant une fois de plus toutes les ruses qu'on accumule pour nous séparer ?

Nous n'avons pu causer plus longtemps. Déjà, les susceptibilités s'éveillaient. Mais, durant une heure, j'ai senti sur moi le cher regard, avec toutes ses caresses, j'ai entendu la voix aimée, et ça été si bon, si bon, que mon cœur fondait d'amour...

Une fois encore, il est parvenu à tromper la surveillance des quatre cerbères, pour me glisser quelques mots d'encouragement :

— Bientôt... j'inventerai quelque chose... un moyen de nous voir en tête à tête, une dernière fois, avant...

Il n'a pu achever, mais je termine la phrase moi-même, sans crainte de me tromper : « Avant la demande officielle... » Un obstacle est tombé, il

me semble : la maman me préfère à Micheline ou à une autre candidate ; la grand'mère ne fait que des objections de détail ; les sœurs ne seront pas contre moi. Dans ces conditions, la forteresse paternelle n'a qu'à se bien tenir...

Mon frère a raison : le bon Dieu me protège. Aussi, quand M^{me} des Esparts a manifesté l'intention d'aller aux vêpres, je me suis offerte de moi-même pour l'accompagner, et j'ai fait une bonne prière d'action de grâces !

Ce soir, j'ai tâché d'être gentille avec les habitants du presbytère, afin qu'ils gardent un bon souvenir du petit oiseau fantasque, abrité un instant sous leur toit.

À présent, Muguette, je te fais mes adieux. S'il est vrai que les gens heureux n'ont nul besoin de confidents, tu n'as plus longtemps à vivre, petite confidente idéale de la trop heureuse Perlette...

*
**

M^{me} Florennes et sa « nièce » travaillaient dans la salle à manger. Perlette, bien sagement, avait repris son tricot ; toute à son beau rêve, elle montrait une égalité d'humeur délicieuse.

Cependant, la journée était maussade. L'orage de la veille avait brouillé le temps. Des averses intermittentes, poussées par de brusques tourbillons de vent, effeuillaient les roses, rouillaient la glycine, embrumaient le tendre ciel de juin.

— On se croirait au mois d'octobre ! murmura tante Estelle, frissonnant sous son manteau de laine. Vous n'avez pas froid, ma petite ?

Perlette tressauta ; arrachée à son rêve d'amour, elle avait peine à reprendre pied dans la réalité :

— Oh ! non, tante, je n'ai pas froid du tout !

Peut-on sentir quelque fraîcheur aux pieds quand on a si chaud au cœur ?

La barrière du jardinet grinça ; quelqu'un parla menta avec Silésie, qui sortait de ses appartements particuliers, donnant sur la cour.

Ayant jeté un coup d'œil par la fenêtre, M^{me} Florennes eut un haussement d'épaules :

— M^{lle} Vincentine ! Voilà qui est bien d'elle ! Depuis un mois qu'il fait beau, elle n'a pas trouvé moyen de venir à Dombescourt. Il faut qu'elle attende le mauvais temps pour se mettre en route.

Silésie introduisait la visiteuse, crottée et gémissante :

— Ah ! madame Florennes, quel temps ! On n'a jamais vu ça au mois de juin ! Mon parapluie s'est retourné, madame Florennes ! un parapluie tout neuf que j'avais eu d'occasion au Bazar, il y a dix ans ! Et j'ai de la boue jusqu'en haut de mes bas, je peux vous les montrer ! Ah ! ma pauvre madame Florennes, je vais sûrement attraper une bronchite, ... ou un érysipèle, ... ou quelque chose de pire... — M. le curé n'est pas là ?

« Est-ce qu'elle a besoin de lui pour l'administrer ? » songea la malicieuse Perlette.

La situation, heureusement, n'était point si grave. Réconfortée par un grog bouillant qu'elle but à petites gorgées, la mourante reprit des forces, ainsi que de la voix. La revue des nouvelles commença : M. le curé de Maurezy avait perdu sept poules, d'une maladie inconnue... La sécheresse compromettait gravement la récolte des ails, cependant que la pluie s'annonçait désastreuse pour les oignons... M^{me} X... était mère d'un garçon ; elle aurait désiré une fille... M. Y... ne faisait pas de brillantes affaires dans le commerce des habillés de soie...

M^{me} Florennes subissait le déluge des mots avec la plus grande résignation. Perlette n'écoutait pas. Cependant, des soupirs en point d'orgue, des clins d'yeux, des mouvements fébriles du menton en galoches trahissaient l'imminence d'une révélation sensationnelle.

— Comme ça, madame Florennes, vous ne me dites pas qu'il y a du nouveau à Dombescourt?

— Quoi donc? fit la mère de l'abbé Pierre, distraitement.

— Hé! le fils de M. d'Urval? il se marie!

Perlette releva la tête, tout le corps secoué d'un frémissement électrique : était-ce possible! on savait déjà?...

— Je n'ai rien entendu dire à ce sujet! laissa tomber M^{me} Florennes.

— Ah? ça m'étonne... Moi, c'est M^{me} de Berre elle-même qui m'en a parlé. Elle en est confondue, la pauvre femme! Elle m'a dit : « Mademoiselle Vincentine, comprenez-vous une chose pareille? Nous comptons sur lui pour Micheline;... elle avait mis ses amitiés sur ce garçon-là... Et voilà qu'il va prendre une... » Vraiment, madame Florennes, vous ne savez pas qui il épouse?

— Je vous affirme que j'ignore tout... »

— C'est curieux! Pour moi, ils n'en ont pas parlé, parce qu'ils espéraient encore que ça ne se ferait pas... Mais M^{me} de Berre dit que M. Serge le veut absolument, qu'il irait jusqu'à faire des sommations à son père. Et M^{me} de Berre tient ça de M^{me} d'Urval qui est venue la voir et qui a bien pleuré, allez! Des gens si bien, religieux et tout, c'est un crève-cœur pour eux de voir leur fils faire un pareil mariage... Il a connu cette fille-là sur le bateau, en revenant du Canada..., non, enfin du pays où il a été soldat, et il s'en est toqué, que ce n'est pas tout de le dire! C'est du drôle de monde : le père, un Anglais protestant, ou bien juif, ou bien rien du tout, dirigeait un casino; la mère, on ne sait pas au juste d'où elle sort. Et tant qu'à la fille, elle s'appelle Mouchy,... Moura,... non : Mouriel! Un nom à coucher dehors! On dit que c'est tout ce qu'il y a de plus extravagant. M. Serge a bien dépensé de l'argent déjà pour faire figure avec ces gens-là. Son père n'est pas content. Mais, après tout, c'est de leur faute! Pourquoi qu'ils

l'ont tant gâté? Moi, je suis d'avis que quand on gâte les enfants...

M^{lle} Vincentine aurait pu discourir de la sorte pendant plusieurs heures encore, sans crainte d'être interrompue. M^{me} Florennes, anéantie, regardait dans le vide. Perlette avait disparu.

— 'Tiens! observa la terrible bavarde, on dirait que M^{lle} Alix est partie?

— Excusez-la, murmura tante Estelle, d'une voix éteinte; elle souffre de migraine, et parfois elle a des nausées...

— Ah! pour ce mal-là, rien de meilleur que la tisane d'« engremoine ». Si vous voulez, je vous en enverrai ce soir par le facteur. — A propos, vous savez que M^{me} Reymot va divorcer?

M^{me} Florennes, les idées sens dessus dessous, n'entendait plus qu'un vague grincement de moulin à café. Elle songeait :

« Perlette! malheureuse enfant! Dire qu'elle croyait dur comme fer à l'amour de cet écervelé! »

Son sac à nouvelles vidé, nantie d'un parapluie plus solide que « l'occasion » du Bazar, M^{lle} Vincentine se décida enfin à vider les lieux.

Tante Estelle, les jambes à demi fauchées par l'angoisse, se précipita vers la chambre du haut :

— Perlette! où êtes-vous, mon enfant? Où es-tu, ma petite fille?

Elle distingua une mince forme écroulée parmi les coussins du divan-lit. Hélas! pauvre Perlette! quelle tisane d'« engremoine » serait parvenue à fermer l'affreuse blessure au cœur par où s'écoulait tout son sang?

Interpellée, elle leva la tête. Elle ne pleurait pas; ses yeux étaient vides et clairs comme ceux des affamés prêts à tomber d'inanition.

— Vous souffrez beaucoup, mon enfant? Voulez-vous une tasse de thé? un peu de cognac sur un morceau de sucre?

— Oh! non; rien, rien...

Ce qu'elle voudrait, c'est mourir, mourir tout de

suite ! Mais, sans doute, elle n'a pas encore assez souffert, malgré ces horribles coups de marteau qui lui frappent alternativement le front et la nuque...

— Pardonnez-moi, tante... Je ne désire qu'une chose : qu'on me laisse tranquille...

— On fera comme vous voudrez, ma pauvre petite. Laissez-moi seulement vous déshabiller ; vous serez mieux dans votre lit. — Là, c'est bien, vous êtes raisonnable...

... Oui, on est mieux tout de même dans la fraîcheur des draps, la tête bien appuyée, le corps étendu. Mais il y a des soleils rouges qui dansent... Impossible de les fuir : ils traversent les paupières closes de leurs longues flèches, pareilles à des épées brûlantes... Et le martellement recommence...

Tante Estelle s'est éclipsée. Elle est allée demander du secours à celui qu'elle a mis au monde et qui, par la grâce du sacerdoce, est devenu son conseil et son maître...

— Pierre, la petite...

En quelques mots, elle le met au courant de ce qu'elle vient d'apprendre. Il n'est pas autrement surpris, car il savait en grande partie les faits qu'elle ignorait encore. Mais il lève les mains dans un geste de douloureuse impuissance :

— Le grand mal, voyez-vous, mère, c'est qu'elle n'a jamais eu confiance en nous...

— Nous l'avons pourtant bien choyée...

— Peut-être pas encore assez ; surtout pas comme elle l'aurait voulu. Enfin, le désastre, espérons-le, n'est pas irréparable. Prions Dieu pour qu'il la guérisse physiquement et moralement...

— Pauvre, pauvre petite brebis innocente ! gémit la vieille dame, oubliant que la brebis, naguère, était en révolte contre ses bergers et leur préférait le loup...

La barrière cria de nouveau. Ève, comme tous les jours, « venait au rapport » pour les choses de l'atelier. Elle n'eut pas besoin de beaucoup d'expli-

cations pour comprendre, et, tout de suite, elle se mit à pleurer.

— Dieu est témoin, sanglotait-elle, que nous avons tout fait pour éviter ce malheur-là... N'était-ce pas assez du nôtre? Mais non; il fallait à son égoïsme une victime de plus. Il n'y mettait pas de méchanceté : il s'amusait... Nul ne peut l'empêcher de faire une chose qui l'amuse...

— Le misérable ! murmura le curé, entre haut et bas. Mais, patience ! la punition viendra...

— Elle est peut-être déjà venue, Monsieur le curé... Ce mariage qu'il nous impose, ce sera son malheur, n'en doutez pas. Sa future femme est coquette, dépensière, malfaisante. Elle se vante d'ignorer la morale et de n'obéir qu'à ses instincts. Dieu veuille qu'elle n'entraîne pas notre pauvre étourneau dans quelque lamentable aventure !

Elle s'essuya les yeux et demanda humblement :

— Me permettez-vous tout de même de la voir ?

Le fils et la mère échangèrent un regard.

— Je crains que votre visite, aujourd'hui, du moins, lui soit plus douloureuse qu'agréable, dit le premier, après une hésitation.

— Vous avez raison, toujours raison, Monsieur le curé. Pauvre chérie ! dire que nous avons été jusqu'à lui laisser croire que nous l'oublions, que nous l'aimions moins ! Elle nous en voulait, et, nous, cela nous faisait tant de peine ! — Allons, demain, je viendrai prendre des nouvelles...

*
*

Depuis près d'une semaine déjà, Perlette est étendue dans son grand lit dont les coussins multicolores sont remplacés par des oreillers très blancs. Tantôt, elle demeure immobile, prostrée, la tête penchant sur l'épaule, comme un petit oiseau mort ;

tantôt elle s'agite, crie, se débat. L'infortunée M^{lle} Vincentine est l'objet de sa fureur; elle parle de lui arracher les yeux, de lui casser sur le dos son parapluie-occasion du Bazar, à moins qu'elle ne la voie changée en dragon, en vipère ou en vache, comme Pasiphaë...

Ce fantôme à formes bizarres la met dans de tels accès qu'elle retombe ensuite, inerte, baignée de sueur.

Le D^r Vernier, qui vient deux fois par jour, ne répond aux questions anxieuses que par des grognements de mauvais augure...

Perlette, la pauvre petite Perlette est bien malade.

Dans la chambre, des ombres s'agitent : Ève en blouse d'infirmière; M^{me} Florennes, dont la pauvre figure est toute marbrée par les larmes; parfois aussi Françoise. Mais Françoise n'est pas raisonnable : elle pleure ou se fâche, montre le poing à un ennemi invisible. On est dans l'obligation de la renvoyer.

Quant à Silésie, sous prétexte que ses pantoufles crient, on lui défend de dépasser le chambranle de la porte. En réalité, on craint qu'elle ne surprenne quelque propos échappé au délire de la malade.

Deux fois déjà, l'abbé Pierre est allé chercher les saintes Huiles. Puis, comme un mieux se produit, il attend. Il guette fiévreusement la minute de lucidité qui lui permettra de sonder cette petite âme si chère à son cœur.

Mais, quand l'enfant ouvre les yeux, aucune trace d'intelligence ne s'y reflète. Son regard cherche dans le vide le fantôme odieux et ridicule qu'elle poursuit de sa haine :

— Vieille Quatre-Sous! affreuse Quatre-Sous! tais-toi, ou je te griffe!

Rien d'autre ne subsiste dans sa pauvre cervelle douloureuse. Elle n'a même pas prononcé une seule fois le nom de Serge...

... Parfois, du bas de l'escalier, Silésie chuchote en faux-bourdon :

— M'sieur le curé, v'là m'sieur Galloys...

M'sieur Galloys n'est pas reconnaissable. Une vilaine barbe de huit jours noircit sa joue maigre; sa cravate est nouée sous l'oreille; ses souliers doivent peser deux ou trois kilos chacun, à cause de la boue qui s'y est accumulée. La mère Lalie est secouée d'importance lorsqu'elle tente de réparer ces négligences de toilette.

Le regard à terre, ou bien la tête relevée et le ton agressif, l'homme au télescope interroge :

— Alors, elle ne va pas mieux?

— Hélas! non, au contraire!

Si la réponse est formulée par M. le curé, le visiteur se contente de marmoter quelque chose qui ressemble fort à un juron. Si c'est, au contraire, tante Estelle qui est devant lui, il soulage sa bile en montrant le poing, comme Françoise, à un ennemi invisible qu'il agonit d'injures :

— J'aurais dû lui tordre le cou, si j'avais eu pour deux sous d'énergie! conclut-il.

M^{me} Florennes l'exhorte à plus de mansuétude.

— Je sais bien... : le bon Dieu défend la haine... S'il n'avait fait de mal qu'à moi, je pourrais lui pardonner; mais à elle, à elle, cette innocente! C'est un crime qui mérite la guillotine! Aussi, il fera bien de ne pas se trouver sur mon chemin, le... Je ne le tuerai peut-être pas, à cause de ses parents, mais je le rosserai de mon unique main, comme il ne l'a jamais été, le damné freluquet!

Sa fureur exhalée, la voix du malheureux redevient plaintive et lamentable :

— Dites, Madame, vous croyez, vous, qu'elle guérira, n'est-il pas vrai?

— Nous l'espérons de tout cœur, mon ami; mais...

— Il n'est pas possible qu'elle meure ainsi, voyons! Je vais écrire quelque part,... envoyer de l'argent pour qu'on dise des messes,... promettre

des pèlerinages... Ah! dire qu'on ne peut rien de plus!...

Il s'en va, le dos courbé, répondant par des monosyllabes hargneux aux questions qu'on lui pose tout le long du chemin.

Tout le village, anxieux, attend d'heure en heure des nouvelles de « mam'zelle Alix ».

Si Perlette doit mourir, elle mourra avec une auréole intacte. Le cancan meurtrier qui la menaçait a fait long feu, grâce à la présence d'esprit de M^{me} Florennes.

Lorsque Silésie est venue lui confier en grand mystère, la main et le coin du tablier sur la bouche :

— Il me semble à voir qu'on raconte une drôle d'affaire... Le père Darlot, il a vu mam'zelle Alix avec m'sieur Serge, dans la Vallée-à-Brebis...

Tante Estelle a répondu sèchement :

— Le père Darlot est un vieux radoteur. Ma nièce n'est restée, ce soir-là, qu'un quart d'heure dehors; elle est rentrée juste comme vous partiez faire les commissions...

Dieu pardonne ce mensonge! Il a eu plein succès. Le père Darlot a été tenu pour vieux radoteur, ce qui, après tout, ne s'écartait pas notablement de la vérité...

Quant à l'auteur responsable du drame, il brille par son absence. Poursuivi par les reproches véhéments de toute sa famille, il a bravement pris la fuite. On dit qu'il est allé rejoindre sa fiancée à Dinard; mais, comme son père lui a coupé les vivres, il a dû faire pas mal de courbettes pour obtenir quelques subsides de sa mère-grand, qui n'est pas contente non plus.

.

Toutes les prières dont on a fatigué le Ciel pendant dix longs jours ont eu enfin leur récompense : Perlette ne mourra pas. Un matin, elle a enfin ouvert des yeux un peu vagues encore, mais conscients; elle a regardé l'un après l'autre ceux qui

l'entouraient, essayé de sourire, et murmuré d'une voix faible comme un souffle :

— J'ai soif !

On l'a fait boire ; après quoi, elle s'est endormie d'un bon et calme sommeil.

— Elle est sauvée, et il ne lui restera rien de fâcheux ! a dit le docteur, en se frottant les mains. Elle a de la chance : cela n'arrive pas une fois sur cent. C'est égal ! j'ai eu bigrement peur !

Ce verdict rendu, ce fut pour tous la détente, après un horrible cauchemar. M. le curé consentit à manger, tante Estelle à s'asseoir, Eve à prendre le repos devenu indispensable. Quant à « m'sieur Galloys », non seulement il voulut bien se raser, mais il confia ses godillots à la mère Lalie, qui mit deux heures à les faire reluire...

D'autres événements marquèrent cette journée fameuse dans les annales de Dombescourt. Les plus marquants furent le commencement d'incendie qui éclata dans la cuisine du presbytère par la faute d'un torchon que Silésie avait laissé trop près du feu, et les malheurs de trois veaux oubliés par mam'zelle Françoise dans une pâture humide, si bien que l'un d'eux trépassa de météorisation.

— Tout de même, on est bien content que mam'zelle Alix, elle aille mieux ! disaient les bons Dombescourtois, en s'abordant l'un l'autre.

— Pour sûr ! une « file » (1) si comme il faut, et bien parlante avec le monde...

Les dragons et les tarasques de la Grand'Rue n'étaient pas les moins empressés à chanter les louanges de la « jeune fille du presbytère ».

... Cependant, la petite malade ne semblait pas partager l'enthousiasme qui accueillait son retour à la vie.

Chez elle, l'existence végétative seule reprenait son cours. Perlette mangeait, buvait, dormait, se laissait porter au soleil, près de ses fenêtres enguirlandées de glycine, sans paraître éprouver autre chose qu'une satisfaction purement physique.

(1) Fille.

Elle ne s'étonnait pas qu'Eve fût presque constamment auprès d'elle, ni que Françoise parût gênée durant ses courtes visites. Telle était son apathie que M^{me} Florennes crut devoir interroger le docteur en cachette :

— Vous êtes sûr, bien sûr qu'il ne lui reste rien au cerveau ?

— Absolument sûr ! Mais il faut que la « bête » reprenne des forces pour que le cerveau recommence à travailler. Ne vous plaignez pas de sa docilité : elle ne tardera pas à devenir insupportable !

En quoi le docteur se trompait. Même lorsque la mémoire se fut entièrement réveillée, Perlette demeura molle et douce, sans volonté, comme sans désir.

Elle n'eut même pas de réaction violente lorsque, un matin, quelques mots, chuchotés par une voisine dans l'oreille de Silésie, montèrent jusqu'à sa fenêtre. Il y était question de « ce mariage de M. Serge qui faisait tant de chagrin à sa famille ».

Seule à ce moment-là, la convalescente ébaucha une petite grimace de bébé qui va se mettre à pleurer. Les larmes ne vinrent pas ; elle enfouit son visage dans l'oreiller et se rendormit.

Quinze jours encore, elle se laissa gâter passivement, dans une sorte d'hébétude heureuse. Tout le monde s'occupait d'elle : la femme du maire lui envoyait ses toutes premières poires « de la Sainte-Madeleine » ; la cuisinière du château lui confectionnait des petits plats si fins « qu'on ne sait plus quoi qu'on mange », prétendait Silésie avec un dédain affecté ; Dagobert allait pêcher au canal, à six kilomètres de distance, d'appétissantes petites fritures... Jamais petite reine n'eut plus de courtisans empressés à lui plaire.

On lui servait même fort souvent d'extraordinaires friandises, gâteaux ou fruits exotiques, dont Silésie affirmait ne pas connaître la provenance.

Mais M. le curé la connaissait, lui, et il grondait le coupable, sans trop de sévérité :

— Gros malin ! si tu crois qu'on ne te voit pas te faufiler sans cesse vers la cuisine... Heureusement que ma bonne est d'âge ultra-canonique !

La convalescence marchait à grands pas. Bientôt la malade put descendre au jardin, se promener bien sagement et s'asseoir à l'ombre des acacias, maintenant sans fleurs.

La date de sa première sortie fut annoncée dans tout le village. Appuyée au bras de tante Estelle, elle se dirigea vers l'église, car on lui avait dit que sa guérison était un vrai miracle et qu'elle devait en remercier Dieu.

Elle pria, mais sans élan, du bout des lèvres. Pourquoi remercier d'une chose qu'elle ne désirait pas ?

Il n'y avait pas de révolte en elle, mais un profond, un insondable découragement.

Son frère ne s'était pas trompé lorsqu'il avait vu dans son désir de conversion un simple entraînement du cœur. Elle n'avait jamais voulu admettre que le Père du Ciel n'était pas, comme celui de la terre, un grand ami débonnaire, prêt à combler tous ses vœux, même les moins raisonnables.

L'épreuve — et quelle épreuve ! — la laissait désarmée, en proie à une sombre rancune, peut-être même au desséchant scepticisme. Sa foi, de fraîche date, était si fragile encore !

Sa visite à l'église, loin de faire naître son sourire, en effaça jusqu'à la dernière trace...

... Quelques jours après, il lui fallut boire les dernières gouttes — si amères ! — du calice.

Ses deux grandes amies vinrent la voir ensemble, contre leur habitude. Elles étaient tristes et graves. Françoise gardait sur ses joues un peu pâlies la trace de larmes récentes.

— Nous allons vous quitter pour quelque temps, Perlette, dit l'aînée, en se forçant à sourire. So-

gnez-vous bien pour que, à notre retour, nous vous trouvions resplendissante de santé...

— Vous allez à la mer? demanda la petite, étourdiement.

Mais, avant que la réponse fût venue, frappée d'une intuition soudaine, elle reprit :

— Non, je sais : vous partez pour un mariage, *son* mariage!

Elle ne pleurait pas, elle semblait calme. Eve la prit dans ses bras :

— Oui, ma chérie, vous avez deviné... Nous ne voulions rien vous dire pour ne pas vous peiner. Oui, nous partons pour un mariage,... avec le cœur rempli de deuil et de crainte! C'est une si triste chose que ces unions dites « modernes », qui ne sont rien d'autre que la fusion de deux caprices, le rapprochement momentané de deux égoïsmes... Que peut-il en résulter, sinon du mal et de la douleur?

Françoise essuya furtivement des larmes qui recommençaient à couler. Perlette, le regard fixe comme au temps de sa fièvre, les lèvres pâles, des gouttes de sueur aux tempes, semblait perdue dans un rêve lointain.

Eve voulut à tout prix l'en distraire :

— Notre vie à tous va changer, petite Perlette... Françoise se marie aussi; elle épousera dans quelques semaines M. Henri d'Ormaison, que vous avez vu chez nous, je crois, cet hiver. A eux deux, ils se chargeront de faire marcher la ferme. Nos parents vont se retirer dans la maison en face de l'église, la « maison des ancêtres », selon l'usage immémorial. La seule différence, c'est que ce ne sera plus un d'Urval qui occupera le château...

— Et vous? demanda Perlette, la voix étranglée d'émotion.

Sans même s'en apercevoir, elle s'était attachée, durant sa maladie, à cette grande Eve, un peu trop grave, mais si parfaitement bonne et dévouée.

— Moi? sourit la jeune fille. Oh! moi, j'ai un

projet depuis longtemps... Les missions d'Afrique m'appellent...

— Je ne veux pas ! cria Perlette, se jetant au cou de son amie, avec une impétuosité quasi sauvage. Ça, ce serait le dernier coup, le dernier !...

La grande sœur caressait doucement les jolis cheveux rebelles, la fine joue encore bien mince.

— Calmez-vous, ma petite chérie ! Je ne vais pas partir tout de suite pour le noviciat. C'est un projet qui demande à être longuement mûri. Nous nous reverrons encore, soyez tranquille !

— Il faut nous en aller, dit Françoise ; maman nous attend pour terminer les valises ; nous partons demain à la première heure. Bonsoir, petite Perlette ! Je ne vous quitterai pas, moi ; vous serez la marraine de mon premier mioche...

Perlette à son amie Muguette.

Sans date.

J'avais bien juré de ne plus t'écrire, pauvre petite marionnette, connue de moi seule. Mais il faut que je décharge mon cœur une dernière fois... Autrement, il éclaterait.

Mon cœur,... ce n'est plus qu'un champ de ruines, comme il en subsiste encore dans ce pays dévasté par la guerre... Plus rien n'est debout. Mon passé d'enfant heureuse : un paradis terrestre dont l'ange a fermé la porte. L'idylle dans les prés : une monstrueuse comédie. Le « héros » : un odieux pantin, au sourire faux et cruel...

Il ne reste même pas la moindre miette de bonheur, puisque mes amies elles-mêmes vont me manquer. Françoise sera absorbée par de nouveaux devoirs, et Eve, ma grande Eve, qui parlait peu et disait si bien ce qu'il fallait dire, elle aussi va disparaître de ma vie, totalement...

Et sais-tu, Muguette, ce qui est le pire de tout? C'est ce mur noir, impénétrable, qui a remplacé le fameux « voile de l'avenir » dont je te parlais il y a quelques mois. Plus d'avenir pour Perlette, sinon la perspective de végéter indéfiniment entre les quatre murs du presbytère, jusqu'aux soixantedix ans, parés du chapeau-panier à couveuse de l'exécrable Vincentine...

Oh! non, tout plutôt que cela... Tout? je ne sais pas quoi... *Quelque chose!*

Adieu, Muguette! Tout à l'heure, j'irai revoir l'endroit... l'endroit que tu sais, où *ses* lèvres ont profané le mot sacré d'amour... Toi seule, garde le souvenir de ton amie

PERLETTE.

Après avoir traversé le village, Emmanuel Gallois s'engagea dans le chemin de la « Vallée-à-Brebis ». Comme autrefois, il portait une tenue soignée, sinon élégante. Mais son visage, rasé de près, gardait l'expression farouche qu'il avait prise lorsque « la jeune fille du presbytère » agonisait.

Les gens se poussaient du coude sur son passage :

— M'sieur Emmanuel, pour sûr, il a quéque chose...

— Pt'être que ses affaires ne vont pas?

— Ou bien qu'il a des « colipes hermétiques » ; vous ne trouvez pas qu'il est comme un peu jaune?

Ah! si les commères avaient pu soupçonner le mal dont souffrait le pauvre garçon!

Mais elles ne savaient pas, heureusement! En le voyant chaque jour, à la même heure, prendre le même chemin, elles croyaient, dur comme fer, qu'il allait voir ses vaches.

Comment se seraient-elles doutées qu'il retournerait en cet endroit par un besoin pervers de se torturer soi-même ? qu'il s'arrêterait en face d'une ornière et d'un raidillon croulant au flanc d'un talus ; qu'il revoyait une scène toujours semblable : une petite forme noire affolée, dégringolant en trombe, s'enlisant dans la glaise ; une autre forme, vêtue de blanc, celle-là, dressée sur le remblai, dans une attitude d'insolent défi...

Il avait peur et désir, tout ensemble, de revivre ces atroces minutes. Parfois, il baguenaudait en route, pour retarder l'instant. Ce jour-là, par exemple, il s'attarda aux besognes les plus inutiles : cueillir une baguette et la façonner en canne, écraser quelques taupinières, suivre longuement le vol lointain d'un avion, gros comme un tout petit oiseau...

Dans l'immense solitude de la plaine, aucun bruit, sauf le roulement assourdi d'un chariot emportant les dernières gerbes. La fin d'août est un temps de demi-repos. La moisson terminée, la chasse et les semailles non encore commencées, on laisse à la nature une ou deux semaines pour souffler...

... Ce fut dans ce doux silence ensoleillé que l'oreille du promeneur perçut un fort craquement de branches, le bruit d'une glissade sur l'herbe, un faible cri...

Il ne fallut pas deux secondes au jeune homme pour escalader le talus, contourner la haie, courir vers la pente qui dominait la pâture. Là, à travers l'épouvante qui brouillait ses yeux, il entrevit, suspendue au-dessus de l'abreuvoir, accrochée par ses vêtements aux ronces artificielles qui reliaient l'un à l'autre les troncs des saules, la même petite forme noire, celle du chemin creux, au jour fatal...

Galloys n'eut pas un instant d'hésitation : la « petite forme » n'était point tombée ainsi par accident : elle avait réglé et calculé sa chute pour arriver droit dans la mare. Mais les chevelures des

saules, très touffues, lui avaient caché le quadruple rang de « barbelés » formant la vraie clôture. Elle s'était trouvée prise dans ce réseau féroce, comme une malheureuse petite souris.

Elle ne criait pas, se débattait à peine. Sans doute, il n'était pas dans son dessein d'attendre, encore moins de réclamer un secours quelconque.

Le secours vint, sans avoir été appelé. Une grande ombre se dessina sur le talus, tandis qu'une voix criait, impérieuse :

— Ne bougez pas ! je vous défends de bouger ! Attendez que je sois là ! Ces ronces sont affreusement dangereuses : les blessures qu'elles font s'infectent et amènent le tétanos.

Perlette, domptée, se tenait immobile sur son chevalet de torture. Elle voulait bien mourir dans les eaux vertes de la mare, mais la perspective de cette horrible maladie la faisait frissonner...

Avec une adresse remarquable, Emmanuel travaillait à dégager la prisonnière. Malgré ses effrayants pronostics, il s'inquiétait peu des griffes nombreuses que recevait son unique main et même le pauvre moignon, tout rouge de sang. Un petit corps tiède, alangui de faiblesse, s'abandonnait contre son épaule...

Quand la dernière ronce eut lâché prise, il prit l'enfant dans ses bras et la porta sur la banquette d'herbe, à la place même où elle s'était assise près de l'autre...

Elle avait des éraflures saignantes au visage, aux mains, surtout au mollet droit, d'où le bas pendait, arraché.

Le sauveteur tira de sa poche un flacon rempli d'un liquide incolore, et quelques tampons d'ouate hydrophile.

— J'ai toujours sur moi de l'alcool pur, à cause des vaches qui sont piquées par les mouches charbonneuses, expliqua-t-il, tout en lavant les petites blessures avec une douceur d'infirmière.

Tout à coup, il releva la tête, et, fixant la jeune

filles avec des yeux qui la perçaient jusqu'au fond de l'âme :

— Comment vous y êtes-vous prise pour dégringoler de la sorte ? demanda-t-il sévèrement.

Elle détourna la tête, rouge et honteuse, n'osant pas mentir, encore moins avouer.

Son silence était par lui-même un aveu. Emmanuel savait déjà à quoi s'en tenir.

— Petite misérable ! cria-t-il, d'une voix étranglée d'indignation. Vous avez fait cela ! Cette horrible chose !...

Elle sanglota, pitoyable :

— Je suis si malheureuse ! Je n'ai personne au monde ! personne pour m'aimer...

— Personne pour vous aimer ?... Ah ! celle-là, par exemple, elle est forte !...

Il se tut un instant : la voix lui manquait. Ayant respiré longuement, il reprit, avec toute la véhémence dont il était capable :

— Vous avez l'audace de proférer une telle absurdité, petit monstre que vous êtes ? Personne ne vous aime ? Mais, sacrebleu ! qu'est-ce que nous faisons donc tous, alors, l'abbé, sa mère, Eve, Françoise, Silésie, Dagobert et... et moi ? Nous aimons le grand Turc, n'est-ce pas ? ou bien le cabot de la mère Cyprienne ?

Perlette ne pleurait plus. Elle regardait en-dessous son interlocuteur hors de lui. Elle risqua d'une voix frêle, avec une ombre de sourire :

— Vous ne vous êtes jamais mis au nombre de mes amis, que je sache...

— Ah ! vraiment ? On ne vous a pas dit que j'ai failli devenir fou, fou à lier, quand vous étiez si malade ? et que depuis lors... Qu'est-ce que je dis ? des stupidités ! Malheur ! elle ne croit pas que je suis son ami !... Ce qu'il faut entendre !

Il passa sur son front un mouchoir tout taché du sang qui coulait de sa main sans qu'il s'en aperçût. Un peu de calme lui revint.

— Et puis, quand il serait vrai que je... que je

ne suis rien pour vous, rien par rapport à vous, n'avez-vous pas d'autres affections? Est-ce qu'on ne vous adore pas, au presbytère?

Elle ricana :

— On m'adore!... Jamais on ne m'a dit un mot affectueux!

— Ce n'est pas l'usage dans ce pays-ci. Moi qui vous parle, j'avais une maman qui m'embrassait beaucoup; les gens trouvaient cela un peu ridicule : « Elle n'a pas une forte santé », disait-on. Voilà ce qu'on pense des caresses. Mais il y a d'autres façons d'aimer, que diable! Et si vous n'avez pas vu que votre frère et sa maman vous aimaient du plus pur amour, celui qui donne tout sans rien recevoir, c'est que vous avez fait exprès d'être aveugle!

Elle baissa la tête. Le reproche avait porté.

— La vérité, voulez-vous que je vous la dise? Si vous avez résolu de vous jeter à l'eau comme une abominable petite païenne, c'est parce que c'est vous qui ne nous aimez pas!

Elle gardait toujours la même attitude humiliée. Tant de choses restées obscures s'éclairaient soudain d'une lumière aveuglante! Oui, elle avait été égoïste et ingrate, sottie et méchante! Son grand désespoir même n'était pas un pur chagrin d'amour, il s'y mêlait des préoccupations honteuses, comme le regret d'une situation brillante, d'un avenir paré de luxe et de confort...

Oh! Emmanuel avait raison! Elle était une bien misérable créature!

Elle se tordit les mains. Lui, maintenant, se reprochait sa grande colère comme un crime de lèse-tendresse. Très doux, très paternel, il l'aïda à se relever, passa la petite main sous son bras, en murmurant d'une voix mal assurée :

— Là! vos égratignures ne saignent plus, vous pouvez marcher. Nous allons rentrer tout doucement par les sentiers, en prenant garde que personne ne nous voie...

Ils rentrèrent ainsi à petits pas, silencieux, trop bouleversés l'un et l'autre pour trouver quelque chose à dire.

M^{me} Florennes était dehors, ainsi que la bonne. Seul au logis, l'abbé Pierre écrivait dans sa chambre.

Après avoir fourni quelques explications parfaitement incompréhensibles, Emmanuel s'esquiva, sous prétexte d'aller avertir le docteur, car une piqûre anti-tétanique lui semblait nécessaire, le danger des « harbelés » n'étant point du tout illusoire.

Le curé fit asseoir sa sœur en face de lui :

— Perlette, dit-il gravement, regardez-moi bien en face? Cette chute que vous avez faite, elle était volontaire, n'est-ce pas?

Elle fit de la tête un très léger signe affirmatif. Alors, pour la première fois de sa vie, il ne fut pas maître d'un élan de douleur :

— Vous êtes donc bien malheureuse avec nous, pour que rien ne vous ait retenue, ni le goût de la vie, ni la crainte de l'éternité?

— Pardonnez-moi..., bégaya-t-elle.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut demander pardon, malheureuse enfant : c'est à Dieu! Ne savez-vous pas que le désespoir fut le seul péché inexpiable de Judas, la trahison elle-même pouvant être pardonnée?

— Je n'ai pas pensé tout cela! gémit la coupable. Je vois bien, à présent, comme j'ai été méchante, affreusement méchante!

Et, dans un grand élan de franchise, elle ouvrit son petit cœur d'enfant gâtée, assoiffée de tendresse, sans doute, mais aussi d'on ne sait quel désir de changement, d'imprévu, — de fantaisie, pour tout résumer d'un mot.

Le front dans sa main, l'abbé Pierre réfléchissait.

— Ne pleurez plus, Perlette, dit-il enfin. Votre faute est déjà à moitié pardonnée, puisque vous reconnaissez vos torts. Mais que, Galloys et moi, nous soyons les seuls à savoir la vérité. Nous dirons

à ma mère que vous êtes tombée par mégarde dans un ancien trou d'obus caché par les herbes. Elle qui vous aime tant, elle aurait trop de peine si elle savait...

— Mais, moi aussi, je l'aime bien ! Je vous aime bien tous les deux !

Ce cri avait jailli, dans un élan incoercible, du vrai cœur de Perlette, de ce petit coin secret que la frivolité ne masquait pas. Le grand frère sourit avec douceur :

— Allons, rien n'est perdu. Votre franchise, au contraire, sauve tout. Je vous promets que, bientôt, vous ne vous sentirez plus prisonnière d'un avenir sans espoir...

... Une semaine plus tard, Perlette, réconciliée avec Dieu, avec les hommes, et même avec la vie, fut de nouveau mandée dans le bureau, sous l'image du grand Christ aux yeux doux.

— Voici ma proposition, dit l'abbé. Je suppose que vous aimez toujours le dessin et la peinture ?

— Oui...

— J'ai écrit à un de mes anciens condisciples, marié à une femme charmante. Il occupe un appartement très convenable, rue Bonaparte. Comme il n'a pas d'enfants, il peut vous offrir une chambre et vous prendre en pension. Vous suivrez les cours d'un atelier, ou ceux de l'École des Beaux-Arts, toute proche de la maison de mon ami. Cela vous convient-il ?

— Oui... Vous êtes bien trop bon de vous occuper d'une ingrate comme moi...

— C'est mon devoir, un devoir que je remplis avec bonheur, croyez-le bien !

— Merci !... Quand devrai-je partir ?

— Mes amis sont en vacances jusqu'à la fin de septembre. Vous partirez au début d'octobre.

Perlette remercia encore, sur un ton plein d'embarras. Sa joie semblait très modérée.

« Quelle singulière enfant ! pensa l'abbé. Moi qui croyais lui procurer une joie immense, à l'idée de

revoir son cher Paris ! Elle était triste, et des larmes voilaient ses yeux. Que veut-elle donc ? »

*
**

Ce qu'elle voulait, Perlette ne le savait pas très bien elle-même. Une transformation s'opérait en elle, à son insu. L'enfant qu'elle était restée, même dans son amour ingénu, devenait femme. Du même coup, les choses et les gens prenaient une nouvelle figure.

Elle s'en aperçut lorsque, la date du départ étant fixée au 6 octobre, elle entreprit de dire adieu à ce Dombescourt qu'elle ne reverrait plus guère.

La sensation de déchirement qu'elle éprouva lui fit mesurer la force des liens qui l'unissaient à ce pays triplement déshérité par son climat, souvent brumeux, par la monotonie de ses paysages, par les guerres qui ont trop de fois ravagé son sol.

Elle les aimait, maintenant, ces grandes plaines roses sous le soleil du soir, ces étendues aux nobles lignes, qu'aucun « palace », aucune caravane de touristes ne venaient enlaidir ou banaliser.

Elle aimait l'atmosphère familiale de la vieille église où tout le monde chantait, un peu faux, mais de si bon cœur !

Elle aimait même les rues du village, pleines de figures connues, dont chacune s'éclairait d'un sourire à son approche :

— Comme ça, vous allez nous quitter, mam'zelle Alix ? C'est-y Dieu possible ? Vous ne vous plaisez plus « avec » nous ? « Nô tiot », pourtant, vous savez bien, tiot Émile qui va à votre catéchisme, il vous aimait bien... Toujours il parlait de vous...

Devant elle, toutes les portes s'ouvraient. La mère Angadresme, une des « tarasques » les mieux alanguées de la Grand'Rue, montrait à la fenêtre

sa vieille face ratatinée encadrée de deux gerbes, l'une de chrysanthèmes, l'autre de phlox...

— Mam'zelle Alix, vous aimez-t-y toujours les bouquets? Tenez, v'là ce que j'ai de plus « bieu »!

Elle y avait du mérite, la bonne vieille, car elle tenait férocement à ses fleurs...

Ce que voyant, sa voisine et ennemie, la grande Zuloë, s'empressait de sortir de l'armoire une demi-douzaine de pommes phénomènes, grosses comme de petits melons.

— V'là-t-y pas de la « zolie » récolte, dites, mam'zelle Alix?

Perlette revenait ainsi chaque jour, toute chargée de présents, de bénédictions et de regrets.

Et, devant ces témoignages d'humbles amitiés, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait été perdue tout un jour dans l'immense Paris où l'on ne se connaît pas; mais qu'il n'en serait pas de même au village si, de nouveau, le malheur la frappait. Alors, toutes les bonnes femmes, même les plus revêches, s'empresseraient de lui offrir, avec leur pain et leurs pommes, une petite part de leur cœur.

— Dombescourt m'a adoptée, se disait-elle.

C'était vrai. Après un peu d'hésitation, le village s'était laissé conquérir par son sourire et sa grâce fragile.



Perlette à Muguette.

(Dernière lettre)

Dombescourt, 20 novembre.

Oui, cette fois, ma pauvre Muguette, c'est bien ma dernière lettre; il faut en faire ton deuil : je

ne t'écirai plus. Mais tu auras un volume en compensation; je veux me raconter à moi-même les derniers événements (bien qu'il n'y ait aucune chance pour que je les oublie!) Ensuite, je rangerai bien soigneusement ce cahier et le relirai toutes les fois que j'aurai envie de faire ou de dire des sottises...

... Il me faut remonter loin, ma petite Muguette, au début de ce mois de septembre qui fut l'un des plus heureux de ma vie, malgré le spectre menaçant du départ, qui rendait les joies précaires.

L'existence nouvelle avait commencé quelques jours après la grande folie, tu sais, celle que je couvais au moment de mon autre lettre? Mais, de cela, il ne faut plus parler : mon frère l'a défendu...

Il m'avait dit, ce cher bon frère :

— Avant de retourner dans la fournaise parisienne, faites une bonne cure d'air! promenez-vous, vous êtes en vacances.

Promenons-nous dans les bois

Pendant que le loup n'y est pas!

Il est bien loin, le loup: en Argentine, au diable! Mais, de lui non plus, il ne faut point parler, bien que ça n'ait aucun inconvénient. Il m'est devenu tellement indifférent, si tu savais!

Donc, je me promenais, à travers les champs mélancolisés par l'automne. Françoise, que ses faucilles peu romanesques n'occupent guère, m'enseignait à faner le regain, m'enseignait l'art de traire les vaches ou de conserver les œufs.

Mais, comme il y avait, malgré tout, de nombreux jours de pluie en ce beau mois, un après-midi, je payai d'audace. Je m'approchai de l'homme au télescope, qui échangeait quelques banalités avec tante Estelle, en attendant le retour de mon frère, et je réclamai les explications promises... la veille de Noël!

Il fixa sur moi son regard profond et parut médi-

ter. Nous ne nous étions pas parlé depuis le jour trop fameux de la mare et des « barbelés ». A la fin, il dit :

— Cela vous intéresse donc beaucoup?

— Enormément ! Si vous ne me croyez pas, je puis vous répéter mot pour mot tout ce que vous m'avez dit dans la chambre du télescope.

— Eh bien ! demain, s'il continue à pleuvoir, j'apporterai quelques livres illustrés, et nous causerons distance et composition des étoiles...

... Je crois que j'aurais fait des grimaces au soleil, s'il s'était permis de luire ce lendemain-là. Mais il eut le bon goût de ne point montrer son nez. Et le cher Emmanuel parut, chargé de trois énormes bouquins, qu'il dissimulait sous sa pèlerine mouillée.

Mon rêve de cet hiver s'accomplissait : j'allais apprendre l'astronomie ! J'en sautais de joie !

Cette leçon ne fut pas la seule. Je pris tant de goût à la science nouvelle que plusieurs journées précieuses furent sacrifiées, en tout ou en partie, au « dernier caprice de Perlette », comme disait tante Huguette en soupirant.

L'autre tante ! ces séances-là ne l'amusaient guère ! Maintes fois, au plus beau de la démonstration, elle se mettait à nous adresser des saluts, interrompés d'un petit ronflement discret...

Nous riions à peine, tant nous étions occupés tous les deux. Perlette ne dormait pas, elle, je le sursure ! Elle vibrait tout entière comme une harpe lyonnaise, à mesure que se déroulait devant elle l'effarant et merveilleux poème, la danse harmonieusement réglée des milliards de mondes...

Mais aussi, quel incomparable professeur que le mien, Muguet ! Il se dit paysan, et même il s'en vante, avec une sorte d'affectation. Ce n'est qu'une pose... à rebours. Il est prodigieusement instruit ; il cite Dante ou Milton dans leur langue, aussi bien qu'Hésiode ou Virgile, tout naturellement, parce que cela lui est commode. Son langage fami-

lier, parfois un peu vert, il l'oublie, dès que le sujet s'élève. Sa voix même se transforme; de forte et un peu rude, elle devient profonde et veloutée...

Mon professeur, Muguette, ce n'est pas du tout le premier venu! Il a déjà publié deux volumes, très appréciés, sur la chimie des étoiles. C'est un secret que j'ai percé à jour, après avoir lu un renvoi, au bas d'une page, dans l'un des ouvrages qu'il m'a prêtés...

... Ces chères leçons me passionnaient à tel point que j'ai fait semblant d'être enrhumée pour ne pas partir le 6 octobre. Le 15, il y avait une fête aux environs, trop de monde dans les trains! Le 20, j'étais encore là... Mais bien punie de mes petits mensonges, car, depuis une longue semaine, Emmanuel avait cessé de venir. Ses occupations, prétendait-il, le retenaient au logis.

Ce jour-là, le 20 octobre, j'eus une conversation, aussi sérieuse qu'inattendue, avec... — Je te le donne à deviner en mille! — le propre frère de la demoiselle Vincentine, le bon curé de Laurchain.

Il m'avait trouvée seule, attendant, toujours en vain, mon « maître de philosophie ».

Mon frère et sa maman se trouvaient à l'église. Tandis que la bonne allait les prévenir, le bon vieux prêtre s'évertuait à me conter un tas de petites choses drôles, pour me faire rire.

Tout à coup, sans prendre le temps de la réflexion, je lui posai cette question saugrenue :

— Monsieur le curé, pourquoi êtes-vous si gai?

Il me regarda, tout surpris. Je continuai :

— J'imagine que votre vie ne doit pas être beaucoup plus agréable que celle de mon parrain. La plupart des obligations d'un curé de campagne sont pénibles et ennuyeuses, surtout elles sont d'une désespérante monotonie. Quant aux moments de satisfaction, ils semblent tellement rares que ce n'est pas la peine d'en parler...

— Vous avez raison, et vous pouvez ajouter que

chez nous, à Laurelhain, si on ne manque pas du nécessaire, c'est tout juste...

— Et qu'on entend du matin au soir la crécelle d'une Vincentine, sottie et geignarde...

Cela, je le pensai, mais me gardai bien de le dire ! J'ajoutai seulement :

— Alors, je comprends de moins en moins votre heureux caractère...

— Mon enfant, dit-il, avec une affectueuse bonhomie, je pourrais vous répondre simplement que nous sommes heureux parce que nous travaillons pour le bon Dieu ; ce serait la vérité, mais vous croiriez que j'use d'une phrase toute faite pour me débarrasser de votre question. J'aime mieux vous donner des raisons accessoires, mais plus humaines, plus faciles à saisir. Je suis gai, ma petite, parce que je me sens bien à ma place en ce monde, parce que j'ai conscience de faire les besognes voulues par la Providence à l'heure et de la manière dont elles doivent être faites. Cela m'enlève l'inquiétude et le doute, deux grandes sources de tristesse. La fantaisie, le bon plaisir, voyez-vous, c'est très joli, mais c'est trompeur ! Vous connaissez l'histoire du petit garçon qui voulait la lune : quand sa maman, avec bien de la peine, réussit à la lui apporter, il la trouva laide et, d'un coup de pied, la renvoya dans l'espace... Nous sommes tous plus ou moins parents de ce petit garçon-là. Si nous entreprenons de satisfaire nos caprices, nous arrivons vite à l'incohérence et à la satiété...

« Se sentir bien à sa place en ce monde... » Muquette, ces mots-là furent pour moi comme une illumination, une de ces clartés soudaines qui vous font voir les choses telles qu'elles sont, non telles qu'on les entrevoit dans la demi-obscurité. Cela m'est arrivé une fois déjà, sur le tertre, au jour maudit, quand j'ai découvert l'immense dévouement de mon frère et de tante Estelle.

Ma place en ce monde, où était-elle ? A Paris, ou à Dombescourt ? Oh ! je n'eus pas longtemps à

réfléchir ! La réponse vint d'elle-même : « Puisque j'ai tant de peine à briser les liens invisibles qui m'attachent à ce pays, c'est que la Providence veut m'y retenir... »

Et quant au bel oiseau bleu Fantaisie, je l'ai pris dans mes mains, Muguette ; j'ai tiré un peu sur ses belles plumes... Elles étaient mal collées et cachaient le duvet jaune d'un oison...

... Toute cette nuit-là, je la passai sans fermer l'œil, à ruminer mon plan de campagne.

Une nouvelle escapade, oui, Muguette, pire que la première ! De quoi faire dresser en brosse les quelques crins qui restent sur les têtes chauves des « tarasques » !

Et pourtant. Perlette savait bien que, si elle réussissait dans son entreprise, elle ne recevrait que félicitations et sourires...

Le lendemain, ma résolution prise, et bien prise, je m'échappai sans bruit après le déjeuner, me bornant à avertir Silésie :

— Je sors ! qu'on ne s'inquiète pas de moi !

Le temps n'avait rien d'engageant ; d'énormes nuages s'amoncelaient dans l'ouest, prêts à manger le soleil, qui nageait dans la brume, tel une énorme sanguine trop mûre. La plaine, dépouillée de ses dernières récoltes, redevenait l'immensité nue, sans limites précises : le ciel et la terre seuls en face l'un de l'autre, comme aux premiers âges du monde.

Au dernier moment, prise de peur, j'avais attrapé dans le vestibule un cabas de toile cirée, de quoi me donner une contenance. J'imaginai d'aller à la ferme du Moulin-Noir, chercher les œufs de la semaine. Silésie trouverait l'attention délicate...

Je me vois encore ce jour-là, Muguette ; j'avais un manteau neuf qui m'allait bien, et, sur mes cheveux soigneusement ondulés, un béret blanc.

« Il s'est écoulé une année entière depuis mon arrivée ici, pensai-je. Le cycle complet des saisons a passé devant mes yeux... Pourquoi ai-je trouvé alors ce paysage si profondément désolé ? Il

n'est que mélancolique. La mélancolie a aussi sa douceur... »

L'automne picard n'est pas prodigue de son or. Les arbres et les buissons qui en portent quelques parcelles semblent d'autant plus précieux. Derrière le cimetière des Anglais, il y a quelques rejets de frênes que je n'avais pas remarqués la première fois; leur feuillage délicat flambe littéralement sous les rayons obliques de la grosse orange, là-bas...

Le cimetière des Anglais! Est-il donc si lugubre? Pas le moins du monde! Il est calme et doux; ses stèles ont l'air de petits moutons bien sages.

Je pousse la barrière, je joins les mains et murmure une prière pour ces frères lointains qui ne prient pas comme nous.

À la ferme, on me fait accueil, comme partout. Tandis que la jeune femme court chercher ses œufs les plus frais, la vieille grand'maman, sourde et à demi aveugle, croit devoir m'entretenir poliment, dans ce patois savoureux que j'entends à merveille, maintenant.

Elle me parle de mon départ, bien entendu. C'est le sujet du jour.

— Y faut point vous « erraller », mam'zelle Alix! Faut rester « aveu » nous! Êtes-vous point bien?

Vous avez raison, bonne vieille, je dois rester, car mon cœur parle comme vous. Mais ce n'est pas si facile que vous croyez...

... Après avoir avalé le rituel café à la crème, sans lequel l'hospitalité picarde se croirait déshonorée, je reprends ma route.

Le moment approche. Je suis très émue, mais ma peur s'est évanouie.

Me voici devant la maison au télescope. « Toc! toc! » Mes doigts contre l'énorme vantail de chêne ne font guère plus de bruit qu'un grattement de souris. On ne m'entendra pas. Allons! aux grands maux les grands remèdes!

Je tourne le loquet, je pousse péniblement la

lourde porte, qui se referme toute seule derrière moi, avec un fracas de tonnerre.

Malgré cela, rien ne bouge dans la maison. La cour où je me trouve est immense et vide ; si elle a servi autrefois de cour de ferme, on ne s'en aperçoit plus ; des trottoirs de briques bordent les bâtimens ; un beau noyer, déjà presque sans feuilles, s'élève contre le mur du fond.

Est-elle triste, cette ancienne maison paysanne ? Non ; mais il y manque quelque chose, ou plutôt quelqu'un : la « dame de la ville » qui embrassait trop souvent son petit garçon ; la femme qui saurait tirer parti de ces vieilles choses pour en faire de la beauté...

... Puisque, décidément, personne ne vient, je continue ma violation de domicile, et même j'omets de frapper à la porte qui est au-dessus des marches. Cette porte n'est pas fermée : je pénètre tout de go dans la salle aux vitrines.

Les spectrogrammes sont toujours là, ainsi que l'attirail compliqué des microscopes, lunettes, etc. Mais une fine couche de poussière recouvre toutes ces choses. On dirait qu'elles n'ont pas été touchées depuis plusieurs semaines.

Au fond, dans un antique fauteuil de paille, le maître de céans est affalé plutôt qu'assis, les bras sur les accoudoirs, la bouche maussade, le front creusé d'un pli dur.

Au bruit que je fais, il bondit sur ses pieds, puis reste immobile, comme terrassé. La chute de Bételgeuse ou d'Antarès ne lui causerait pas plus de stupeur.

— Vous ! vous ! murmure-t-il enfin. C'est trop fort...

— Oui, moi ! Qu'y a-t-il là de si extraordinaire ? Françoise trouvait cela tout naturel.

— Vous retenez bien les leçons qui vous plaisent !

— Mieux que celles qui me déplaisent, j'en conviens ! Mais vous avez une façon de me recevoir...

— Excusez-moi ! je ne sais plus où j'en suis...

Donnez-vous la peine de vous asseoir et faites-moi connaître le motif qui vous amène.

— Vous m'avez promis tant de fois de me montrer en détail votre grand télescope... En passant devant votre porte, je suis entrée pour le voir.

Il passe la main sur son front, comme un homme qui s'éveille :

— Mon télescope... Malheur ! voici trois semaines que je ne suis pas entré dans la baraque... Les araignées doivent avoir des barbes longues d'un pouce...

— Quelle horreur ! Mais, sans indiscretion, qu'est-ce que vous avez donc fait durant ces trois semaines de retraite ? Est-ce que ce sont les vaches qui vous ont ainsi occupé ?

— Les vaches ? elles peuvent bien être toutes crevées de cocotte ou d'autre chose ! J'ai défendu qu'on m'en parle !

— Ah ! Et vos amis, refusez-vous aussi d'entendre parler d'eux ? Vous n'ignorez pas que je pars après-demain.

— Non, je ne l'ignore pas...

— Et, si je n'étais pas entrée, vous m'auriez laissée partir sans me dire adieu ? Qu'ai-je donc fait pour que vous soyez ainsi fâché contre moi ?

— Vous n'avez rien fait ! Je ne suis pas fâché...

— Allons donc ! Vous fuyez le presbytère, comme si la peste y régnait ! Votre dernière visite date du 9 octobre...

— Voilà des précisions, ou je ne m'y connais pas !

— Vous n'avez rien contre mon frère et tante Estelle ; c'est donc bien moi que vous fuyez...

— Je vous croyais partie...

— Quel mens..., quelle « contre-vérité » ! Vous me voyez chaque dimanche à l'église...

— On ne peut rien vous cacher...

— Savez-vous, Monsieur, que ce ton de moquerie me déplaît fort ? Je ne sais pas ce qui me retient de sortir en claquant la porte !

— Oui, il vaudrait mieux vous en aller... Autrement, vous me feriez dire des choses...

Nous étions, ma petite Muguette, exactement comme deux escrimeurs qui ferraillent. Mais je sentais qu'Emmanuel perdait du terrain, et cela me donnait une audace extraordinaire.

— Vraiment, je vous ferais dire des choses?... Eh bien! alors, je reste! Ces choses-là m'intriguent au plus haut point.

— Terrible petite fille! Que voulez-vous savoir au juste?

— Pourquoi vous boudez! pourquoi vous envoyez au diable le télescope et les bêtes à cornes! surtout pourquoi vous n'êtes plus mon bon, mon patient ami du mois dernier...

Cette fois, la réponse ne vint pas. Le malheureux semblait totalement désespéré, tandis que la « terrible » Perlette prenait de plus en plus conscience de sa force. Elle reprit :

— Je ne partirai pas avant que vous ayez répondu à ces trois questions, qui n'en font qu'une!

Il eut un geste de détresse infinie. J'avais pitié de lui, certes, mais il fallait en finir. Je continuai donc :

— Un jour — vous vous souvenez bien quel jour et en quel endroit? — vous m'avez dit que vous m'aimiez bien. Ce n'était donc pas vrai?

— Ce n'était que trop vrai, hélas!

— Cet « hélas! » est charmant! très poli, surtout! Ainsi donc, vous regrettez l'affection que vous avez pu avoir pour moi?

Il se mit à rire, d'un rire convulsif dont je fus presque effrayée :

— « Affection »! Elle a trouvé cela! Affec-tion: quel beau mot!

Je finissais par n'y plus rien comprendre. La tête me tournait un peu; peut-être allais-je réellement me sauver, lorsque, tout d'un coup, il se laissa choir dans le fauteuil, le visage caché dans ses mains :

— Après tout, murmura-t-il, la voix devenue plaintive et douce, qu'est-ce que cela peut faire que vous sachiez? que vous vous moquiez de moi? Vous pourrez rire de moi tant que vous voudrez sans que je me fâche... La vérité, c'est que je vous aime, entendez-vous? que je vous aime, non pas d'affection, mais d'amour...

L'aveu était enfin venu! J'en demeurai un instant suffoquée, le cœur serré délicieusement. Puis, comme il gardait la même posture écrasée, je demandai :

— Pourquoi voulez-vous que je rie?

— Parce que c'est idiot,... idiot, d'aimer quand on a trente-six ans et une patte en moins, une réputation d'ours et une bicoque plaisante comme une maison d'arrêt...

— Et si j'aime, moi, vos trente-six ans, votre vieille bicoque et... et le reste? Quant à la réputation, rien de plus simple que d'en changer.

Je voulais ajouter encore quelque chose, mais je n'en eus pas le temps. Je fus empoignée, serrée contre une vigoureuse poitrine, si violemment que j'en perdis presque la respiration...

Et c'était très bon, Muguette, tu sais! Quant aux paroles qui furent dites, je ne les répéterai pas; d'ailleurs, il est à croire qu'elles n'avaient pas le moindre sens...

Maintenant, s'il faut tout avouer, je suis un peu honteuse de ce que j'ai fait, car mon fiancé est riche, très riche, bien plus riche que je ne pouvais le supposer.

Je pensais qu'il lui fallait élever des bêtes à cornes pour vivre. Or, ce n'était là qu'une tradition remontant peut-être à nos pères les Gaulois, comme semblerait en témoigner le nom de Gallois.

Émmanuel m'a même proposé de renoncer à toute espèce d'exploitation. Mais je n'ai pas voulu : la tradition aussi est une belle chose. Et puis, j'aime-

rai jouer quelquefois à la fermière Trianon avec des vaches qui seront bien à moi.

Nous nous marierons entre Noël et le jour de l'an. D'ici là, j'aurai le plaisir de braver une superstition locale qui horripile notre cher curé : il paraît qu'on n'a pas le droit d'assister à la messe le jour de la publication des bans, sous peine d'avoir des enfants fous ou d'être malheureuse en ménage !

Durant trois dimanches consécutifs, Perlette, qui ne craint pas du tout ces fléaux, écouterait la belle voix grave de son frère prononcer les phrases rituelles :

« Vous êtes avertis, mes frères, qu'il y a promesse de mariage entre Jean-Emmanuel Galloys, fils majeur de..., etc.; et Marguerite-Alix Florennes, fille mineure de Paulin Florennes et de Marguerite Sageret... »

Et puis la conclusion :

« Si vous connaissez quelque empêchement canonique pour lequel ce mariage ne se puisse légitimement accomplir, vous êtes obligés de nous en donner connaissance. »

Je voudrais bien voir qu'il y eût des « empêchements canoniques » ! Ils seraient bien reçus, ceux qui viendraient en apporter !...

Mais il n'y en a pas ! Et bientôt Perlette sera dame, dame et maîtresse de la grande maison qu'on est en train de bouleverser de fond en comble — sauf la tour du télescope, — pour en faire un vrai petit paradis.

Mon fiancé me comble de cadeaux, à tel point que les gens du presbytère sont obligés de le gronder. Gronderies assez molles, car ils sont si heureux, si heureux, les gens du presbytère ! Tante Estelle en devient presque jolie !

C'est mon frère qui nous donnera la bénédiction nuptiale, mais j'ai demandé au bon curé de Lauchain de nous dire la messe ; il en a paru tout heureux, le cher vieux ! J'ai même invité la demoiselle Vincentine : ce n'est pas sa faute si le bon

Dieu s'est servi d'elle comme chirurgien pour une opération terrible et nécessaire.

Quant à la noce, elle se fera au château, ainsi l'a voulu M^{me} d'Urval. Noce sans apparat, composée d'un simple déjeuner de famille.

Et maintenant, Muguette, il me reste à prendre congé de toi. Tu fus l'amie des mauvais jours; ton rôle n'a pas été inutile, car, bien souvent, nos causeries m'ont permis de voir clair en moi-même et d'éviter quelques grosses sottises, — quelques-unes, non pas toutes, hélas!

Perlette a désormais pour la soutenir un bras vigoureux; pour la guider, une tête solide — si toutefois la folie d'amour ne trouble pas pour tout de bon la cervelle de son époux!

Retourne à tes plaisirs, Muguette la Parisienne. Ton amie prend l'engagement de demeurer fidèle gardienne des traditions sur la vieille terre picarde, aujourd'hui et pour toujours!

FIN

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richefeu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et Broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Chaque album : 8 fr ; franco France : 8 fr 75.

La collection des 11 albums : 76 fr ; franco France : 84 fr.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 262. ★ Collection STELLA ★ 10 février 1931

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,
1, rue Casan, Paris (14^e).

